

# Québec Amérique







En 1979, le sextant devient le symbole des Éditions Québec Amérique. Il illustre parfaitement notre intention de ne pas dévier du chemin que nous nous sommes fixé. Instrument de précision, il rappellera également notre souci constant de la qualité et du travail d'édition soigneusement réalisé.

# Table des matières

Éditorial _____ Par Caroline Fortin	6	Comment devenir écrivain ? _____ Par Jean-François Beauchemin	46
<b>Portrait historique   1974 à 1984</b>		La biographie _____ Par Éric St-Pierre	50
Jacques Fortin, l'homme qui rêvait grand ! _____ Par Caroline Fortin	9	Comment (bien) présenter un manuscrit ? _____ Par Marie-Noëlle Gagnon	54
<b>Portrait historique   1985 à 1994</b>		Les livres à chantier _____ Par Véronique Alarie	58
Une décennie sous le signe de l'audace et de l'innovation _____ Par Caroline Fortin	15	L'évolution du français au Québec _____ Propos de Marie-Éva de Villers, recueillis par Catherine Trekker	64
<b>Portrait historique   1995 à 2004</b>		Rencontre entre India Desjardins et Monique Proulx _____ Par Elisabeth Massicoli	68
L'ouverture sur le monde _____ Par Caroline Fortin	22	L'art de refuser un manuscrit _____ Par Marie-Noëlle Gagnon	72
<b>Portrait historique   2005 à 2014</b>		Les contrats d'édition _____ Par Félix Moreau	74
Les grands changements _____ Par Caroline Fortin	30	Le travail d'édition, vu par les auteurices _____ Par Elisabeth Massicoli	76
<b>Portrait historique   2015 à 2024</b>		L'idée du siècle _____ Par Mariana Mazza	84
Se réinventer _____ Par Caroline Fortin	38	Échanges entre une autrice et son éditrice _____ Par Marie-Noëlle Gagnon et Lily Pinsonneault	86
		Yves Beauchemin et Jacques Fortin, tout un duo ! _____ Par Pierre Cayouette	89
		Les essais à travers le temps _____ Par Éric St-Pierre	94
		La collection La Shop _____ Par Stéphane Dompierre	98



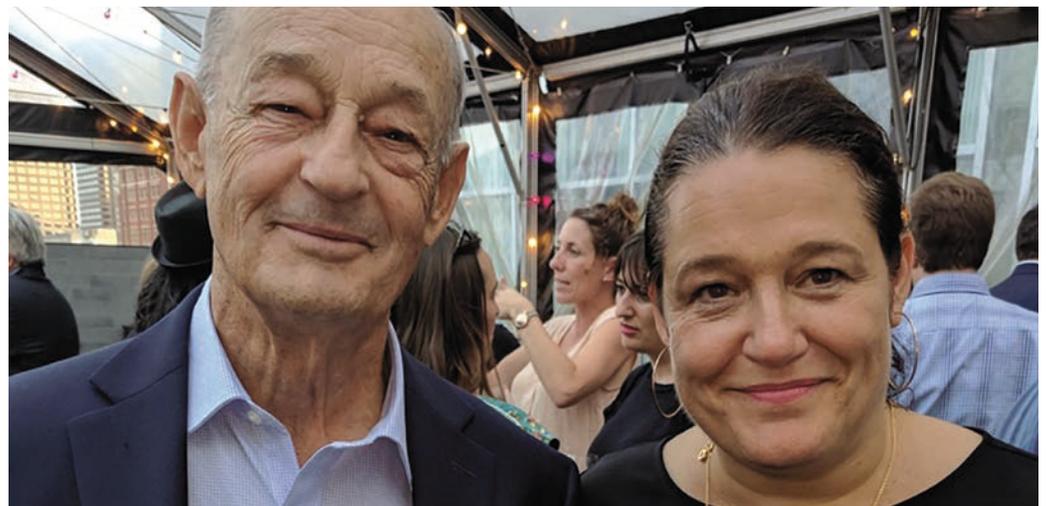
## Écriture inclusive 101

Par Catherine Trekker

L'équipe éditoriale met en avant la diversité d'idées et la créativité de ses rédacteurs et rédactrices en soutenant tous les types de rédaction. Les plumes traditionnelles côtoient librement les tournures plus neutres, tandis que certains écrits favorisent la représentation du féminin ou de la non-binarité. Parmi les procédés inclusifs de rédaction, on compte notamment la rédaction épïcène, qui privilégie les formes neutres (par exemple, *lectorat* plutôt que *lecteurs*) et l'utilisation des formes des deux genres grammaticaux (par exemple, *éditeurs et éditrices*). D'autres procédés, comme l'utilisation de doublets (par exemple, *illustrateur-riche-s*), l'accord de proximité (par exemple, *les talentueuses imprimeuses et imprimeurs*) ou l'utilisation de néologismes non binaires (par exemple, *toustes* pour signifier *tous et toutes*) visent aussi la représentation du plus grand nombre de personnes au moyen de l'écriture.



Comment écrire un livre jeunesse ? _____	100	Le rôle des libraires _____	128
Par François Gravel		Par Valérie Dupont	
Deux auteurs, deux séries et une tonne de succès ! _____	102	Les salons du livre _____	130
Par Stéphanie Durand		Par Nathalie Ranger	
Écrire pour les enfants _____	106	Les ventes à l'étranger _____	132
Par Simon Boulerice		Par Amélie Charbonneau	
Dans l'univers de la littérature jeunesse _____	108	Rencontre avec l'auteure Andrée A. Michaud _	136
Par Stéphanie Durand		Par Alexandra Valiquette	
Créer une couverture de livre _____	110	QA à l'écran – et ailleurs ! _____	140
Par Nathalie Caron		Par Alexandra Valiquette et Félix Moreau	
À l'étape de la production _____	116	Les rencontres scolaires _____	144
Par Audrey Chapdelaine		Par Christiane Duchesne	
L'impression _____	120	L'écriture vue par Dominique Demers _____	146
Par Véronique Loranger		Par Dominique Demers	
Dimedia en bref _____	122	L'avenir de la littérature _____	148
Par Pascal Assathiany		Par Stéphane Dompierre	
La promotion du livre _____	124	Portrait de Caroline Fortin _____	150
Par Nathalie Ranger		Par Claudia Larochelle	
Comment aider un livre à trouver son public ? _	126	Astrologie littéraire _____	154
Par Audrey-Anne Bilodeau-Gariépy			



## Les Éditions Québec Amérique

### DIRECTION

**Caroline Fortin**, présidente

**Félix Moreau**, directeur général

**Isabelle Gauvin**, adjointe éditoriale et à la direction

### ÉDITION ET MARKETING

**Nathalie Ranger**, vice-présidente – édition et marketing

**Marie-Noëlle Gagnon**, directrice éditoriale

**Stéphanie Durand**, directrice éditoriale – jeunesse

**Véronique Alarie**, éditrice – vie pratique

**Stéphane Dompierre**, éditeur – développement littéraire et directeur de La Shop

**Danielle Laurin**, éditrice et directrice de la Collection III

**Marie-Anne Legault**, éditrice – référence

**Virginie Lessard-Brière**, adjointe éditoriale – jeunesse

**Elisabeth Massicoli**, éditrice associée

**Éric St-Pierre**, éditeur – biographies et idées

**Catherine Trekker**, terminologue

**Audrey-Anne Bilodeau-Gariépy**, coordonnatrice marketing

### VENTES

**Amélie Charbonneau**, vice-présidente – ventes

**Valérie Dupont**, directrice commerciale

**Alexandra Valiquette**, directrice droits étrangers

**Célia Bénard**, responsable Europe

**Julie Bacques**, relation libraires Europe

**Enrika Houle**, adjointe commerciale et marketing

### PRODUCTION ET FABRICATION

**Véronique Loranger**, vice-présidente – production et fabrication

**Nathalie Caron**, directrice artistique et designer graphique

**Audrey Guardia**, designer graphique

**Claudia Mc Arthur**, designer graphique

**Marylène Plante-Germain**, infographiste senior

**Audrey Chapdelaine**, coordonnatrice de la production

**Sandrine Ducharme**, adjointe à la production

**Sabrina Raymond**, réviseuse linguistique

### OPÉRATIONS

**Sylvain Simard**, programmeur analyste

**Serge Bourgoin**, commis réception et expédition

**Tony O'Riley**, soutien technique

### ADMINISTRATION

**Rodica Lazar**, vice-présidente – administration

**Diane Delarosbil**, technicienne comptable

**Chantal Campion**, technicienne comptable

**Christelle Chérilus**, technicienne comptable

**Raghad Kharbout**, commis comptable

**Éditrice** : Caroline Fortin

**Rédactrice en chef** : Elisabeth Massicoli

**Coordonnatrice de projet** : Isabelle Gauvin

**Directrice artistique** : Nathalie Caron

**Coordonnatrice de la production** : Audrey Chapdelaine

**Adjointe à la production** : Sandrine Ducharme

**Réviseure** : Sabrina Raymond

### COLLABORATEURS ET COLLABORATRICES

Véronique Alarie, Madeleine Allard, Pascal Assathiany, Jean-François Beauchemin, Audrey-Anne Bilodeau-Gariépy, Camille Bouchard, Simon Boulerice, Tania Boulet, Nathalie Caron, Myriam Caron-Belzile, Alec Castonguay, Pierre Cayouette, Audrey Chapdelaine, Amélie Charbonneau, Dominique Demers, Fanie Demeule, India Desjardins, Sébastien Diaz, Stéphane Dompierre, Christiane Duchesne, Pierre Duchesne, Valérie Dupont, Stéphanie Durand, Caroline Fortin, François Fortin, Gisèle Fortin, Jacques Fortin, Marie-Noëlle Gagnon, Isabelle Gauvin, Karine Glorieux, François Gravel, Isabelle Grégoire, Geneviève Jannelle, Catherine Larochelle, Claudia Larochelle, Sébastien La Rocque, Martine Latulippe, Danielle Laurin, Marie-Anne Legault, Jean Lemieux, Véronique Loranger, Michèle Marineau, Pauline Marois, Isabelle Massé, Elisabeth Massicoli, Mariana Mazza, Félix Moreau, Jean Pettigrew, Simon Portelance, Andrée Poulin, Monique Proulx, Nathalie Ranger, Donald Smith, Guy A. St Cyr, Éric St-Pierre, Catherine Trekker, Alexandra Valiquette, Marie-Éva de Villers.

Québec Amérique

7240, rue Saint-Hubert

Montréal (Québec) Canada H2R 2N1

Téléphone : 514 499-3000

### Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre : Magazine QA 50 ans

Autres titres : Magazine QA cinquante ans

Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 20240016467 |

Canadiana (livre numérique) 20240016475 |

ISBN 9782764454886 | ISBN 9782764454893 (PDF)

Vedettes-matière : RVM : Québec Amérique (Firme)—Histoire.

Classification : LCC Z483.Q4 M34 2024 | CDD 070.509714/28—dc23

Dépôt légal, Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2024

Dépôt légal, Bibliothèque et Archives du Canada, 2024

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés

© Éditions Québec Amérique inc., 2024.

quebec-amerique.com

Imprimé au Canada

Pour embellir les pages de ce magazine, nous avons invité cinq illustrateurs et illustratrices d'ici à créer une adaptation de notre logo : le sextant. Vous verrez leurs interprétations au fil des pages du magazine !

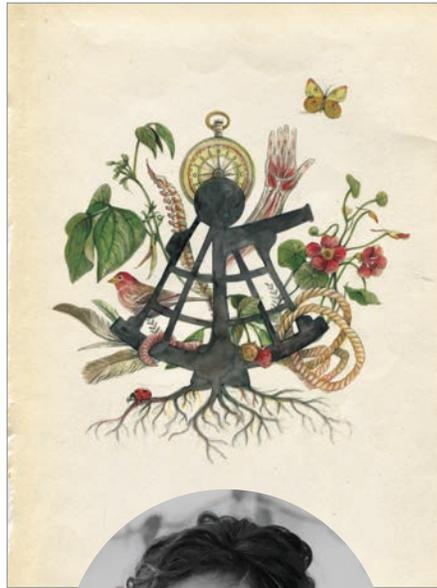
**Bellebrute**

Petits pas, grands rêves – L'enfance  
(p. 115)



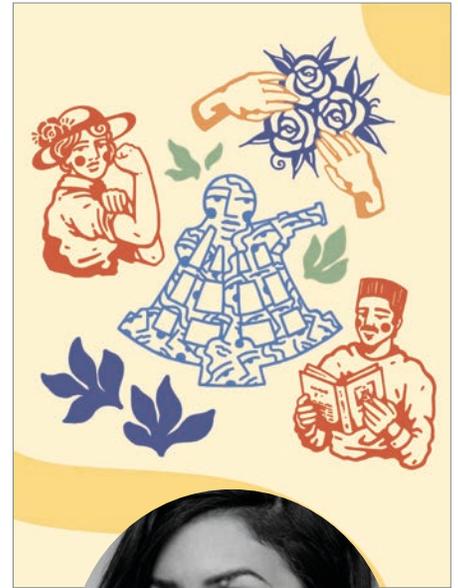
**Mathilde Cinq-Mars**

Vivre et apprendre – Référence et Pratique  
(p. 135)



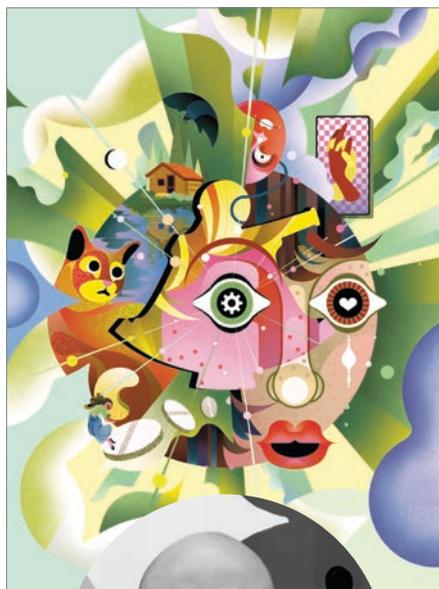
**Noemie Eclipse**

Des biographies et des essais inspirants  
(p. 99)



**Mathieu Potvin**

Des fictions aux voix singulières  
(en couverture et p. 49)



**Paule Thibault**

Rêver sans limites – L'adolescence  
(p. 85)



Vincent Desrosiers (M. Potvin), Alexis Gonçalves (N. Eclipse), IsalatPhoto (M. Cinq-Mars), Claude Baillargeon (P. Thibault), Eliane Brodeur (Bellebrute)

# Cinquante ans, ça se fête!

Quand mon père, Jacques Fortin, a fondé Québec Amérique, il n'avait en poche qu'une vision audacieuse et l'insouciance des premiers jours. Grâce à sa passion et son leadership, notre maison d'édition a grandi, évolué, et a mis de l'avant des milliers de grandes œuvres – en lesquelles mon père a toujours cru dur comme fer.

Ce magazine, inspiré par notre histoire, est une façon de (nous) célébrer et de mettre en valeur un métier qui façonne la culture et nourrit les esprits: celui d'éditeur. Au fil des décennies, notre équipe a vu des écrivains devenir des icônes, des livres se transformer en classiques et des idées évoluer en mouvements. Nous voulons, à travers ces pages, honorer non seulement notre passé, mais aussi tous ceux qui ont contribué à notre succès.

L'industrie du livre, essentielle, mais souvent mal comprise, fait face à des défis colossaux. La surproduction littéraire est un enjeu majeur, car le marché du livre québécois d'aujourd'hui est trop petit pour absorber la quantité de nouveautés publiées chaque année. Des œuvres exceptionnelles peinent ainsi à trouver leur place, les médias offrent de moins en moins d'espace à la littérature, et favorisent souvent le même cercle restreint d'auteurs vedettes, ce qui n'aide en rien le rayonnement de nouvelles voix. J'ai aussi l'étrange impression que les rayons des librairies sont inondés de livres *fast-food*: consommés rapidement et aussitôt oubliés, ces livres sont la malbouffe de notre littérature, qui ne nourrissent pas le progrès de notre société.

Pour les éditeurs, les coûts d'impression sont particulièrement élevés. Dès que notre réseau d'imprimeurs fait face à une forte demande ou que les prix des transports augmentent, nous devons absorber les coûts supplémentaires. Même si nous disposons maintenant de plusieurs nouveaux moyens de diffuser les livres, ces formats numériques et audio nécessitent un investissement qui est rarement rentable.

Il est aussi de plus en plus complexe de faire parler de nos livres. Nous devons adapter la promotion à chaque ouvrage, et pour chaque média. Il faut être présent partout et réfléchir pour que chaque nouveauté arrive à rejoindre son public là où il se trouve.

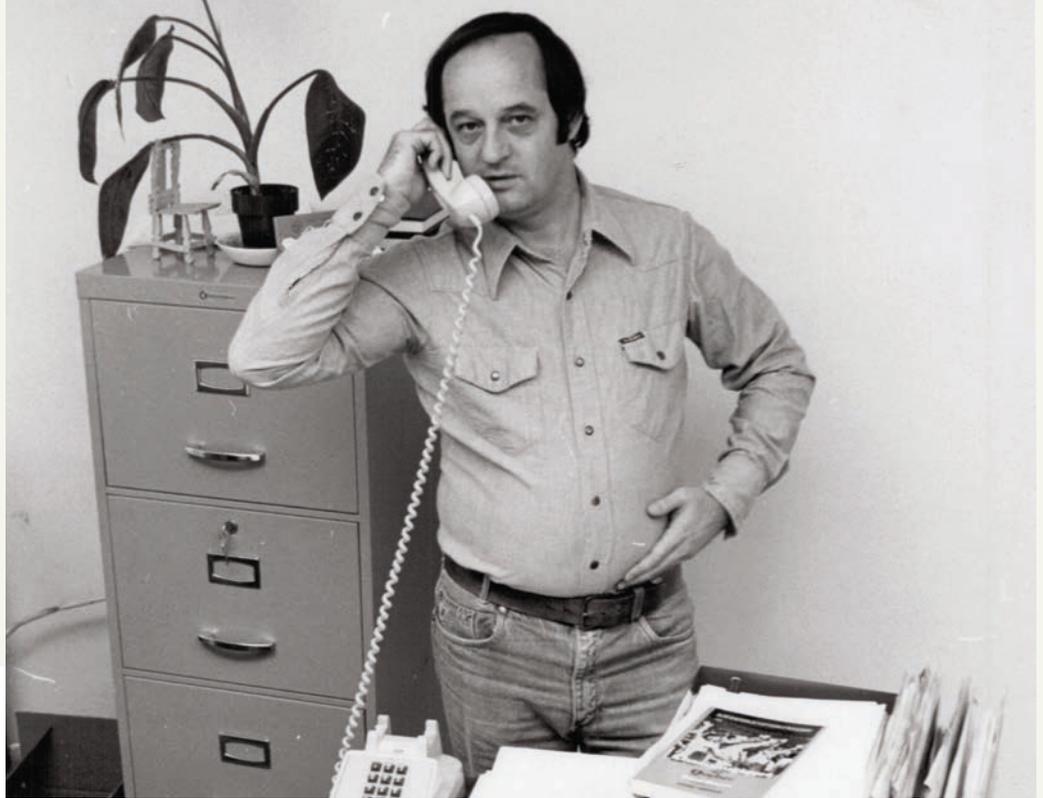
Je vous l'explique franchement: le coût réel de la création d'un ouvrage québécois dépasse très souvent – et de loin – ce qu'il lui est possible de générer comme revenu. Il s'agit d'une réalité désolante, qui impacte les créateurs, jalon essentiel à la chaîne du livre, qui reçoivent de trop maigres revenus.

Bien que notre maison se soit considérablement développée en 50 ans, avec maintenant plus de 2000 titres à notre actif, l'esprit de famille reste au cœur de notre philosophie[...].



Caroline Fortin dirige Québec Amérique, l'un des plus importants éditeurs de livres au Québec. Elle cumule plus de 35 ans d'expérience au sein de l'entreprise familiale, en plus d'être présidente du Salon du livre de Montréal.

Jacques Fortin dans les bureaux de Québec Amérique, rue Sherbrooke. Sur la table, les premiers numéros du magazine *Québec/Amérique*: une occasion pour Jacques Fortin de partager ses observations du métier dans ses éditoriaux.



Mais, croyez-moi, il existe des solutions à ces nombreux problèmes, à commencer par la valorisation de la lecture. Il est impératif que nos gouvernements prennent des mesures concrètes pour combattre l'analphabétisme qui mine notre société. Nous devons insister pour que la lecture devienne une priorité nationale, pas seulement pour améliorer les compétences des étudiants, mais aussi pour garantir l'égalité des chances et l'épanouissement de tous les citoyens à travers le pays. Les œuvres de nos auteurs doivent être au cœur des programmes scolaires, pour nourrir l'esprit de nos jeunes et les préparer à devenir les penseurs critiques de demain. Face aux défis de l'ère numérique, il est aussi primordial de réformer le droit d'auteur et de réguler l'utilisation de l'intelligence artificielle pour protéger nos œuvres, l'âme de notre patrimoine culturel.

Au cours du dernier demi-siècle, Québec Amérique s'est progressivement imposée comme un éditeur généraliste. Nous publions des fictions aux voix singulières, des essais inspirants et des ouvrages pratiques innovants, destinés à des publics de tous âges. Bien que notre maison se soit considérablement développée en 50 ans, avec maintenant plus de 2000 titres à notre actif, l'esprit de famille reste au cœur de notre philosophie, où se croisent passion du métier, vision éditoriale et respect des autrices, auteurs, créatrices et créateurs, éditeurs et éditrices. Nous avons invité plusieurs d'entre eux à participer à ce magazine.

Grâce au travail de la merveilleuse équipe de QA, nous espérons que ce présent ouvrage réussira sa mission, soit celle d'expliquer le chemin d'une œuvre, de sa création à sa livraison entre les mains des lecteurs et lectrices. Impliquant une multitude d'intervenants dédiés, la chaîne du livre est le fruit d'efforts considérables souvent déployés en coulisse, loin des regards. Ce magazine souhaite mettre en lumière notre métier et ses réalités souvent plus complexes – et intéressantes! – que l'on ne le soupçonne.

Alors que nous célébrons ces 50 ans d'activités, nous restons animés par l'espoir que chaque page tournée contribue à éclairer et inspirer les générations futures, façonnant un avenir où la littérature continue de nourrir les âmes et d'unir les esprits.

Bonne lecture!

*Caroline P.*

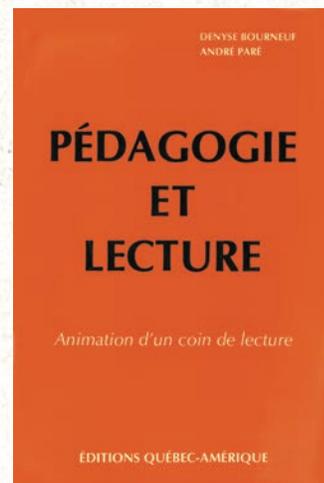


**1974 à 1984**

# Jacques Fortin, l'homme qui rêvait grand !

Par Caroline Fortin

C'est en 1974 que mon père, Jacques Fortin, pose la première pierre de ce qui deviendra les Éditions Québec Amérique (QA). J'ai à peine cinq ans et mon frère François en a dix lorsque notre père quitte son poste de directeur des éditions aux Éditions Nathan pour se lancer dans l'aventure solo, sans plan d'affaires ni stratégie bien définie... mais avec beaucoup d'audace et de détermination. Les débuts de son entreprise sont modestes, mais porteurs d'une ambition gigantesque. *Pédagogie et lecture – Animation d'un coin de lecture*, premier titre publié par Québec Amérique, ouvre le bal. Aujourd'hui, il est formidable de constater que la plupart des classes au Québec ont leur petit coin lecture ! Mon père se tourne ensuite vers la coédition, et il publie des titres produits en partenariat avec des éditeurs français, pour inclure plus rapidement quelques titres au catalogue de QA qui en est à ses premiers balbutiements.



À gauche : Jacques Fortin, circa 1977.

En haut : Jacques Fortin qui vient de publier le controversé Pierre Vallières, ici en séance de signature.

En 1977, mon père prend un risque. Il décide de publier le controversé manuscrit de Pierre Vallières sur la crise d'Octobre, *L'Exécution de Pierre Laporte*. C'est un moment charnière pour notre maison d'édition ! L'auteur ayant essuyé des refus de la part de plusieurs éditeurs québécois décide, conseillé par Gaston Miron, de se tourner vers Québec Amérique – le *p'tit nouveau*. Jacques Fortin, sans hésiter, choisit de publier le livre. Lui et son équipe, qui compte maintenant deux personnes, naviguent à travers les défis posés par ce sujet sensible. La veille du lancement, effrayés par des menaces concrètes, les employés de Québec Amérique choisissent même de quitter le bureau ! Ma mère, Gisèle, vient en renfort – comme elle l'a souvent fait au fil des années – afin de prendre en charge les nombreuses tâches de cette (folle) semaine de promotion. C'est à ce moment que QA prend sa place sur la scène culturelle québécoise en tant que nouvel acteur courageux.



L'arrivée de Gilbert La Rocque comme directeur littéraire en 1978 est une autre étape déterminante dans l'évolution de la maison. En 1979, sous sa gouverne, la collection Littérature d'Amérique voit le jour, illustrant l'intention de QA de promouvoir une littérature riche et diversifiée. Gilbert, avec sa passion pour la littérature et son expertise, joue un rôle décisif dans la définition de l'identité de notre maison d'édition. Sa contribution est immense, notamment avec la publication de *Sans cœur et sans reproche* de Monique Proulx et de *Le Semestre* de Gérard Bessette. Gilbert est également l'auteur du roman *Les Masques*, ouvrage qui remporte de nombreux prix et établit la réputation de QA dans le milieu littéraire.

Les années 80 sont marquées par le développement d'un projet ambitieux et novateur : *Le Dictionnaire Visuel*. La rencontre de mon père avec Jean-Claude Corbeil, alors directeur linguistique à l'Office de la langue française, a donné le coup d'envoi à une collaboration fructueuse. Dès 1982, cette synergie conduit à la création des premières maquettes du dictionnaire, jetant ainsi les fondations de ce qui deviendra une œuvre phare dans l'univers des dictionnaires illustrés. Sans même en avoir conscience, mon père joue alors un rôle clé dans l'établissement d'un standard qui influencera le monde de l'édition.

Parmi nos succès de cette période, *Le Matou* d'Yves Beauchemin et *Le pouvoir? Connais pas!* de Lise Payette frappent les esprits – et consolident la renommée de QA. Raymond Plante se joint ensuite à la maison pour mettre sur pied un secteur jeunesse, qui se transformera en un catalogue emblématique, façonnant l'histoire de la littérature jeunesse québécoise.

Un événement vient toutefois assombrir le riche tableau de cette décennie : la perte subite de Gilbert La Rocque, en 1984. Inutile de dire que son décès, survenu en plein Salon du livre de Montréal, est un coup dur pour toute l'équipe – et particulièrement pour mon père. Gilbert était pour lui plus qu'un directeur littéraire : il était à la fois une source d'inspiration, un mentor, un ami. Sa vision et sa passion pour les lettres québécoises ont indéniablement contribué à forger l'ADN de Québec Amérique.

Aujourd'hui, en plongeant dans ces souvenirs, je retrouve l'essence d'une époque révolue, mais dont les échos résonnent encore dans les couloirs de notre maison.

À gauche : Gilbert La Rocque, Dominique Blondeau et Yves Beauchemin, un magazine *Québec/Amérique* en main.

À droite : Arrivée de René Lévesque au lancement de Lise Payette, avec un Jacques Fortin heureux du succès de la soirée.



Archives Québec Amérique (Photos)



En haut : Premier bureau de Québec Amérique dans un édifice de la rue Sherbrooke.

En bas, de gauche à droite : Jacques Fortin, Raymond Plante, Yves Beauchemin, son épouse Viviane et Gilbert La Rocque à Paris.

# L'auteur à la chaîne

Par Jacques Fortin, tiré de *L'Aventure*



C'est au cours du salon du livre de novembre 1977 que s'est présenté à mon stand un auteur qui affirmait avoir écrit un roman. Il avait envisagé de le publier lui-même mais, financièrement, il ne pouvait plus continuer. Il sollicita mon aide, me demandant de le publier, et me remit son manuscrit, déjà mis en pages. Après l'avoir lu, j'ai communiqué avec lui pour lui dire que des corrections étaient nécessaires. Il m'a répondu qu'il était bien capable de les faire lui-même. C'est surtout pour lui rendre service que j'ai accepté de publier son roman. De son côté, il avait des attentes que j'ignorais et que le succès allait faire surgir.

Après quelques mois et trois tirages, les ventes de son roman de type très populaire avaient atteint les 5 000 exemplaires, ce qui était considérable. Mais monsieur ne croyait pas aux chiffres, ni à l'information que je lui transmettais. Alors, je lui dis : « Écoute, cher ami, je vais te donner une lettre qui autorisera l'imprimeur et le distributeur à te transmettre tous les renseignements pertinents sur ton livre : tirages et rapports de vente auprès des libraires. »

« Non, pas la peine, répondit-il, je sais que tous ces gens sont de connivence avec toi. D'après moi, les ventes sont plus près de 50 000 que de 5 000. Donc, c'est 100 000 \$ que tu me dois. » Les efforts que je fis pour le raisonner ne donnèrent rien. Il était persuadé que je le roulais et que son chef-d'œuvre s'était vendu à plusieurs dizaines de milliers d'exemplaires. Complètement paranoïaque, il s'est mis à téléphoner chez moi durant la nuit ou à laisser des messages, disant connaître le nom et l'adresse de l'école que ma fille Caroline, âgée de 8 ans, fréquentait et insinuant qu'il pourrait lui arriver un accident... Il a même fait du piquetage devant le bureau, un jour de juillet sous un soleil de plomb, portant une pancarte disant que j'étais un voleur. Finalement, son audace le poussa à se présenter à mon bureau après cinq heures. J'étais là avec Gilbert La Rocque qui venait de se joindre à moi. Croyant que j'étais seul, le piqueteur entra précipitamment dans mon bureau en faisant tourner une chaîne au-dessus de sa tête. Il s'avança vers moi en criant : « Mon c..., tu vas me faire tout de suite un chèque de 100 000 \$. »

J'ai tenté de lui faire entendre raison, l'invitant à s'asseoir et à m'écouter. Peine perdue. Il n'écoutait rien. Il était tellement agressif que j'ai dû faire plusieurs fois le tour de mon bureau pour ne pas être atteint. Alors, j'ai parlé très fort pour que La Rocque m'entende. Le maniaque est resté un moment figé, puis il s'est précipité pour fermer la porte de mon bureau. Trop tard, mon nouveau collaborateur avait eu le temps de mettre un pied sur le seuil. Gilbert, un véritable athlète, ceinture noire de judo, agrippa donc le personnage par le cou et l'amena près de la fenêtre, lui disant qu'il avait le choix de sortir par là, c'était plus rapide, ou de prendre l'ascenseur. Je n'arrivais pas à croire à ce qui venait de m'arriver. Plus étonnant encore, cet homme bizarre m'appela vers sept heures le même soir pour me demander pourquoi je n'avais pas communiqué avec la police. Il insista même pour que je le fasse en disant que son arrestation pourrait mousser les ventes de son livre. Quelle affaire ! J'étais bien content d'avoir engagé Gilbert La Rocque ! Mon directeur littéraire était aussi un vrai gaillard !

Jacques Fortin en plein travail, rue Sherbrooke, en 1979.



Éditeur, auteur et chevalier de l'Ordre national du Québec, Jacques Fortin a fondé les Éditions Québec Amérique en 1974. Grand défenseur de la culture et de la littérature québécoise, il est considéré comme un pionnier, notamment en ce qui a trait au *Dictionnaire visuel*, dont les multiples éditions ont été vendues à quelque 12 millions d'exemplaires à travers le monde.



Gilbert La Rocque

# Au gouvernail

Par Sébastien La Rocque

Lorsqu'en août 1978 mon père m'a annoncé qu'il était nommé directeur littéraire chez Québec Amérique, il ne s'agissait pour moi que d'une job comme une autre que l'écrivain et éditeur à la pige qu'était mon géniteur avait décrochée. Je n'avais que dix ans, ça pourrait expliquer ma candeur. J'ignorais à ce moment que j'allais moi-même être happé par un univers qui me nourrira et bouleversera ma vie à plusieurs niveaux : quand ton père est mécanicien et que tu le vois, les mains sales, jouer dans des moteurs ou changer des *bearings*, t'as le goût de l'imiter. Heureusement ou malheureusement, le mien était écrivain et éditeur : j'écris, j'ai publié, j'ai même essayé sans grand succès de jouer aux éditeurs alors que je terminais mes études en littérature à l'université. Mon parcours est marqué de sa présence.

J'adorais l'accompagner aux bureaux de Québec Amérique du 450, Sherbrooke Est, cette haute « tour de Bébelle<sup>1</sup> » à la vue panoramique sans égale qui accueillait autant des notaires que des acupuncteurs ou même des coiffeurs. C'était nos journées à nous, j'avais mon père pour moi tout seul, on rigolait et on dînait toujours dans un de ses restaurants favoris de la rue Saint-Denis. Je m'assois dans son fauteuil en cuir en tentant de déchiffrer les inscriptions sur le tableau, je fouillais dans les tiroirs, je traînassais d'une pièce à l'autre dans l'odeur des livres neufs.

Mais les Salons du livre constituent probablement le plus gros morceau de cet héritage du monde littéraire que m'a laissé mon père. L'écriture en tant que telle, c'est autre chose, j'aurai l'occasion d'en parler un autre jour. Tout jeune, avant même de commencer à travailler aux kiosques de Québec Amérique, j'ai pu côtoyer des auteurices ; je les écoutais discuter d'écriture, des affres et délices et de l'institution littéraire pendant qu'un Jean-Paul Le Bourhis arrivait à sa séance de signature avec sa sacoche de cuir remplie de canettes de bière sous l'œil moqueur de mon père – malgré sa réputation d'éditeur fort en gueule, il savait parfois être heureux – appuyé à un poteau du kiosque qu'il agrippait de sa poigne de fer, comme si c'était lui, capitaine Haddock au gouvernail, qui le gardait bien arrimé au sol.

Question de s'assurer que j'en conserve un souvenir impérissable, il a même poussé l'audace jusqu'à passer l'arme à gauche en plein Salon du livre en se claquant une rupture d'anévrisme par un dimanche tranquille. Après une longue semaine éreintante, les livres rangés dans les boîtes et transportés jusqu'au camion, toute l'équipe devait aller au restaurant. Ils y sont allés sans nous... Mort dans une débauche orgiaque de bouquins et dans l'indifférence complète de la foule, on n'aurait pu inventer mieux...

Mais lorsque je fends la foule d'un Salon, que j'entends le vrombissement des voix, que je croise des collègues et me perds dans une discussion, je ne pense plus à ce drame. Je me rappelle surtout que mon père me disait que l'édition, au-delà des affrontements et autres mesquineries, c'est avant tout une fête.



Auteur de deux romans, Sébastien La Rocque a fait des études en musique et en littérature avant de se tourner vers l'ébénisterie. Son premier roman, *Un parc pour les vivants* (Cheval d'août, 2017), a été de la sélection du Prix des Rendez-vous du premier roman 2018.

1 Marc Gendron, *Le noir et le blanc*, XYZ, coll. Les vilains, 1994, p. 111.

« Grâce à La Rocque, j'ai découvert la nature des créateurs : leur sensibilité, leur fragilité, leur vulnérabilité et aussi leur égoïsme souvent démesuré. Je voyais bien l'angoisse qui l'habitait, mais son humour recouvrait tout. Il était à la fois implacable et généreux, sévère et tolérant. Avec lui, c'était noir ou blanc. Malgré son caractère misanthrope et son allure de confesseur (c'était d'ailleurs son surnom), sa grande intégrité, sa franchise et sa compétence le rendaient très crédible comme éditeur auprès des auteurs. Plusieurs le craignaient, mais tous voulaient être publiés par lui. Il fut sans aucun doute l'éditeur littéraire marquant des années 80. »

— Jacques Fortin



René Lévesque et Jacques Fortin, en compagnie du directeur général des éditions McClelland & Stewart de l'époque, M. Avie Bennett.

## 1985 à 1994

# Une décennie sous le signe de l'audace et de l'innovation

Par Caroline Fortin

Entre 1985 et 1994, Québec Amérique connaît une période d'intense activité, poussée par la témérité de mon père et l'engagement d'une équipe profondément passionnée. Ces années sont aussi celles où mon frère François et moi décidons de nous impliquer dans l'entreprise familiale, faisant notre entrée dans cet univers fascinant.

En 1985, mon père fait un pari audacieux lorsqu'il signe un contrat avec René Lévesque, lui offrant une avance spectaculaire de 100 000 \$ pour la publication de sa biographie. Ça fait grand bruit dans les médias et marque un tournant pour QA. Ce geste stratégique, orchestré de main de maître avant la Foire du livre de Francfort, la plus grande foire commerciale du livre, permet à mon père de susciter l'intérêt des éditeurs canadiens-anglais présents à l'événement. Il réussit un grand coup en négociant une avance similaire pour les droits anglophones avec l'éditeur torontois McClelland & Stewart.

La même année, mon frère débute chez QA. Il s'implique dans la production en devenant responsable, entre autres, de la conception des couvertures – qui à cette époque, étaient réalisées entièrement à la main! François incite mon père à acquérir un premier ordinateur: un Macintosh fraîchement lancé sur le marché. Cet achat a complètement changé notre façon de travailler, ouvrant la voie aux procédés modernes qui nous servent encore aujourd'hui.



En haut : L'autrice Monique Proulx avec Donald Smith au lancement collectif d'une saison.

En bas : Jacques Fortin et Donald Smith à la sortie du *Visuel* chez l'éditeur Facts on File, aux États-Unis.



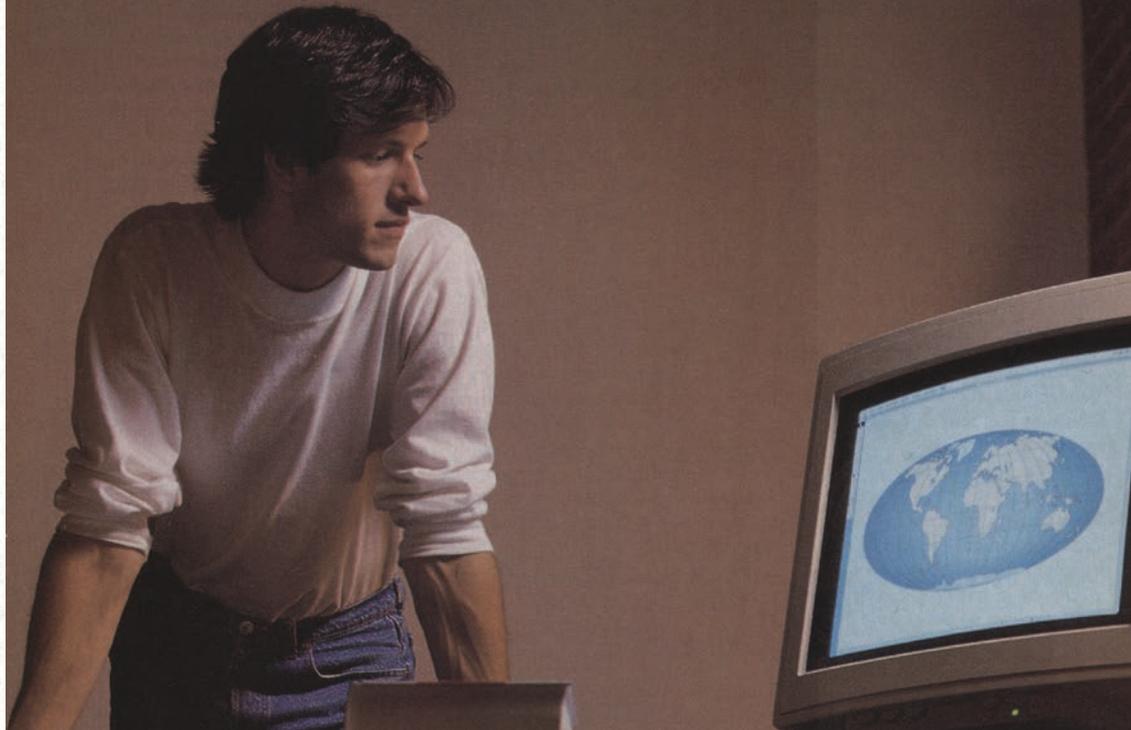
Toujours en 1985, l'adaptation cinématographique du *Matou* d'Yves Beauchemin récolte les distinctions, propulsant l'œuvre sur la scène internationale. QA publie également *Les Filles de Caleb* d'Arlette Cousture, qui devient un phénomène littéraire, suscitant un engouement jusque-là inégalé pour le genre historique au Québec.

C'est durant cette période que l'écrivain André Vanasse prend en main la direction de la collection Littérature d'Amérique. Il se démarque par son flair exceptionnel dans la découverte de jeunes talents littéraires. Parmi ceux-ci, on pense à Louis Hamelin, qui se fait connaître avec son premier roman, *La Rage*, ou encore à Christian Mistral, avec *Vamp*. De son côté, Donald Smith, ancien professeur de l'Université Carleton et spécialiste de la littérature québécoise, est à la tête des traductions de la collection. Il orchestre l'acquisition d'œuvres majeures, y compris la célèbre série *Anne... La maison aux pignons verts* de Lucy Maud Montgomery. Monique Proulx, quant à elle, publie *Le Sexe des étoiles*, un roman poignant qui explore la vie d'un père de famille transgenre. Cette œuvre marquante sera adaptée en film par Paule Baillargeon quelques années plus tard, récoltant une multitude de prix.

*Le Dictionnaire Visuel* est publié en 1986 après des années de travail acharné par une équipe entièrement financée par QA – sans recours à des subventions ! Après qu'il en ait fait la demande, on répond à mon père qu'un projet d'une telle envergure, au Québec, est trop ambitieux, et qu'il est préférable de laisser ce genre de chantier aux éditeurs français. Cette mise en garde ne fait qu'encourager mon (têtu !) père à prendre le risque de concrétiser sa vision. Et ç'a porté fruit ! Dès son lancement, le dictionnaire suscite l'admiration des lecteurs comme des gens de l'industrie. Plus de 35 000 exemplaires sont vendus au Québec dès la première année. À la fin de 1987, *Le Visuel*, alors en noir et blanc, entame sa carrière internationale et est l'objet de nombreuses ententes éditoriales avec des partenaires prestigieux, dont Harrap's et Reader's Digest. Cette même année, Québec Amérique devance le Cirque du Soleil aux Mercuriades, récompenses soulignant l'exceptionnelle performance d'entreprises d'ici, et remporte le Mercure du « Produit par excellence à l'exportation ».

*Attendez que je me rappelle...* de René Lévesque est la star de la rentrée littéraire de l'automne 1986. Plus de 1 500 personnes se rendent au lancement, alors que seulement – et c'est déjà beaucoup ! – 500 y ont été conviées. La biographie se vend à 100 000 exemplaires en une semaine. Au total, près de 200 000 exemplaires s'écoulent, au Québec seulement, fracassant ainsi tous les records de la maison. Devant ce succès retentissant, René Lévesque a en tête de publier de nombreux autres ouvrages chez Québec Amérique. Malheureusement, il s'éteint en 1987. Ses « mémoires » – il détestait ce mot ! – auront constitué son testament littéraire.

L'équipe grandit rapidement et QA déménage dans la Maison McTavish, située rue Saint-Jean-Baptiste, dans le Vieux-Montréal. Le succès du *Visuel* est tel qu'il est rapidement imité. Mon père confie donc à mon frère le projet de numériser le dictionnaire pour mieux pouvoir coordonner et produire l'ensemble des éditions étrangères. C'est un défi considérable, surtout qu'en 1987, les avancées technologiques en matière de création d'images et de mise en page sont encore très modestes. François, accompagné de deux collègues, expérimente divers moyens pour y arriver, se concentrant spécifiquement sur la production d'une version junior du dictionnaire. Ils parviennent à produire quelques pages impressionnantes du *Visuel Junior*, avec des images entièrement créées par ordinateur – et en couleur ! C'est une véritable prouesse technologique pour l'époque. L'équipe présente cette réalisation à la Foire du livre de Francfort, dévoilant ainsi le premier livre en couleur entièrement conçu et réalisé par ordinateur... au monde ! Cet exploit attire l'attention d'Adobe, qui sélectionne Québec Amérique pour contribuer au développement de son logiciel Illustrator. On assiste alors à la naissance d'une toute nouvelle profession, celle d'infographiste.



En 1988, c'est la sortie du *Multidictionnaire de la langue française* de Marie-Éva de Villers, qui devient un autre point d'ancrage significatif dans l'histoire de notre maison d'édition. Le *Multidictionnaire* s'établit comme un projet central chez QA. Il est régulièrement actualisé, et nous travaillons aujourd'hui à sa huitième édition.

C'est en 1989 qu'Yves Beauchemin propose une œuvre monumentale de 700 pages, *Juliette Pomerleau*, qui reçoit un accueil retentissant de la critique. Cette consécration atteint son apogée lorsque Beauchemin est invité chez Bernard Pivot, qui tenait une émission littéraire emblématique de la télévision française, et que le roman est nommé finaliste au prix Goncourt. Parallèlement, Noël Audet, avec *L'Ombre de l'épervier*, séduit à la fois le public et la critique. Cette fresque historique et sociale est un grand succès de la maison d'édition.

Mon propre parcours chez QA débute en 1991. J'explore d'abord divers aspects de l'édition avant de trouver ma véritable passion dans le secteur jeunesse. Michèle Marineau se distingue durant cette décennie en publiant des ouvrages devenus iconiques, tels que *Cassiopee - L'été polonais* et *La Route de Chlifa*, tous deux lauréats du Prix du Gouverneur général. De son côté, Dominique Demers crée la célèbre trilogie *Marie-Lune*, récompensée par de nombreux prix. Ces grandes œuvres sont les pierres angulaires de notre catalogue jeunesse. Notons également les séries *Klonk*, de François Gravel, et *Noémie*, de Gilles Tibo, qui auront toutes deux un énorme succès.

Après le départ d'André Vanasse, Jean Pettigrew est nommé directeur des éditions en 1992. La publication de *L'Avaleur de sable*, premier roman de Stéphane Bourguignon, constitue un succès marquant de cette période. En 1994, Pettigrew lance la collection Sextant, qui rend les romans de fantasy et de science-fiction plus accessibles grâce à un format de poche. Sous sa direction, la collection a publié 13 titres, y compris des œuvres d'auteurs renommés, jusqu'à son départ au printemps 1995. Son intérêt constant pour ces genres littéraires l'a mené à fonder les Éditions Alire.

Cette période met en lumière l'importance des relations humaines dans notre domaine, révélant la richesse de la dynamique entre éditeurs et créateurs. Elle dévoile également le défi complexe de concilier vision artistique et exigences commerciales, soulignant ainsi les subtiles nuances qui caractérisent le métier d'éditeur.



François Fortin dans une image tirée du *Magazine informatique*.

En bas : Marina Orsini et Jacques Fortin, en 1990, au Salon du livre de Montréal.

# Emblématique

Michèle Marineau,  
propos recueillis par Stéphanie Durand

« Oh, je n'arrive pas à croire que je serai publié-e dans la même collection que *Cassiopée* et *La Route de Chlifa* ! » Voilà des mots que j'ai entendus plus d'une fois à titre d'éditrice jeunesse. Les romans de Michèle Marineau ont su marquer plus d'une génération de lecteurs !

En 1988, elle écrit le dramatique et romantique livre pour adolescents *Cassiopée*, qui remporte un Prix du Gouverneur général. À cette époque, elle sillonne les écoles avec une animation à propos de ce roman. Invitée dans une polyvalente multiethnique de Ville Saint-Laurent, elle fait face à des réactions bien différentes de celles qu'elle reçoit habituellement.

C'est qu'à l'époque, le visage du Québec est bien différent et les nouveaux arrivants sont plus rares sur les bancs d'école, dont les rangs sont plutôt homogènes. Michèle constate que son livre ne correspond pas aux valeurs familiales et religieuses de ces jeunes et réalise à quel point intégrer un nouveau pays doit être une expérience difficile. Elle aimerait comprendre leurs parcours et les écrire, mais ne partage pas leur expérience et ne veut pas les trahir. Alors elle retourne encore et encore à cette école pour aller à la rencontre des élèves à l'heure du dîner et faire des recherches. Tout le monde mérite de se retrouver dans une histoire.

Elle rêve alors qu'elle est une fille de douze ans, en robe rouge, avec des tresses noires. En danger, elle porte un bébé et suit un jeune homme avec lequel elle se sauve. Qu'est-ce que les ruines qu'elle voit ? Pourquoi cette situation ? Ça y est, son histoire prend forme et s'incarne, en cet automne 1989, dans l'actualité du moment : la guerre au Liban. Grâce à une jeune femme d'origine libanaise et à sa sœur qu'elle rencontre à cette dite école, ainsi qu'à deux autres de leurs amies, Michèle accède à leur culture, leurs histoires. Elle regarde leurs photos, goûte leurs mets et, bien avant qu'on parle d'appropriation culturelle et de lectures sensibles, s'assure de faire relire son texte par ces quatre filles, pour bien les raconter.

Et pourtant, une fois le manuscrit remis à son éditrice, l'autrice croit bien que *La Route de Chlifa* ne verra jamais le jour. En effet, la réponse de l'éditrice est longue à venir après l'envoi du texte jusqu'au moment où celle-ci l'appelle pour lui demander si elle souhaite de nouveau Pierre Pratt pour illustrer la couverture de son livre. Pour Anne-Marie Aubin, qui est alors l'éditrice jeunesse chez Québec Amérique, le texte allait évidemment être publié... mais elle avait oublié de le dire à Michèle ! (Qui croyait que la réponse tardait parce que l'évaluation était négative !)

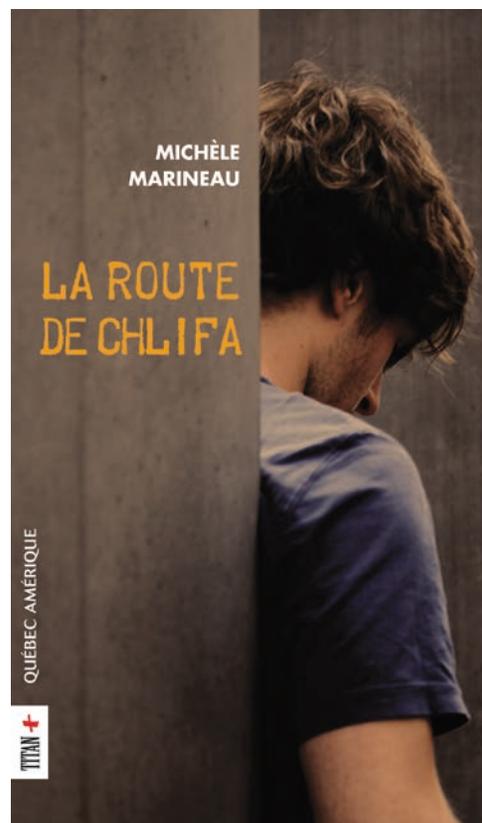
Mais la belle histoire ne s'arrête pas là ! L'année suivant sa publication, en 1993, ce livre remporte un Prix du Gouverneur général. Sur le jury se trouve un homme fort impressionné par ce texte : François Gravel ! Ce n'est que bien plus tard que les deux auteurs commencent à se fréquenter, mais *La Route de Chlifa* sert de préambule à un grand amour en offrant à François l'occasion de parler à la charmante Michèle ! (NDLR : ils sont encore ensemble aujourd'hui !)



Michèle Marineau sait comme nulle autre allier finesse de l'écriture, profondeur d'émotion et intrigue fouillée dans une œuvre dont la qualité a été récompensée de nombreux prix. Ses romans *Cassiopée*, *La Route de Chlifa* et *Rouge Poison* restent, plus de 20 ans après leur publication, d'immenses succès critiques et populaires.



Après des études en théâtre et en littérature, Stéphanie Durand a été libraire, critique littéraire et rédactrice avant d'assumer la direction éditoriale de la littérature jeunesse chez Québec Amérique, un poste qu'elle occupe depuis 14 ans. En plus de son travail d'éditrice, il lui arrive de signer la traduction d'albums pour les petits.



---

Contrairement au texte, indémodable, la couverture de *La Route de Chlifa* a dû être rafraîchie à quelques reprises pour passer la barre du temps. Ici, un exemple de la première et de la dernière édition.

---

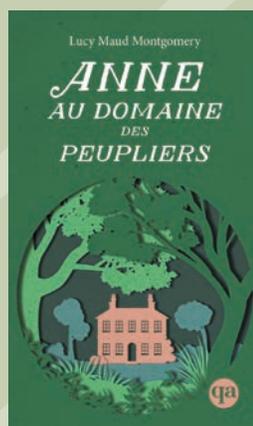
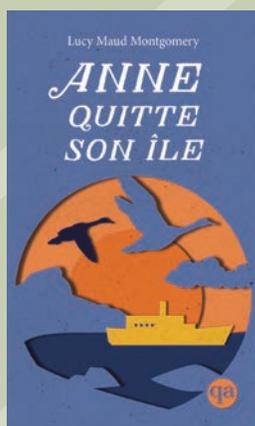
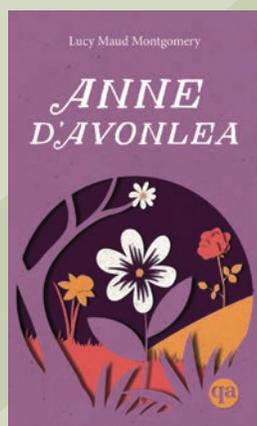
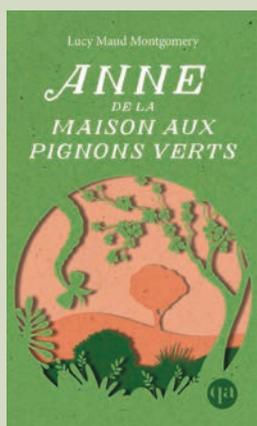
Plusieurs années passent, puis une des quatre filles ayant nourri la rédaction envoie un courriel à Michèle; son fils, maintenant en deuxième secondaire, doit lire *La Route de Chlifa*. Elle vient de lui montrer son nom à l'intérieur et de lui parler de la genèse du livre.

Aujourd'hui, le livre n'a pas pris une ride. Les jeunes sont souvent étonnés d'apprendre qu'il date des années 1990! Michèle a entendu récemment: « Arke, je n'aurais pas eu envie de le lire si j'avais su! Mais j'ai vraiment aimé ça, je pensais que ça avait été écrit l'an passé! » Elle lui a répondu: « N'as-tu pas remarqué que personne n'a de cellulaire, dans l'histoire? » C'est dire; le récit est captivant!

Les jeunes immigrants sont beaucoup plus nombreux à s'installer au Québec, et se reconnaissent dans les personnages du roman, même s'ils ne sont pas libanais. Pour l'auteure, c'est touchant. Une enseignante, il y a quelques années, lui a raconté être arrivée au Québec lorsqu'elle était une jeune ado. Elle était en colère, contre tout, tout le temps. En lisant *La Route de Chlifa*, elle dit s'être sentie comprise. Ce livre a été le point de départ de son intégration. Devenue enseignante de français, c'est maintenant elle qui le fait lire à ses élèves.

Encore aujourd'hui, *La Route de Chlifa* trône parmi les meilleurs vendeurs de nos livres jeunesse. Une œuvre qu'on ne peut qualifier que d'emblématique.

---



# Anne avec un E

Par Donald Smith

Il est encore tôt en cette journée d'octobre 1985 alors que la Foire internationale du livre de Francfort bat son plein. J'attends sur le stand de Québec Amérique ma première rencontre avec un éditeur suédois. Je vois alors Jacques Fortin se précipiter vers moi. Il venait de s'entretenir avec une éditrice de l'Île-du-Prince-Édouard. Celle-ci propose de nous vendre, en français, un roman sur une certaine Anne. L'évocation de ce prénom résonne tout de suite en moi :

— Anne... Pourrait-il s'agir du célèbre personnage de la saga *Anne... La maison aux pignons verts*? demandai-je à Jacques.

— Oui, je crois, tu le connais? me répondit-il.

Je m'assois, surpris, un peu incrédule face à cette formidable nouvelle : je savais que déjà plus de 60 millions d'exemplaires de ce roman avaient été vendus dans le monde entier.

— Jacques, au Japon, par exemple, la lecture de ce roman est obligatoire dans beaucoup d'écoles. Le personnage d'Anne est en effet reconnu et admiré pour sa verve et ses capacités d'émerveillement face aux beautés et bienfaits de la nature, et elle nous rappelle sans cesse l'importance de l'humour pour vivre en harmonie avec les humains. Et en Pologne, pendant la Deuxième Guerre mondiale, le gouvernement donnait un exemplaire de ce roman à chacun de ses soldats pour qu'ils conservent un bon moral et le sourire. Allons-y Jacques, il y a urgence ! Il me faut m'entretenir avec l'éditrice sur-le-champ, quel *scoop* !

Jacques me remet alors la carte de l'éditrice en question. Sur celle-ci, je découvre le nom de Libby Oughton, Présidente de Ragweed Press (*ragweed*, « ambrosie » en français, cette plante native de l'Île-du-Prince-Édouard), poétesse, essayiste engagée pour la littérature prince-édouardienne. Libby Oughton consacrait sa carrière à donner voix aux écrivaines de sa province. J'étais d'emblée enthousiaste à l'idée de faire paraître en français ce roman, et peut-être l'ensemble de l'œuvre de Lucy Maud Montgomery au Québec, pour enfin l'offrir à toute la francophonie.

Le premier roman de la série *Anne* merveilleusement traduit par Henri-Dominique Paratte est paru l'année suivante (en 1986, donc) chez Québec Amérique, et les autres (dix tomes, au total), traduits magistralement par la romancière Hélène Rioux et Michèle Marineau, ont tous vu le jour dans les années qui suivent et sont maintenant distribués en France. J'ai veillé à ce que les traductions ne soient pas littérales, invitant les traducteurs à adapter, lorsque nécessaire, le texte de Lucy Maud Montgomery. Il fallait que la langue exulte.



Professeur émérite de l'Université Carleton, spécialiste de littérature québécoise, Donald Smith est l'auteur de dix-sept livres et de nombreux articles. Il s'intéresse actuellement à l'étude comparée de la Catalogne et du Québec et publie des articles en catalan. Donald Smith a travaillé chez Québec Amérique entre 1982 et 2008. On lui doit l'acquisition de la série *Anne* de Lucy Maud Montgomery.

Anne parle français à présent ; je n'oublierai jamais cette grande leçon, celle de son imagination débridée, son idée de ne jamais laisser mourir l'enfant qui est en soi. En tête me reviennent souvent des phrases captivantes, enchanteresses, d'Anne :

*Je suis tellement contente de vivre dans un monde dans lequel existe le mois d'octobre.*

*Écoute les arbres qui parlent pendant leur sommeil. Je suis certaine qu'ils font des rêves fantastiques.*

*Je voudrais tellement dormir au clair de lune dans un cerisier sauvage plein de fleurs blanches.*

*J'aimerais être une abeille pour pouvoir vivre parmi les fleurs.*

Comme il est manifeste dans le cas d'Anne, Québec Amérique joue un rôle prépondérant dans la traduction d'œuvres majeures, classiques, curieusement indisponibles pendant trop longtemps en français. Le dernier roman de Jack Kerouac, *Pic* (écrit en *ebony*, en « ébène », dans l'anglais typique des afrodescendants américains), en est un autre exemple. Il est à présent traduit brillamment en français québécois populaire par le romancier Daniel Poliquin. Ce dernier a aussi traduit le premier roman de Kerouac, *Avant la route*.

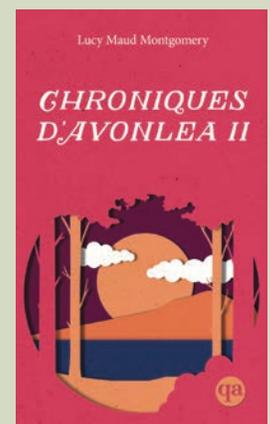
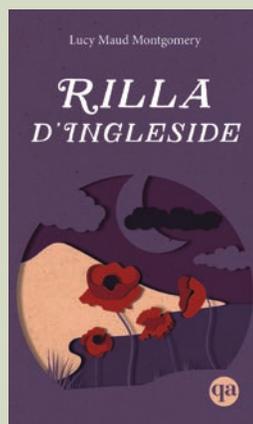
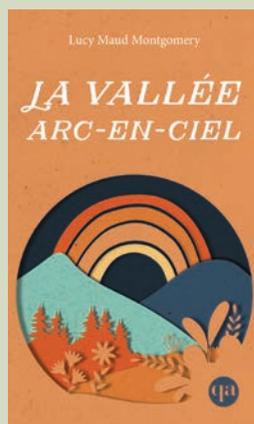
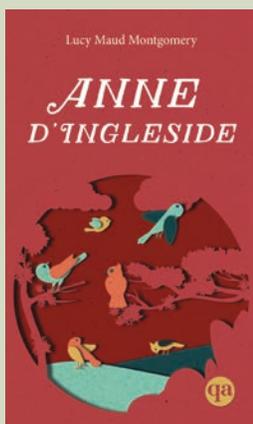
Pendant de nombreuses années, avec fierté, j'ai fidèlement accompagné de mon total engagement Québec Amérique, Jacques Fortin, son fils François, exceptionnel responsable de la production du *Dictionnaire Visuel* de Jean-Claude Corbeil et Ariane Archambault. Aujourd'hui Caroline, la fille de Jacques, mène la barque avec passion et professionnalisme, suivant le modèle de son père pionnier.

Noah Webster (qui a libéré la langue américaine de l'emprise d'Oxford) a dit que lorsqu'un pays produit des dictionnaires qui deviennent des classiques dans le monde entier, il est au sommet de l'excellence et de la maturité. C'est vraiment le cas de Québec Amérique et du Québec.

QA est devenu une véritable famille. Elle le restera à jamais. C'a été en effet un immense honneur pour moi de rencontrer, côtoyer nombre d'éditeurs, célèbres écrivains, traducteurs. Bravo à Québec Amérique, pour le demi-siècle qui vient de s'écouler. Félicitations, cher Jacques, cher ami : tu as su faire, par ton travail acharné, de ta maison d'édition, un remarquable succès à l'échelle internationale.

*Thank you Libby, thank you Anne, thank you Lucy Maud, thank you Jack Kerouac...*

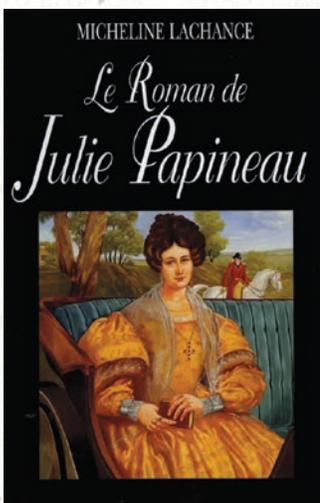
Cher QA, c'est à votre tour, de vous laisser parler d'amour.



1995 à 2004

# L'ouverture sur le monde

Par Caroline Fortin



Entre 1995 et 2004, Québec Amérique vit une effervescence, une période de grandes idées et de diversification qui transforment résolument la maison en un éditeur généraliste. Mon père restructure l'entreprise en quatre divisions distinctes : QA International, QA Référence, QA Littérature et QA Jeunesse. Au seuil de cette décennie, nous sommes témoins des premiers pas hésitants du World Wide Web. De quelques sites dispersés en 1995, nous avons vu l'émergence de millions de pages en 2004, l'année même où Facebook est créé. C'est le prélude d'une transformation radicale des habitudes de chacun, qui façonnera graduellement l'univers médiatique, impactant ainsi profondément notre métier d'éditeur.

En 1995, Micheline Lachance remet à mon père le manuscrit du *Roman de Julie Papineau*. Il est immédiatement conquis par l'écriture à la fois élégante et efficace, qui révèle la détermination et le caractère d'une femme forte et fragile, tout en évoquant une des périodes les plus marquantes de l'histoire du Québec : celle de la rébellion des patriotes canadiens-français contre l'occupant anglais. Les deux tomes du *Roman de Julie Papineau* sont l'un des plus grands succès littéraires du Québec. Micheline Lachance publie par la suite plusieurs autres romans historiques, devenant une autrice incontournable de la maison – et de la province ! L'écrivaine place les femmes au centre de son œuvre et insiste sur l'importance de respecter rigoureusement l'Histoire. « Mettre les femmes à l'avant-plan de mes romans est un geste politique et féministe. Les femmes, dans notre histoire, ont été très influentes, mais ce fait est largement méconnu », soulignera-t-elle plus tard dans la série *Les Grands Entretiens*, en 2018, avec Marie-France Bazzo.

En jeunesse, nous publions *Cyrus, l'encyclopédie qui raconte*, une collection en 12 tomes imaginée et conçue par la talentueuse Christiane Duchesne. Elle s'inspire des questions posées par les jeunes auditeurs de l'émission radio *275-Allô* de Radio-Canada, partenaire de cette aventure. Je m'occupe de la direction artistique en utilisant les illustrations tirées du dictionnaire *Le Visuel*. Cette série a conquis le cœur de plus de 230 000 lecteurs en seulement trois ans, un succès soutenu par de nombreuses initiatives promotionnelles que nous avons lancées, dont des ateliers scolaires et d'importantes campagnes médiatiques.

---

Au milieu : Micheline Lachance, autour de 1995.

En bas : Une vue des bureaux sur de la Commune, dans le Vieux-Montréal, un bâtiment patrimonial du 19<sup>e</sup> siècle qui a abrité l'entrepôt de la Hudson's Bay Co., entre autres.

---



En 1997, nos bureaux déménagent de la rue Saint-Jean-Baptiste à la rue de la Commune, toujours dans le Vieux-Montréal, dans des locaux entièrement aménagés selon nos besoins de l'époque. Jocelyne Morissette, qui travaillait aux communications et à la promotion de la division jeunesse depuis 1995, prend la direction des éditions. Jacques Allard assume désormais la direction littéraire, épaulé par Normand de Bellefeuille, qui a publié la même année l'ouvrage *Nous mentons tous*. 1997 est également marquante pour notre collection de biographies. Plusieurs d'entre elles remportent un succès important, notamment celles d'Yvon Deschamps, Mario Tremblay et Céline Dion.

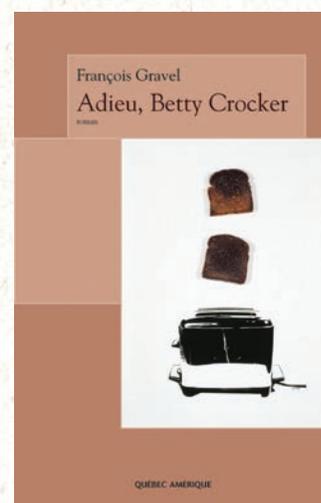
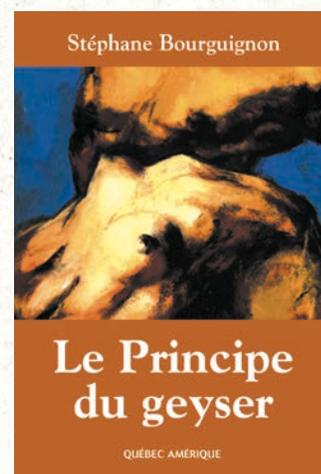
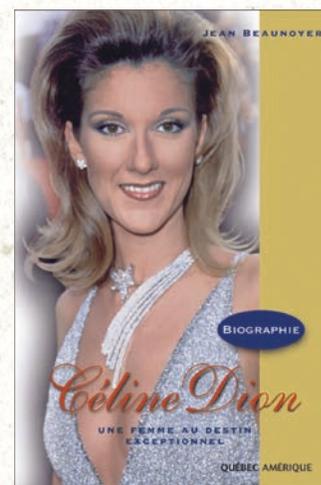
Cela dit, arriver à publier la biographie de la grande Céline n'est pas de tout repos. Mon père amorce le projet avec l'auteur Georges-Hébert Germain, et se rend vite compte que ce dernier a aussi été embauché par René Angélil pour rédiger une biographie autorisée. L'agent de Céline propose alors ses conditions à Québec Amérique pour la publication de l'ouvrage, mais elles ne permettent pas à la maison de rentabiliser le projet. Mon père choisit de publier notre propre version de la biographie de la chanteuse – non autorisée! Son objectif: la publier avant l'autre version, en préparation par Georges-Hébert.

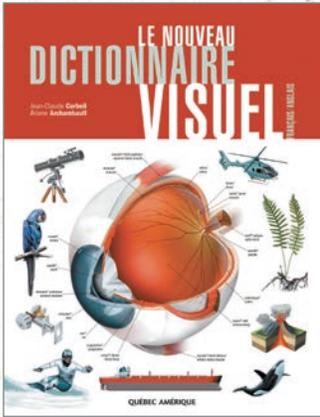
Dans le plus grand secret, sous le nom de code «Casino», mon père et Jocelyne Morissette orchestrent la périlleuse mission, employant des chercheurs et déployant des efforts considérables pour rassembler des informations cruciales sans éveiller les soupçons de Céline Dion ou de René Angélil. C'est le journaliste Jean Beauoyer qui signe cette biographie non autorisée, malgré les craintes de représailles et la difficulté à trouver des collaborateurs. La production se déroule en cachette, et mon père réussit son pari: le livre de Beauoyer sort en librairie une semaine avant celui de Germain – et 40 000 exemplaires s'envolent en moins de sept jours.

Toutefois, l'engouement pour la biographie autorisée, publiée par Libre Expression la semaine suivante, est aussi important. Les deux livres se vampirisent quelque peu, mais engendrent de vifs débats publics (qui penchent souvent en faveur du livre de Beauoyer, qu'on dit plus rigoureux). Je suis fascinée par la capacité de mon père à créer des événements autour de la publication d'un livre et à tirer profit de l'engouement créé par ceux-ci. Il est maître dans l'art d'amplifier les messages! D'ailleurs, sur la quatrième de couverture de notre biographie, une mention bien en vue annonce: «Première biographie non contrôlée et non censurée de Céline Dion». Dans le mille!

En 1998, Jean-François Beauchemin marque son entrée en littérature avec un titre captivant: *Comme enfant je suis cuit*, suivi de *Garage Molinari*, en 1999. De son côté, François Gravel publie pas moins de 23 titres chez Québec Amérique entre 1994 et 2004! Parmi ceux-ci, nombreux sont destinés à un public jeunesse, et d'autres à un public adulte. *Adieu, Betty Crocker* figure dans cette dernière catégorie, et c'est l'œuvre qui le révèle au grand public. C'est une prouesse littéraire qui garde le lecteur en haleine, bien que l'action ne se déroule jamais en dehors de la cuisine de tante Arlette, alias Betty Crocker.

Au cours de cette décennie, QA International produit une série d'encyclopédies sur divers supports (CD-ROM, Web, livre, journaux), en s'alignant dynamiquement avec l'évolution des technologies et des logiciels de création qui ouvrent une multitude de nouvelles avenues. Sous l'impulsion créative de mon frère, qui dirige cette division, nous lançons une succession de projets, qui se distinguent par leur originalité et leur ingéniosité. En tant que studio de création, QA International emploie plus de 100 employés, parmi lesquels des illustrateurs, des rédacteurs, des documentalistes, des chefs de projet et des programmeurs-analystes, sans oublier notre équipe de vente, qui parcourt les salons pour promouvoir nos ouvrages. En 2002, mon frère pilote, avec son équipe, une refonte complète du dictionnaire *Le Visuel*, dont les illustrations sont élaborées avec un nouveau logiciel. Encore une fois, grâce à sa maîtrise des technologies auxquelles elle s'adapte avec brio, notre maison





d'édition relève le défi haut la main. La troisième édition du *Visuel* remporte notamment le prix Communication Arts et LUX pour la qualité de son infographie et est accueillie chaleureusement par *Le Nouvel Observateur*, en France.

Luc Roberge, qui évolue au sein de l'entreprise depuis longtemps, devient, en 2000, le directeur général. Je prends pour ma part la direction d'une équipe dédiée à la création de produits de référence pour la jeunesse. Nous lançons une série de trois jeux ludo-éducatifs, commercialisés en CD-ROM. Le jeu d'aventures *Mango Plumo* nous amène à créer un studio d'animation et à travailler avec des comédiens pour les voix de nos personnages, ainsi qu'à collaborer avec Luc De Larochellière pour la musique qui anime le jeu. Par la suite, nous formons un partenariat avec les éditions Scholastic, à New York, où je me rends à plusieurs reprises pour coordonner la production d'ouvrages de référence



conçus sur mesure pour l'entreprise américaine. C'est Martine Podesto, qui s'est jointe à nous lors de la production de *Cyrus* en 1996, qui se charge de l'élaboration des contenus. Ensemble, nous mettons sur pied une équipe dédiée à la production de projets jeunesse au sein de la grande équipe internationale, QA Kids.

En 2000, mon père publie *L'Aventure*, un récit qui souligne le 25<sup>e</sup> anniversaire de notre maison d'édition. Il dresse un portrait historique de son parcours en tant qu'éditeur. Dans son livre, mon père offre une perspective franche et personnelle sur l'industrie du livre. L'année suivante, HEC Montréal le récompense en le nommant lauréat du Prix du livre d'affaires.

Après deux décennies chez QA, Yves Beauchemin choisit de quitter la maison pour rejoindre les éditions Fides. Son départ, en raison d'une affaire d'avance sur droits substantielle que mon père a refusée par souci d'équité, est largement couvert par les médias. Yves, lui, dit avoir besoin de changement. Ce sera une séparation difficile pour mon père mais, heureusement, les deux complices se retrouveront plus tard.

En 2004, Normand de Bellefeuille devient directeur littéraire et Anne-Marie Villeneuve devient directrice des éditions. Normand et Anne-Marie repèrent un nouvel auteur et ont un coup de cœur – sans se douter de l'énorme succès qui attend cette nouvelle plume! Dès sa sortie, le premier roman de Stéphane Dompierre, alors employé de bureau et blogueur hyperactif, séduit le public. *Un petit pas pour l'homme* est une histoire de rupture amoureuse, racontée

dans un style personnel humoristique et imagé, et les lecteurs sont captivés. L'auteur est sur toutes les tribunes et son roman trône au sommet des palmarès des libraires pendant plusieurs semaines. Couronné du Grand Prix de la relève Archambault et finaliste au Prix du public du Salon du livre de Montréal en 2004, le roman s'est à ce jour vendu à plus de 50 000 exemplaires – et continue de s'envoler des tablettes!

En haut: L'équipe du projet *Mango Plumo*: programmeurs, illustrateurs, animateurs, gestionnaires, incluant l'auteur jeunesse Gilles Tibo et la météorologue Eve Christian.

En bas: Stéphane Dompierre, vers 2004.





Cette même année marque le retour d'Andrée A. Michaud. Après avoir publié *La Femme de Sath* en 1987, Andrée a publié plusieurs ouvrages ailleurs, produisant des œuvres notables telles que *Le Ravissement* aux éditions L'instant même, récompensé par le Prix du Gouverneur général en 2001 et du Prix littéraire des collégiens en 2002. À l'automne 2004, cette écrivaine qui deviendra un pilier de notre maison nous offre *Le Pendu de Trempe*. Andrée est reconnue pour sa plume évocatrice et minutieusement ciselée. Sa spécialité réside dans sa capacité à tisser le mystère tout au long de ses récits. À travers ses mots, elle parvient à capturer l'essence du suspense, tout en peignant des tableaux littéraires d'une beauté et d'une précision inégalées.

Quelle chance d'avoir travaillé – et de continuer à le faire! – avec autant d'artistes et de professionnels inspirés et talentueux!



En haut : La famille Fortin réunie à l'occasion d'une célébration.

En bas : L'auteure de romans noirs Andrée A. Michaud.

# 933 jours au cœur de Québec Amérique

Par Jean Pettigrew

J'étais lecteur et conseiller à l'édition des littératures de l'imaginaire depuis quelques années quand Jacques Fortin m'a offert, à l'automne 1992, le poste d'éditeur chez Québec Amérique.

C'est le 2 novembre (un lundi) que j'entrais officiellement dans l'édifice de la rue Saint-Jean-Baptiste pour occuper mon bureau du deuxième étage (à la réception, Pascale Haudegand prévenait les visiteurs : « Tournez à gauche en haut de l'escalier et empruntez le couloir, le bureau de monsieur Pettigrew est tout au fond – attention aux marches supplémentaires ! »). Trente ans plus tard, je m'ennuie encore de cet antre, vaste à défaut d'être bien éclairé, que des personnes comme André Vanasse, Diane Martin et le regretté Noël Audet ont magnifiquement animé avant moi ! J'ai passé dans ce bureau trois belles années...

D'abord à lire des milliers de manuscrits pour y débusquer les plumes prometteuses, les voix nouvelles, les histoires qui sauraient conquérir les lectorats les plus exigeants. Je ne mentionnerai ici que mon premier coup de cœur d'éditeur, ressenti tel un séisme le 12 décembre 1992 – eh oui, un samedi ! – à la lecture de *L'Avaleur de sable*, signé par un certain Stéphane Bourguignon. Vous connaissez la suite...

C'est dans ce bureau que j'ai « dirletté » les titres qui s'ajouteraient au déjà bien garni catalogue de la maison et, bien sûr, c'est là aussi que, à toute heure du jour – et parfois du soir, voire de la nuit –, j'ai discuté, discuté et encore discuté « forme et contenu et contrat et production » avec moult talentueux auteurs et autrices. Si leurs préoccupations étaient multiples, tout comme leurs allégeances littéraires, j'ai apprécié chaque seconde de ces échanges, qui m'enrichissent encore. Aujourd'hui, je suis toujours très fier de la centaine de titres que mon équipe (salut Christian, Dominique, Julie, Louise, Simone...) a accompagnée jusqu'aux tablettes de nos libraires.

Mais être éditeur chez QA, c'était aussi prendre part aux débats qui animaient la maison. J'ai ainsi participé aux discussions qui ont mené à quelques restructurations de l'organigramme de l'entreprise, puis à la création des « divisions » (Littérature, Jeunesse, HEC, Dico...), été le porte-étendard quand il a fallu changer de distributeur (pas simple, ça), montré mon enthousiasme face à chaque avancée technologique qui venait bousculer – presque toujours pour le mieux – nos façons de faire, etc.

Je sais : 933 jours sur cinquante ans, c'est peu. Mais pour moi, c'est suffisant pour réaffirmer ce que je pensais alors : Jacques Fortin est un visionnaire et un éditeur hors norme, et Québec Amérique en est la preuve ! Je serai toujours jaloux du flair éditorial de Jacques, de sa hardiesse beauceronne, de son inébranlable foi en notre littérature nationale... et redevable pour la confiance qu'il m'a témoignée jusqu'au 9 mai 1995.

Ce qui m'est arrivé par la suite est une autre histoire (qui s'appelle Alire et aura bientôt trente ans), mais cette histoire n'aurait pu s'écrire sans Jacques Fortin et QA.

Merci, Jacques : continue ton excellent travail ; Caroline : bon cinquantième à toute la famille QA !



Jean Pettigrew a été éditeur et directeur littéraire chez Québec Amérique (1992-1995) avant de cofonder les Éditions Alire, spécialisées dans les littératures de l'imaginaire. Critique littéraire et auteur de plusieurs nouvelles et pièces de théâtre, il est lauréat du prix Hommage visionnaire de la science-fiction et du fantastique québécois.

# Tournant de millénaire

Par Marie-Anne Legault

Je suis entrée chez Québec Amérique au début des années 2000 à titre de scénariste. Diplômée en communication, j'étais de la toute première cohorte spécialisée en création multimédia, un profil tellement inédit que les employeurs venaient nous cueillir à la sortie de l'UQAM. C'était l'époque du cédérom (autant dire la préhistoire du multimédia), quand la diffusion de vidéos sur Internet était à ses balbutiements. Le cédérom était à peu près l'unique support numérique capable de relayer des contenus multimédias de qualité, notamment des dictionnaires visuels, des encyclopédies et des jeux ludo-éducatifs. Ce que faisait précisément Québec Amérique.

La maison d'édition occupait à l'époque les quatre étages d'un bâtiment patrimonial du Vieux-Montréal. Elle a fait grande impression sur la jeune scénariste que j'étais, pas seulement pour sa belle façade donnant sur le fleuve.

Il faut dire que j'ai grandi dans la passion des livres, des bibliothèques bien garnies. J'ai dévoré adolescente la série de romans *Anne... La maison aux pignons verts*, ma première histoire d'amour littéraire, puis les œuvres de Michèle Marineau, dont *La Route de Chlifa* (qui m'a marquée au fer rouge). Dans mes premiers appartements d'étudiante, à Montréal, j'ai écorné quelques ouvrages incontournables estampillés QA parmi lesquels *L'Encyclopédie visuelle des aliments* et le *Multidictionnaire de la langue française*, qui trônaient respectivement dans ma cuisine et sur ma table de travail. Si bien qu'à mon arrivée chez Québec Amérique, au tournant du millénaire, j'avais l'impression d'entrer dans un temple.

Mais loin de la quiétude des églises, la maison fourmillait de monde ! Du sous-sol jusqu'aux combles, une centaine d'employés s'affairait à la recherche, l'écriture, l'édition, l'illustration, la mise en page, la programmation... Québec Amérique accueillait la révolution numérique à bras ouverts, concevait les contenus les plus variés, tant en format électronique que papier. J'ai fait mes premières armes en scénarisant les cédéroms ludo-éducatifs *Mango Plumo*, une série d'aventures aussi palpitantes qu'instructives visant à vulgariser des sciences telles que la météo, l'astronomie ou la géologie. Un travail de rêve pour qui avait, depuis sa tendre enfance, une passion pour les encyclopédies et les chasses au trésor.

J'ai navigué du cédérom au livre, puis de la référence à la fiction, poussant l'audace jusqu'à tout mélanger avec la série *L'Encyclopédie aventure – l'encyclopédie « dont vous êtes le héros »*. Ces incursions dans la fiction pour faire œuvre d'éducation me donneront l'impulsion nécessaire pour commettre un premier roman, et un deuxième. Ce qui n'est pas sans risque de contaminations croisées. Car si le fabuleux peut s'immiscer dans l'érudit, le contraire est aussi vrai. Il y a dans mes romans beaucoup de mon amour pour la science, l'intrigue « cérébrale ».

Au fil de mes années chez Québec Amérique, j'aurai arpenté tous les ponts du navire, porté divers chapeaux : scénariste, rédactrice, éditrice, autrice et (un peu) alchimiste. Entre les murs du temple, je me sens maintenant chez moi, depuis près de 25 ans, l'âge que j'avais à mon arrivée. Quand j'y pense, c'est plus que toute autre maison qui m'a vue grandir ou vieillir...



Tour à tour scénariste, rédactrice, éditrice et autrice, Marie-Anne Legault se passionne pour la transmission des savoirs. Depuis 2001, elle écrit et édite principalement des ouvrages de référence pour Québec Amérique. Ses romans (*Le Muséum*, 2013, et *La traque du Phénix*, 2020) sont l'œuvre improbable d'une rédactrice scientifique qui, sans crier gare, sombre dans la fiction.



# Un petit pas pour l'homme

par Stéphane Dompierre



Mélanie Baillairgé (Illustration)

---

En 2003, j'ai un rendez-vous pour rencontrer Normand de Bellefeuille, qui est à ce moment directeur littéraire chez Québec Amérique. L'éditrice Anne-Marie Villeneuve lui a remis mon premier manuscrit, elle souhaiterait le publier. Mais elle a besoin de son accord, j'imagine. Je n'y connais rien.

Je reviens tout juste d'un voyage dans le sud de la France, je n'ai pas encore recommencé ma job plate, je suis relax et bronzé. J'ai 33 ans et je suis baveux. Je ne débarque pas dans le bureau de Normand comme un gars qui vient de gagner le gros lot; Québec Amérique est la première et la seule maison d'édition à qui j'ai envoyé mon manuscrit. Si je ne leur aime pas la face, je reprends mon texte et je vais voir ailleurs, ciao bye.

Normand est enthousiaste, mais je suis tout de même assez au-dessus de mes affaires pour déclarer que je n'aime pas tant les couvertures de leurs livres. « La grille graphique prend trop de place et quand vous mettez des petites aquarelles, ça fait un peu vieillot, non ? En tout cas, je connais une illustratrice qui pourrait faire ma couverture. »

Je sais aujourd'hui à quel point cette dernière phrase est de mauvais augure, et je suis encore surpris que Normand ait réussi à ne pas rouler des yeux en poussant un grand soupir d'écœurement avant de me jeter par la fenêtre avec mon manuscrit. Quand l'auteur ou l'autrice « connaît une illustratrice », c'est habituellement son enfant de huit ans qui fait des barbeaux dégueulasses au crayon de cire. Il m'a poliment dit qu'on verrait ça quand ce serait le moment.

Et quand ce fut le moment, je suis revenu à la charge: j'avais déjà commandé une illustration à Mélanie Baillairgé, en lui demandant aussi de m'en fournir deux autres, peu importe qu'elles aient rapport ou non. Je voulais simplement donner de la latitude à l'équipe, qui aurait l'impression de choisir en éliminant les deux illustrations qui ne convenaient pas, pour n'en garder qu'une. Je me trouvais génial.

Finalement, j'ai bien eu ce que je souhaitais, mais je crois que ça repose surtout sur le talent de Mélanie plutôt que sur ma stratégie.

---



Stéphane Dompierre est éditeur chez Québec Amérique depuis 2014 et dirige la collection La Shop. Il est aussi chroniqueur et auteur de onze livres, dont sept romans. Son œuvre porte un regard incisif sur les travers de notre société, toujours avec humour et bienveillance.



---

Différentes éditions de la trilogie complète qui a mis Stéphane Dompierre sur la map.

---

2005 à 2014

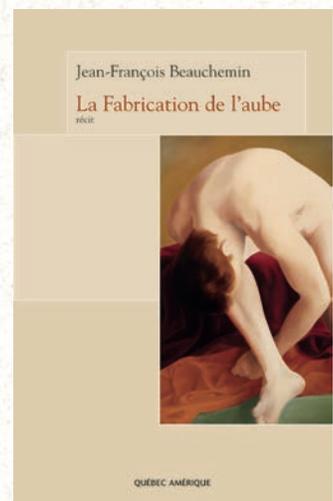
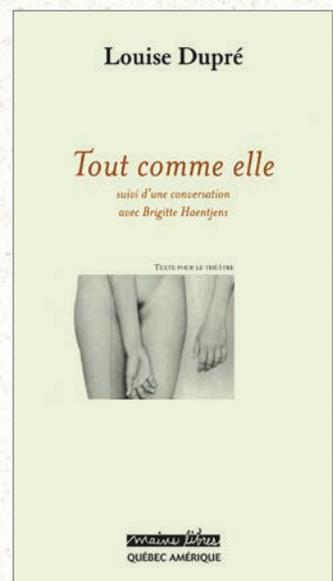
# Les grands changements

Par Caroline Fortin

La période entre 2005 et 2014 est marquée par de gros bouleversements, d'importantes transformations, au sein de notre maison. Des départs significatifs remodelent notre équipe, un litige avec un partenaire se profile à l'horizon et les changements dans l'univers des médias nous poussent à réinventer notre façon de travailler. On maîtrise alors bien le Web, qui fait partie de notre quotidien, mais on doit maintenant s'adapter aux médias sociaux, qui viennent chambouler notre façon de communiquer. En édition, l'arrivée des formats numériques bouscule nos habitudes et redéfinit notre univers commercial. Et c'est sans compter la venue de Wikipédia qui brouille les cartes: le public a maintenant accès à des contenus de référence rapidement et gratuitement. Est-ce des contenus aussi étoffés et fiables que ceux que nous produisons? Bien sûr que non. Mais la perception de valeur est modifiée et, inévitablement, révolutionne notre modèle d'affaires.

C'est en 2006 que Jean-François Beauchemin nous propose son 11<sup>e</sup> titre, écrit à la suite d'un diagnostic qui le condamnait. *La Fabrication de l'aube* met en lumière la beauté qui se fraie un chemin à travers la noirceur de la maladie. Ce titre poignant remporte le Prix des libraires, en plus d'être finaliste au Grand Prix littéraire Archambault. La nouvelle collection Mains libres, dirigée par Normand de Bellefeuille, accueille un texte de Louise Dupré, *Tout comme elle*, qui explore la relation mère-fille et demeure à ce jour une œuvre phare de notre catalogue. Soulignons également la publication de l'essai *Le Bébé et l'eau du bain*. Cet ouvrage, coécrit par le Dr Jean-François Chicoine et la journaliste Nathalie Collard, examine l'impact de la garderie sur la vie des enfants. Leur participation à l'émission *Tout le monde en parle* confirme l'influence significative que cette émission de grande écoute a sur les ventes d'un livre. Jean-François et Nathalie ont ensuite entrepris une tournée médiatique d'envergure, et le titre devient un best-seller.

Malgré tout, il est bien difficile de faire parler de notre littérature et elle n'est pas souvent à l'honneur dans les médias. Devant le manque d'espace disponible pour la littérature québécoise et la menace de la convergence alors que Québecor acquiert un grand nombre de maisons d'édition (Librex, Éditions de l'Homme, Groupe Ville-Marie Littérature), mon père a l'idée de créer le RELI (Regroupement des éditeurs littéraires indépendants). Il s'associe avec Boréal, Hurtubise HMH et Fides pour mettre sur pied une manière plus efficace de promouvoir leurs fonds littéraires. À cette période, Québecor contrôle l'ensemble du processus lié à la publication de ses livres, allant de la production à la commercialisation, incluant les imprimeries, les librairies, ainsi que la promotion via des magazines, des journaux de grande diffusion et la télévision. Une première offensive du regroupement sera de produire un dépliant promotionnel. «Ce n'est qu'un dépliant publicitaire, bien sûr. Mais tiré à 400 000 exemplaires, il est pour nous une manière de compenser l'absence de nos auteurs dans l'agora médiatique. Nos écrivains, on ne les voit presque jamais à la télé, on les entend peu à la radio. Il faut se lever et le dire», confie mon père au magazine *Les Libraires* en octobre 2007.



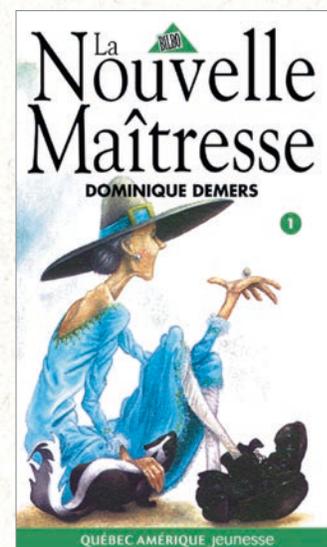
Pour QA International, le prochain grand chantier est en cours avec la création de divers contenus sur le thème du corps humain et de la santé. Le projet est ambitieux et nécessite un investissement de taille avec des équipes spécialisées. Mon frère imagine un *Atlas anatomique multi-média* plus grand que nature, avec une imagerie qui vient à nouveau étonner par son rendu et sa précision. Cependant, les technologies évoluent très vite et les formats envisagés au départ ne sont plus compatibles à peine quelques années plus tard. L'ampleur du projet doit être révisée à plusieurs reprises durant cette décennie. La version iPad de l'ouvrage a d'ailleurs gagné plusieurs prix et a été nommée comme application de l'année!



Au printemps 2007, mon frère décide de quitter la maison, et ce départ sera suivi par celui de plusieurs des employés qu'il avait formés. Mon père me confie alors la gestion de l'équipe pour la transition. Peu de temps après, j'ai à faire face à une situation de crise lorsque, en 2009, un conflit majeur éclate avec *Druide informatique*, avec qui nous collaborons sur divers projets. *Druide* revendique des droits illimités sur *Le Visuel* intégré sans accord écrit. C'est le début d'une saga judiciaire et à ce jour, le conflit n'est toujours pas résolu; nous n'avons pas reçu une grande partie des redevances dues.

Capture d'écran du *Visuel du corps humain*, version en ligne.

Après dix-huit années passées à rejoindre des centaines de milliers de jeunes lecteurs, Dominique Demers reçoit en 2009 le prix Raymond-Plante, qui souligne son engagement remarquable envers la littérature jeunesse. Publiant chez Québec Amérique depuis ses débuts, l'autrice fait partie de notre famille. Ses séries *Mademoiselle Charlotte*, pour les tout-petits, et *Marie-Tempête*, qui ciblait un public plus âgé, sont des best-sellers incontournables. Dominique possède une écriture vivante, un style efficace et un imaginaire incroyable.



Notons également la série *Noémie* de Gilles Tibo, dont l'histoire est portée au grand écran avec la sortie du film *Noémie – Le secret*. La série, qui compte 25 tomes, est une des séries jeunesse les plus importantes de notre catalogue, avec plus de 500 000 exemplaires vendus à ce jour. C'est à cette époque que les collections jeunesse sont confiées à Stéphanie Durand, une nouvelle éditrice engagée en 2010 et qui façonnera ce secteur dans la décennie à venir.

Au même moment, nous assistons aux balbutiements de l'édition numérique. Nous devons nous familiariser avec les nouveaux formats que nous serons amenés à produire. En somme, tout reste à faire: la conversion des fichiers, la signature d'accords commerciaux et la compréhension des enjeux promotionnels liés à cette nouvelle approche. QA est l'un des premiers éditeurs à faire ce grand virage numérique en numérisant l'intégralité de son catalogue. Chez QA International, nous lançons le site Web du *Dictionnaire Visuel* en partenariat avec l'éditeur américain Merriam-Webster. Il s'agit d'une version simplifiée de notre dictionnaire, offerte gratuitement. Nous explorons également la vente de publicité en ligne comme moyen de financement du projet. Le site Web recevra rapidement de nombreuses mentions et remportera le prestigieux Webby Awards.

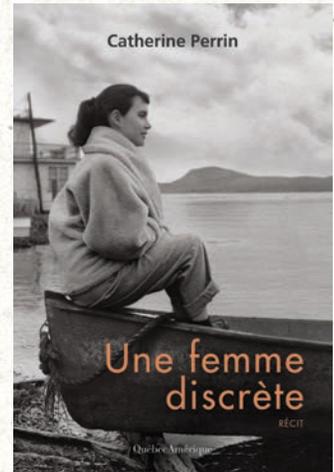
En septembre 2011, Anne-Marie Villeneuve, directrice des éditions, et Luc Roberge, directeur général, démissionnent pour créer leur propre maison d'édition en partenariat avec *Druide informatique*, nous apprenant la nouvelle quelques heures avant la publication d'un communiqué de presse. À la suite de cette annonce, Yves Beauchemin écrit à mon père pour lui dire qu'il revient à la maison, ce qui le rassure énormément. C'est également sous la recommandation d'Yves que sera engagée l'année suivante l'éditrice Marie-Noëlle Gagnon, avec qui il a collaboré dans une autre maison, et qui fait encore partie de la famille

QA aujourd'hui. C'est dans ce contexte que je prends officiellement la direction de l'ensemble de QA, et que je confie à Martine Podesto la direction des contenus pour toute la maison. Après un très bref passage chez Québec Amérique au cours des années 1990, Pierre Cayouette revient quant à lui comme conseiller littéraire. Finalement, Félix Moreau, un jeune avocat talentueux devenu responsable des affaires légales l'année précédente, nous épaula à l'international.

Malgré toute cette houle, nous publions à la fin de cette décennie plusieurs œuvres exceptionnelles : *Bondrée* d'Andrée A. Michaud, qui deviendra un grand classique de la maison et l'œuvre avec le plus grand rayonnement, tant par le nombre de prix littéraires obtenus que par le nombre d'éditions étrangères publiées; *Nu*, un recueil piloté par Stéphane Dompierre, épaulé par l'éditrice Myriam Caron-Belzile, qui, en réponse à la popularité de *Cinquante nuances de Grey*, a invité seize auteurs et autrices littéraires à écrire des nouvelles érotiques, et qui recevra un accueil très positif du public et de la critique; *La Fabrica*, le premier roman de Marilyn Fortin, qui aura beaucoup de succès et sera nommé aux Prix du Gouverneur général; *Une femme discrète*, dans lequel Catherine Perrin livre un récit intime et émouvant sur le singulier destin de sa mère; et *Edgar Paillettes*, une histoire épatante de Simon Boulerice qui remportera le Prix des libraires jeunesse.

En 2012, je trouve un étonnant message sur ma boîte vocale : « Bonjour, Mme Fortin, c'est Marie Laberge. » Nous nous retrouvons pour un déjeuner durant le Salon du livre de Montréal. À la recherche d'un nouvel éditeur, Marie envisage de se joindre à notre maison. En 2013, nous publions *Mauvaise foi*, le premier titre de plusieurs œuvres qu'elle publiera sous notre bannière.

Alors que je tourne la page sur une décennie marquée par de grands défis et des réussites exceptionnelles, ma passion pour l'édition se confirme. Mes enfants gagnent en autonomie, et mon désir de contribuer à cette maison fondée par mon père grandit. J'ai souvenir d'une rencontre marquante avec Marie-Éva de Villers, créatrice du *Multidictionnaire* et femme d'affaires hors pair, qui, avec bienveillance, m'a encouragée à prendre la place en bout de table lors d'une réunion, pour indiquer que j'étais maintenant la dirigeante de la maison. Ce conseil a eu un impact profond sur moi, et j'ai mis du temps à saisir toute l'importance de ce que signifie être directrice générale de Québec Amérique.



À gauche: Juillet 2016, Yves Beauchemin reçoit les premiers exemplaires du roman *Les Empocheurs*, aux côtés de son éditrice Marie-Noëlle Gagnon.

À droite: Stéphane Dompierre, Jacques Fortin et Myriam Caron-Belzile au lancement du collectif *Nu*, en 2014.





En haut : L'équipe de Québec Amérique réunie pour le 40<sup>e</sup> anniversaire de la maison.

En bas : Julie Villemaire, Myriam Caron-Belzile, Anouk Noël, Caroline Fortin, Martine Podesto et Joëlle Landry à la sortie de l'ouvrage *Belles*, en 2012.



Archives Québec Amérique (40<sup>e</sup> anniversaire), Frédérique Ménard-Aubin (Lancement *Belles*)

« On s'est exilée dans sa tête, on a rêvé le monde  
comme un continent perdu, puis on l'a reconstruit,  
là dans sa tête, pierre par pierre, pour se faire croire  
qu'il était là, tels des bras ouverts. »

— Extrait de *Tout comme elle*, de Louise Dupré (2007)

# La Possession

par Isabelle Gauvin

Il y a de ces auteurs de génie aux manuscrits impubliables dans les paramètres actuels du marché, mais hantés par leur œuvre. Et de l'autre côté, il y a l'éditeur à qui on soumet des centaines de manuscrits par année et qui doit éviter le fameux piège de la sentimentalité – une maison ne fait pas long feu à publier par bonté d'âme.

En juillet 2008, Jacques Fortin reçoit un manuscrit comptant pas moins de 5 800 pages! Surpris (en 35 ans de métier, c'est une première), mais peu impressionné (attendons de lire avant de s'exciter), l'éditeur arrange l'arrivage inusité en formant des paquets de 200 pages, des mètres de papier étalés sur le bureau. Emportant une première pile, il se dit «rien à perdre!» : contre toute attente, le voilà non seulement impressionné par la qualité de l'écriture, mais carrément envoûté par l'œuvre, au point d'écrire ses impressions à l'auteur sur-le-champ – sans rien promettre, bien sûr.

La réponse ne tarde pas. Déjà le lendemain, l'éditeur reçoit un courriel-fleuve de 2 000 mots dans lequel l'auteur le remercie et détaille sa démarche. Mais le nœud du message se trouve ailleurs : plutôt dans le drame vécu par un écrivain possédé par l'écriture, contraint d'y consacrer son existence contre toute autre forme de volonté. L'auteur, qui se sait condamné à court terme par une grave maladie, connaît assez le milieu de l'édition pour deviner son projet irréalisable : mais en dépit de toute rationalité, il persiste à entretenir ce fol espoir de publication, aspirant en vain à une consécration qu'il n'atteindra jamais.



Isabelle Gauvin œuvre depuis 20 ans dans le milieu du livre comme libraire, acheteuse et gestionnaire de projet. Elle a travaillé à la mise à l'honneur du Canada à la Foire du livre de Francfort et continue de jongler avec les projets chez Québec Amérique, où elle coordonne les tâches éditoriales et administratives.

## Extraits du courriel-fleuve

« Il y a un certain désespoir, une fatalité dans ce projet : son coût. Il me plonge dans une dépression noire et d'un pessimisme rare. »

« Cette déchirante vision, d'un projet aussi intense et important pour moi, et de son coût inaccessible, me dévastent. Mais, malgré cela, votre verdict, si vous allez au bout de ce texte, m'est vraiment très important. [...] »

« Merci encore infiniment de votre courriel. Cette journée était difficile et vous l'avez ensoleillée. Je suis un hypersensible; vous m'avez donné un morceau de vie. »

Eh voilà tout le drame : un projet fou qui aurait nécessité un an de travail et monopolisé le personnel entier de la maison devant un prodige rongé par sa création.

Et pour la suite de l'histoire, Jacques Fortin resta sans nouvelles de l'auteur et, à sa connaissance, le manuscrit ne fut jamais publié.



# « Vous n’hésitez pas à vous attaquer aux problèmes les plus difficiles<sup>1</sup> »

Par Isabelle Gauvin

---

En juin 2017, je quitte un emploi qui ne me convient plus – la décision est réfléchie, mais je suis en mode survie. Je n’ai pas de plan de carrière: au point où j’en suis, je considère un temps « donner mon nom » au Tim Hortons – j’aime les beignes et le café. Mais c’est pas ça qui s’est passé. Pas pantoute. En août 2017, mon destin va changer: en fin de matinée, je pousse la porte du café Chez l’Éditeur où j’ai été convoquée pour une entrevue...

---

Mais tout ça commence en 2006: Québec Amérique est un joueur sérieux établi à l’international et Caroline Fortin, qui compte des années d’expérience dans la fréquentation des foires et salons du livre à l’international, est convoquée par le CEO de la Foire du livre de Francfort (FBM, pour les intimes), Juergen Boos: autrement dit, le « prince des foires du livre ». Juergen annonce à Caroline chérir un projet depuis des années: celui d’inviter le Canada comme pays à l’honneur à la FBM. C’est *big*. Très.

[NDLR: Pour comprendre l’ampleur de cette invitation, il faut savoir ceci: d’un côté, il y a la FBM, la plus grande foire annuelle d’échange de droits au monde étalée sur cinq jours en octobre; de l’autre, il y a le Programme du pays invité d’honneur en cours toute l’année à travers l’Allemagne. Par ce programme, c’est non seulement la littérature, mais aussi la culture du pays honoré qui sont mises de l’avant pendant 12 mois, avec en plus une semaine de célébrations culminant à la FBM: bref, une opportunité folle pour n’importe quel pays de se faire voir sur la *map* européenne!]

De la façon dont je l’imagine, Juergen a sûrement dit à Caroline quelque chose comme: « Caroline, je veux que le Canada soit le pays d’honneur à la Foire de Francfort un m’ment d’nné. C’est pas compliqué: t’as juste à demander à ton premier ministre et après, l’affaire est ketchup, comme vous dites au Canada. »

C’est ainsi que Caroline sort du meeting, fébrile et anxieuse, chargée d’une mission qui s’étirera sur une dizaine d’années. En effet, fédérer les acteurs du livre au Canada tout en convainquant le gouvernement de la valeur du projet n’est pas une mince affaire! *Fast-forward*: ténacité, courage, organisation, ruse, jeux de coulisse, embûches, serpents et échelles, victoire, défaite puis victoire – eh oui! Finalement, en automne 2016, une escouade de quelques courageux pèlerins pancanadiens formée de Nicole Saint-Jean (Guy Saint-Jean Éditeur), Matt Williams (House of Anansi) et Caroline se rendent ratifier à Ottawa l’entente avec Patrimoine canadien et la FBM: le Canada sera le pays d’honneur en 2020 (wow! hiii y’oupeleye<sup>2</sup>).

---

1 Un message de biscuit chinois, en 2019.

2 Traduction: Nous sommes en grande joie même si nous ne savons pas ce qui nous attend au détour.

On se retrouve vite les manches: le programme de l'invité d'honneur se prépare des années à l'avance – Patrimoine est responsable de la programmation culturelle et « Canada FBM2020 », une organisation éphémère créée pour l'occasion, pilote le volet littéraire du programme. Dirigé par un conseil d'administration à majorité d'éditeurs de partout au Canada, l'OBNL ne compte qu'une employée à ses débuts: la directrice générale Gillian Fizet.

---

De retour à 2017, où je pousse la porte du café Chez l'Éditeur en me rassurant: le poste indiquait la compétence « bonne connaissance du milieu du livre et des éditeurs au Canada » recherchée – j'ai au moins ça. Pour le reste, la description était floue, intrigante, et le nom de l'organisation, occulte: « Canada FBM2020 ». L'entrevue se déroule devant Caroline Fortin (présidente du CA), Richard Prieur (directeur de l'ANEL de l'époque, administrateur du CA) et Gillian Fizet (directrice générale, qui compte des années d'expérience littéraire dans le ROC). L'ambiance aurait pu être intimidante, mais l'entrevue est décontractée et amicale. On m'explique le projet, ça m'étourdit; je réponds au mieux, je sors mon anglais du dimanche – je suis rouillée, *sorry*. Je termine l'entrevue en souhaitant bonne chance à Gillian: j'ai de l'empathie pour cette jeune femme – je sens sa force derrière son air calme et concentré. Elle sera capable de relever ce défi, pas de doute. Je quitte le Café, convaincue que je ne serai pas choisie.

Une dizaine de jours plus tard, mon cœur fait trois tours.

Impossible.

Je me pince.

Je suis choisie!

C'est à pieds joints que j'ai plongé dans une épopée absurdement complexe, remplie de revirements à faire l'envie de *Twin Peaks*, et j'en suis ressortie avec le pouvoir de transcender mes limites.

Bien sûr, l'aventure ne faisait que commencer – l'équipe a grandi: Meghan Macdonald et Jennifer-Ann Weir ont rejoint nos rangs dans les mois qui ont suivi pour prendre respectivement la gestion des opérations et des communications; puis Kirsten Parucha est venue prêter main-forte; et, finalement, Jacqueline Demondeev nous a rejoints en pleine pandémie pour les derniers miles de ce projet fou. Je souligne aussi l'apport des collègues de passage et des dizaines de collaborateurs qui nous ont soutenus en cours de route. Et surtout, tout le milieu du livre pancanadien qui est resté solidaire et a fait preuve d'une patience et d'une compréhension incroyable.

La prochaine fois, je vous raconterai comment j'ai fait passer le parchemin d'honneur aux douanes sous suspicion de la sécurité; la fois où on est passés à ça d'attraper la COVID avec toute une délégation d'auteurs à Francfort; la fois où une autrice s'est désistée à 21 h pour un événement prévu à 10 h le lendemain; et je vous parlerai, surtout, de tous les gens formidables que j'ai rencontrés.

---

Des membres de l'équipe de Canada FBM2020, lors de la cérémonie de passation à la Foire du livre de Francfort, en 2019. De gauche à droite: Isabelle Gauvin, Caroline Fortin, Gillian Fizet et Jennifer-Ann Weir.

---



2015 à 2024

# Se réinventer

Par Caroline Fortin

La cinquième décennie de notre histoire est teintée de renouveau. QA se construit autour d'une nouvelle équipe jeune et dynamique. Cette dernière réinvente les collections littéraires, ce qui apporte fraîcheur et diversité à la maison.

En 2015, mon père me présente Lise Bergevin, la directrice générale de Leméac Éditeur. Lise est venue discuter avec nous d'une possible collaboration pour la diffusion – un rôle clé dans la mise en marché du livre. J'apprends alors à connaître une femme passionnée et généreuse, qui n'hésite pas à partager avec moi ses conseils et les secrets du métier. Ensemble, nous fondons Nomade Diffusion, et nos équipes commerciales s'unissent pour nous représenter ainsi que quelques autres éditeurs.

Cette même année, Camille Bouchard publie *Les Forces du désordre* dans notre nouvelle collection pour ado Magellan. Ce récit sombre et cru traitant de drogue et de féminicides obtient la première position de la sélection de Communication-Jeunesse et est finaliste de plusieurs prix littéraires. Amélie Dumoulin, quant à elle, nous offre *Fé M Fé*, qui devient le coup de cœur de la rentrée jeunesse et sera lauréat du Prix jeunesse des libraires en plus d'être nominé à cinq autres prix. Stéphane Dompierre rejoint la maison comme directeur littéraire. Il fonde la collection La Shop, dont le premier titre original, *À l'abri des hommes et des choses* de Stéphanie Boulay, donne le ton.

Alors que les équipes de travail chez QA étaient depuis longtemps organisées en deux grands groupes, en fonction des marchés ciblés, soit l'international et le marché québécois, nous décidons de fusionner les deux équipes. De ce fait, plusieurs employés se voient attribuer de nouvelles responsabilités. C'est le cas pour Véronique Loranger, qui évolue chez QA International depuis presque 10 ans en tant que chargée de projet. Nous lui confions la tâche considérable de gérer la production et le suivi de la fabrication pour l'ensemble de nos publications. Véronique relève ainsi le défi de prendre en main les négociations avec nos fournisseurs locaux et internationaux, ce qu'elle fait encore à ce jour.

En juin 2016, mon père reçoit l'Ordre national du Québec. Nous allons en famille à Québec et c'est avec fierté que nous assistons à la cérémonie qui met en lumière sa contribution au rayonnement de la culture québécoise.

Alors que QA a toujours été responsable de ses propres relations de presse et de sa promo, j'approche Elisabeth Roy, de l'agence Roy & Turner Communications, pour leur confier l'entièreté de notre catalogue. C'est que le monde des médias change, et je veux m'assurer de bien faire connaître les œuvres de nos auteurs, ce qui constitue une charge considérable sur notre petite équipe de promo. Nathalie Ranger, notre directrice commerciale, tisse des liens formidables avec l'agence, et Mélissa Roy, de chez Roy & Turner, est une alliée incroyable. Depuis, cette nouvelle approche promotionnelle porte fruit chaque saison.





Félix Moreau prend de plus en plus de responsabilités à mes côtés. C'est avec lui que j'entame la recherche de nouveaux locaux puisque notre bail sur la rue de la Commune se termine. Comme le Vieux-Montréal a bien évolué depuis notre arrivée, les loyers sont désormais exorbitants. Nous nous lançons donc à la recherche de la nouvelle maison de QA. Mais voilà, j'ai un rêve fou : celui d'avoir pignon sur rue pour ouvrir un espace chaleureux destiné à accueillir le public. Après une année entière de recherches et de multiples visites, un vaste local désert sur la rue Saint-Hubert s'impose comme le choix idéal pour établir notre bureau et envisager l'ouverture... d'un café ! Le local, brut et vide, est transformé par une firme d'architectes et, grâce à ma formation en design et à la supervision exceptionnelle des travaux par Félix, notre nouvel espace prend vie, et on y pose nos pénates à la fin de l'année 2016. Le café Chez l'Éditeur ouvre ses portes en février 2017.

Cette année-là, la maison connaît plusieurs succès, dont l'autobiographie *Le Temps des seigneurs* de Dan Bigras, qui offre un récit à la fois cru, touchant et passionnant. Il partage ses perspectives sur le monde qui l'ont établi comme le porte-parole des oubliés et des marginalisés. Malheureusement, l'annonce d'un cancer pour Dan, juste avant le lancement, met un frein à nos plans de promotion, qui étaient pourtant bien élaborés, et on doit gérer l'annulation d'un grand lancement à la dernière minute. Dan accepte de participer à *Tout le monde en parle*, un enregistrement effectué la veille de son opération, ce qui constitue le seul événement promotionnel pour le titre. Le livre rencontre néanmoins un succès exceptionnel, et c'est avec une immense joie que nous célébrons, quelques mois plus tard, la réussite des traitements de Dan.

Archives Caroline Fortin (Famille Fortin), Raphaël Thibodeau (Café)



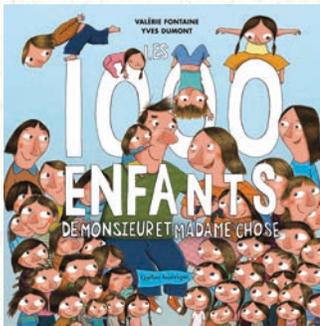
En haut : La famille Fortin, à la cérémonie de remise de l'Ordre national du Québec en 2016. Devant : Gisèle Fortin, Jacques Fortin, Caroline Fortin, Tony O'Riley; derrière : Anne Tremblay et François Fortin.

En bas : Vue du café Chez l'Éditeur, à son ouverture.



Cette même année, la critique littéraire Danielle Laurin met sur pied la Collection III, qui invite des auteurs et des artistes à revisiter trois moments marquants de leur vie par le biais de l'autofiction. La collection est lancée avec *Les repentirs* de Marc Séguin et *Ce qui restera* de Catherine Mavrikakis. *Sauf que j'ai rien dit*, le premier roman de la jeune autrice Lily Pinsonneault, a un très bel accueil cette saison-là. Nous développons également une collection d'albums jeunesse, un créneau que nous avons peu exploité. Valérie Fontaine nous propose une formidable série d'albums, *Les 1000 enfants de monsieur et madame Chose*, magnifiquement illustrée par Yves Dumont.

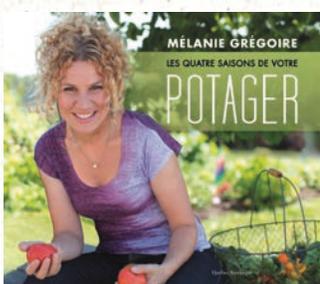
En octobre 2017, le mouvement #MoiAussi résonne avec une force particulière dans le paysage culturel québécois, mettant sous les projecteurs des figures telles qu'Éric Salvail, Gilbert Rozon, l'éditeur Michel Brûlé, parmi d'autres, tous accusés d'agressions sexuelles. Cette période marque le début d'une série de révélations courageuses qui ont ouvert les yeux du public sur les violences sexuelles, le harcèlement et les abus qui sévissent dans divers milieux – et dans le nôtre aussi. Quelques années plus tard, le secteur littéraire québécois deviendra l'épicentre d'une nouvelle vague de dénonciations, signe d'une prise de conscience croissante et d'une volonté de changement.



Ces révélations m'ont profondément ébranlée, en partie parce qu'elles m'ont confrontée à la difficulté de déceler ces réalités et d'y réagir. Sur un plan plus personnel, elles m'ont révélé à quel point j'étais, sans le savoir, conditionnée à ne pas percevoir les nombreuses formes que peut prendre un comportement inapproprié. Grâce à des discussions enrichissantes avec les jeunes femmes de l'équipe de QA, j'ai entamé un chemin de réflexion et d'évolution. Ces échanges ont non seulement modifié mes repères mais m'ont également aidée à comprendre la véritable essence du féminisme. Bien que je me sois toujours identifiée à cette cause, ces dernières années ont été révélatrices : elles m'ont appris ce que cela signifie, véritablement, de l'incarner, avec ouverture, écoute et action. Cette prise de conscience s'est répercutée dans notre approche éditoriale. Plusieurs projets littéraires issus de cette mouvance définissent désormais QA. Parmi eux, citons *Sous la ceinture*, un recueil traitant du sujet lourd et délicat qu'est la culture du viol, sous la direction de Nancy B.-Pilon, *Pour l'amour des hommes – Dialogue pour une masculinité positive* de Liz Plank, et *Mister Big ou la glorification des amours toxiques* d'India Desjardins, qui offre une réflexion tout en nuances sur les comédies romantiques et leur impact sur nos vies amoureuses. Par ailleurs, QA s'est dotée d'une politique contre le harcèlement et a créé un comité en charge d'agir en cas d'inconduite sexuelle.



En 2018, en partenariat avec Boréal, nous acquérons Diffusion Dimedia, un diffuseur-distributeur majeur au Québec. Ainsi, une portion de l'équipe Nomade intègre l'équipe de Dimedia. Quant à Lise Bergevin, elle choisit de reprendre l'autre portion de l'équipe Nomade dans la structure interne de Leméac pour se diffuser directement comme avant. Pour QA, c'est un changement important qui sécurise nos diffusion et distribution à long terme.



C'est aussi en 2018 que nous publions *Darlène*, un projet singulier qui unit un roman écrit par Noémie D. Leclerc et un album-concept créé par Hubert Lenoir. Partenaires dans la vie, Noémie et Hubert travaillaient initialement sur leurs projets respectifs de manière indépendante, avant de réaliser qu'ils tissaient, sans le savoir, les fils de la même histoire. Dans un autre registre, sous notre nouvelle collection pratique, nous publions *Les quatre saisons de votre potager* de Mélanie Grégoire. Mélanie propose une approche visuelle et progressive pour cultiver un potager.

En 2019, Amélie Charbonneau rejoint notre équipe pour développer le marché international de nos produits numériques. Mon frère revient en tant que contractuel pour superviser la mise à jour de notre *Atlas anatomique* qui devient *Le Corps humain virtuel*. Les enjeux commerciaux sont différents, et nous travaillons désormais sur des accords de distribution numérique avec une multitude de partenaires scolaires.

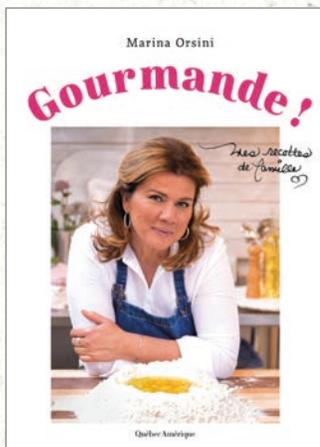
En 2020, la pandémie bouleverse absolument tout. Nous annulons les parutions à venir le 18 mars et reportons toutes les nouveautés à l'automne. Ainsi, le lancement de la biographie de Pauline Marois devra se faire en virtuel, Marie Laberge célébrera les 20 ans de la trilogie *Le goût du bonheur* via une vidéo sur Facebook, et une multitude d'auteurs ne pourront aller à la rencontre des lecteurs lors de lancements ou de salons. Nous révisons complètement nos méthodes de travail et, après quelques mois de stress intense où j'ai une peur bleue de ne pouvoir garantir un emploi à toute l'équipe QA en place, les choses se stabilisent. En fait – surprise! –, nous faisons des ventes exceptionnelles. Dans ces temps de crise, le public québécois choisit la littérature d'ici, et nous publions *Le Printemps le plus long – Au cœur des batailles politiques contre la COVID-19* d'Alec Castonguay qui obtient un vif succès. C'est en plein dans ces bouleversements que j'acquiers les parts de QA de ma famille et deviens propriétaire de Québec Amérique.

En 2021, je confie à Alexandra Valiquette, directrice des droits étrangers, le mandat d'évaluer le marché de l'Europe francophone afin d'y envisager une distribution directe de nos œuvres. Alexandra consacre un an à analyser, avec l'aide de plusieurs contacts européens, la meilleure approche pour implanter QA en Europe. Son travail s'avère bénéfique, puisqu'elle constitue une équipe solide comprenant des relations-libraires, des attachées de presse et une gestionnaire de médias sociaux. Nos premières publications ont lieu à l'automne 2022. Alexandra prévoyait que les œuvres de Jean-François Beauchemin seraient bien reçues, et lors de la publication du *Roitelet*, le succès est immédiat. La critique est unanime, et Marine Landrot de *Télérama* déclare : « Jean-François Beauchemin est de ces auteurs rares, capables de sauver des vies. » Plusieurs autres mentions très positives sur ce titre dans les médias d'Europe francophone s'ajoutent. Ce succès facilite notre introduction en tant qu'éditeur québécois sur le marché européen.



En haut : Pauline Marois, Marie Laberge et Caroline Fortin.

À gauche : Jacques Fortin à l'inauguration des bureaux, rue Saint-Hubert.



2022 sera toutefois marquée par deux tristes départs : le décès de Jean-Claude Corbeil, collaborateur essentiel pour QA, derrière *Le Visuel* et le *Multidictionnaire*, puis celui de Micheline Lachance, qui nous avait offert en 2021 un dernier roman presque autobiographique, *Ne réveillez pas le chagrin qui dort*.

Nous terminons cette décennie avec la sortie d'œuvres importantes, d'abord *Rien de grave n'est encore arrivé* de Martha Wainwright, traduit par Fanny Britt; *Montréal-Nord* de Mariana Mazza, récit touchant qui nous fait connaître cette humoriste sous un autre angle; puis deux magnifiques livres, *Génération Canal Famille* de Guillaume Portelance et Guy A. St Cyr, et *Gourmande!* de Marina Orsini, un livre de recettes de famille où elle propose également des récits personnels, des photos d'archives et des souvenirs, où elle raconte des moments marquants de sa vie.

Alors que je mets un point final à cette rétrospective, je me sens profondément émue et je prends conscience de la valeur inestimable que représente l'équipe de QA pour moi. Elle s'est avérée être une source de soutien et de motivation sans pareille, et je porte à chacun de ses membres une admiration profonde. Ma gratitude s'étend également à ceux qui, même brièvement, ont fait partie de notre voyage. Cette période de réflexion me pousse à envisager l'avenir avec une attention renouvelée, soulignant l'impératif de sécuriser et pérenniser QA pour tous ceux qui y contribuent. La maison d'édition doit continuer de prospérer au-delà de la famille Fortin. Maintenant que je sais que mes enfants ne suivent pas cette voie et que je reste à la barre de QA pour encore de nombreuses années, la question de la succession se pose avec acuité. J'ai donc formé un groupe restreint d'employés qui se joignent à l'actionnariat : ils participeront activement, avec l'équipe, à l'avenir de QA. Ensemble, nous écrivons le prochain chapitre de notre histoire.



En haut : Au lancement de son premier roman, qui se déroulait au café Chez l'Éditeur à l'automne 2022, Mariana Mazza s'est prêtée au jeu de la signature avec l'enthousiasme qu'on lui connaît.

En bas : L'équipe d'actionnaires de Québec Amérique, nommée par Caroline Fortin. Devant : Caroline Fortin, Stéphanie Durand, Nathalie Ranger; derrière : Amélie Charbonneau, Véronique Loranger, Marie-Noëlle Gagnon, et Félix Moreau.

# Collection III

## Entre réalité et fiction

Par Danielle Laurin



En 2015, journaliste et critique littéraire depuis 20 ans, autrice de quelques livres, j'ai décidé de tenter une traversée du miroir et d'aborder la littérature par l'autre bout de la loupe : accompagner des auteurs que j'admire dans le processus d'écriture AVANT la publication. De fil en aiguille, je suis tombée sur un film et un livre qui ont alimenté mon projet de collection littéraire.

Le film : *Trois souvenirs de ma jeunesse*, d'Arnaud Desplechin. Un homme dans la cinquantaine se remémore trois périodes décisives de sa vie. Le déclencheur : il rentre à Paris après plusieurs années passées à l'étranger, mais il est arrêté aux douanes, on lui dit qu'il a un double quelque part. Commence alors une plongée dans ses souvenirs, en trois temps : enfance, adolescence, jeune adulte. À la fin, on retrouve l'homme de 50 ans, qu'on perçoit nécessairement autrement, marqué par toutes ses histoires.

Mon idée des trois souvenirs vient de là : trois moments révélateurs dans une vie.

Le livre : *D'après une histoire vraie*, de Delphine de Vigan. La narratrice porte le nom de l'autrice. Elle vient de publier, tout comme l'autrice, un livre sur la folie de sa mère, livre troublant, le premier où la romancière puisait directement dans sa vie et qui a connu un succès retentissant. Pas de confusion possible au départ : la narratrice est l'autrice. Mais plus on avance, plus on se questionne sur la véracité de ce qu'elle raconte : une femme étrange l'aurait prise sous son aile, une manipulatrice, qui serait devenue son bourreau, l'aurait prise en otage... On se retrouve dans un thriller à la Stephen King. Qu'est-ce qui est vrai, qu'est-ce qui est de l'ordre de la fiction dans ce livre ? Il y a un glissement entre les deux. C'est ce glissement qui m'intéressait : à partir d'un fait vécu, on peut imaginer toutes sortes de dénouements qui auraient été possibles. D'où la fiction. Les lecteurs sont souvent fascinés par tout ce qui est vrai, autobiographique, dans un livre. Ils cherchent constamment à savoir ce qui en est.

Ainsi est née la Collection III. Des récits en trois temps, qui relatent trois histoires, trois moments, trois scènes... le tout basé sur trois souvenirs marquants. Le noyau dur de chaque histoire provient d'un souvenir réel, mais rien n'empêche de construire une fiction autour. C'est même souhaitable. De telle sorte que le lecteur ne puisse pas au final démêler ce qui est autobiographique de ce qui est imaginaire. L'idée centrale de la collection : les auteurs se révèlent, révèlent une part d'eux-mêmes, mais jusqu'à quel point ce qu'ils révèlent est vrai ? Mystère.

Les deux premiers auteurs que j'ai sollicités, Catherine Mavrikakis et Marc Séguin, ont accepté de se prêter au jeu. Suivis par une dizaine d'autres provenant de divers horizons : Maxime Olivier Moutier, Léa Clermont-Dion, Simon Boulerice, Lorraine Pintal, Catherine Voyer-Léger, Tristan Malavoy, Rafaële Germain, Claudine Bourbonnais, Claudia Larochelle et, bientôt, Marie-Sissi Labrèche et Michel Rivard. J'ai cet immense privilège de voir de l'intérieur l'écriture d'auteurs que j'admire en train de se faire et leur livre advenir.

L'écriture fragmentaire ou par tableaux est un terrain fertile pour aller à l'essentiel, pour faire ressortir les scènes clés d'une histoire, d'une vie. Et la frontière friable entre réalité et fiction, réel et imaginaire, fait partie intrinsèque du processus d'écriture. C'est le point de départ de la Collection III.

Danielle Laurin est journaliste, spécialisée en littérature. Lauréate du prix Jules-Fournier remis par le Conseil supérieur de la langue française du Québec, elle a été récompensée plusieurs fois pour ses articles (Grand Prix des Magazines du Québec, Prix du magazine canadien, Prix Judith-Jasmin). En 2016, elle a créé chez Québec Amérique la Collection III, dont elle est la directrice littéraire. Comme autrice, elle a signé entre autres un récit littéraire, *Duras, l'impossible*, un livre sur le journalisme de guerre, *Promets-moi que tu reviendras vivant*, et une biographie de Renée Martel.



# L'ombre lumineuse de Robert

Par Myriam Caron-Belzile

C'est une folle aventure que d'aller à la rencontre de l'art de Robert Lepage. Cet homme, c'est un peu le magicien d'Oz de mon histoire. Je ne l'ai jamais vu, ou enfin si, deux fois : la première, c'était en représentation.

Caroline et moi étions allées voir 887 ensemble : à la sortie du théâtre, j'étais déjà mystifiée, sous le charme du prestidigitateur qui nous avait fait revivre la rue Murray au temps de l'enfance, de la visite du Général, de l'émergence de quelque chose qui ressemble d'abord à lui, ensuite à nous. Et la dissolution du tout dans les images, la pellicule, la mémoire de nos appareils. Sidérée j'étais, et fébrile je devenais : Caro m'avait glissé que Québec Amérique adapterait la pièce sous forme d'album bonifié de réalité augmentée. Notre premier projet du genre ; en fait, je n'avais jamais rien vu de tel en littérature. Et le comble : Caro me proposait de tenir la barre du projet !

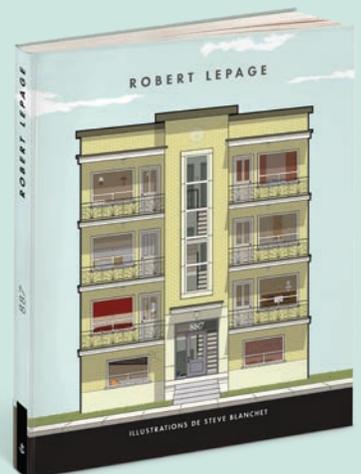
Enfin, pas qu'à moi, évidemment : Sylvain Simard et son équipe de programmeurs seraient de la fête, et puis Philippe Collard mènerait le développement de l'application en mode agile. Véronique Loranger relèverait le défi de taille de la gestion d'une impression hors norme. Enfin, Nathalie Caron entrerait dans la danse côté graphisme une fois que Steve Blanchet, le directeur artistique et complice éternel de Robert Lepage, nous aurait livré les planches illustrées. Pour tout dire, puisque le texte était déjà écrit, je me demandais presque quel serait mon rôle dans ce quadrille. Câlleur, c'est tout ? Dans le doute, j'ai quand même attaché mes souliers de danse avec de la broche.

Heureusement, parce que rien ne s'arrête au prototype fonctionnel, avec un projet d'Ex Machina : tout peut toujours être poussé un cran plus loin du côté du rêve, se rapprocher de la vision née hors de toute contrainte. Il s'agit d'inventer des façons, d'assembler les échelles qui nous mèneront au-dessus des nuages. Disons que le mot *impossible* n'impressionnait personne : en mettant nos forces en commun, il fallait le décapiter, le dépouiller des deux lettres obstacles en ouverture de mot.

La couverture, par exemple, nous a poussés à dépasser plusieurs fois les limites du connu. Après quelques explorations peu concluantes, le concept ultime nous est parvenu par le truchement de Steve : une couverture cartonnée, arborant l'immeuble du 887, rue Murray sans son enveloppe. Une ruche humaine mise à nu. Et par-dessus, une jaquette souple, *transparente*, sauf au niveau de l'immeuble, dont la brique opaque ferait écran et cacherait la vie des appartements. Il fallait un arrimage parfait, pour que les fenêtres translucides donnent à entrevoir les intérieurs. Et attention au choix du plastique de la jaquette, qui devait être assez mat pour que l'application puisse y superposer une première expérience de réalité augmentée.



En 2008, Myriam Caron-Belzile retentit chez Québec Amérique pour y présenter sa candidature spontanée, rêvant de travailler au catalogue diversifié de la maison. Il s'ensuit 15 années dans le milieu de l'édition, d'abord chez QA où elle édite les projets spéciaux, puis aux Éditions XYZ à titre de directrice littéraire.





---

Au lancement de *887*, une collaboration Ex Machina et Québec Amérique, Myriam Caron-Belzile se prête au discours, sous le regard attentif (ombre lumineuse) de Robert Lepage.

---

On a bien essayé d'énoncer quelques réserves, voire d'utiliser le mot en *i* auquel nul n'est tenu, il a bien fallu reconnaître que rien n'arrivait à la cheville de cette idée, chargée de sens et follement excitante. Restait à trouver comment l'exécuter. Alors on l'a fait. Avec l'aide de Steve Blanchet et d'Édouard Garneau, le directeur du projet côté Ex Machina, nous avons trouvé un imprimeur spécialisé dans les bannières de théâtre qui avait le goût du défi. Il a dit : « Je crois que ça se peut ! », et il s'est surpassé. Des scores parfaits, pour les rabats ; une typo nette sur ceux-ci. Et des façades avant et arrière très exactement alignées sur leur immeuble d'ancrage, en première comme en dernière couverture. Du délire, mais alors du délire magnifique.

Et le texte ? Évidemment, il n'était pas *final* simplement parce qu'il avait vécu sur scène. Les morceaux du livre ont évolué côte à côte, le suspense le plus prenant émanant du côté de l'équipe technique, qui devait créer une application de réalité augmentée intégrant aux pages des expériences éclatées – comme l'incrustation d'une archive du manifeste du FLQ dans un écran de télé, ou la diffusion d'une chanson triste quand la lentille reconnaissait la pluie sur la page. L'équipe devait faire en sorte que l'utilisation de l'appli soit intuitive pour un public qui découvrirait à peine cette technologie, puis obtenir l'approbation d'Apple à temps pour l'arrivée en librairie, s'il vous plaît. Eh ben ils l'ont fait, ces enfants terribles. Québec Amérique a livré dans les temps, à la satisfaction de l'équipe d'Ex Machina, à part ça. Le sourire de Robert Lepage sur cette photo du lancement et mon rayonnement de 200 000 watts à moi en disent long. Ça rend survolté, découvrir que tout est possible.

D'ailleurs, pour le lancement, deuxième occasion où j'ai rencontré l'auteur-mage, je n'avais rien à me mettre qui soit digne du moment, et surtout pas l'argent pour une folie en soie. Alors j'ai demandé à la boutique de fine couture voisine des bureaux de Québec Amérique s'ils ne me prêteraient pas une robe pour le lancement de ce livre improbable – mais possible ! – dont j'avais eu la chance hallucinante d'être l'éditrice. Ils ont dit oui : il s'agissait d'essayer.

# Instinct litté- raire

**Voici comment devenir écrivain, selon l'auteur prolifique Jean-François Beauchemin.**



Jean-François Beauchemin est écrivain depuis plus de vingt-cinq ans. Il propose une œuvre pensive, tout aussi lucide que ludique. Il est l'auteur, notamment, du *Jour des corneilles* (prix France-Québec 2005) et de *La Fabrication de l'aube* (Prix des libraires 2007). Ses romans connaissent un grand succès, tant au Québec qu'en France.

---

L'école, le collège et l'université ne t'apprendront pas à devenir écrivain. Ils t'apprendront à devenir lecteur, ou, dit autrement, à entrer dans ce petit vestibule qui mène à l'écriture. Mais le mieux serait que tu sois *né* écrivain, afin de t'éviter, plus tard, de tout avoir à rectifier, et même à désapprendre ce que les études t'auront mis dans la tête. Tu t'apercevras assez tôt en effet que ta façon de comprendre, puis de manier et d'assembler les mots est unique, pour la simple et bonne raison que cette âme que tu as reçue en naissant ne ressemble à aucune autre. Tu ne tireras d'ailleurs aucune gloire de ce fait : en littérature comme en toutes choses, tu n'auras d'autre choix que d'être toi-même, c'est ainsi. En tout cas, retiens bien ce mot-là : *âme*. Tu pourras te permettre de n'avoir qu'un talent ordinaire, ou une imagination convenue, et même une pensée qui ne fracasse rien. Mais pour écrire véritablement, il te faudra une âme mobile, intuitive, mythique et stellaire, toujours appuyée au grand mur de ta destinée.

- - -

Te voilà prêt à écrire ton livre. Oh, mais voici déjà le premier piège. Tu marches dans la jungle, ta machette à la main, tu avances, tu avances, ça va, le sentier s'ouvre devant toi. Puis ça y est, tu mets le pied au mauvais endroit et tu te retrouves suspendu à la branche d'un arbre, le corps enveloppé dans le filet du trappeur. Tu passes quelques heures la tête en bas à te débattre, puis tu te libères enfin. Tu tombes assez durement sur le sol, mais tu as bien compris la leçon : tu ne dois pas songer à faire un livre. Tu ne dois penser qu'à écrire.

Tu écris dix, parfois quinze pages chaque jour. Tu bombes le torse, tu te dis : « Je suis un écrivain, puisque j'écris quinze pages par jour ! » Tu réfléchis beaucoup, tu consultes tes dictionnaires, tu construis des phrases brillantes, tu places les signes de ponctuation aux endroits prescrits. Et pourtant tu sens que quelque chose ne va pas. Tu ne fais plus tant le fier. Alors tu commences à n'écrire qu'une seule page par jour. Tu consacres cinq, six heures à l'achèvement de tes vingt-trois lignes quotidiennes. Mais tu joins cette fois à ta réflexion quelque chose que tu sens sourdre de toi depuis un moment : ton instinct, cette intelligence du corps que tu croyais n'être utile qu'aux bêtes. Tu deviens moins systématique et moins prévisible, plus tendre, plus drôle, plus aérien. À partir de ce moment, il t'arrive d'apercevoir dans les lignes que tu écris l'étonnant reflet de ton âme.

- - -

Tu décides de te procurer un petit carnet. Tu penses : « Tous les écrivains ont un carnet ! » À la fin de ta journée de travail, quand tu sors te promener, tu emportes avec toi ton crayon et ce carnet. Tu notes tout : le mouvement de va-et-vient du ciel, la couleur des feuilles, le moindre bourdonnement d'abeille. Tu songes déjà aux belles phrases que t'inspireront, demain, ces notes prises au hasard. C'est d'ailleurs ce que tu fais : le lendemain, tu utilises tes notes comme tu le ferais avec les blocs d'une fondation, sur elles repose tout l'édifice de ta page. Mais le soir, tu comprends que tu as raté ta journée : pendant cinq, six heures, tu as momentanément cessé d'être un écrivain. Ce sont des choses qui arrivent. Tu te crois écrivain pour de bon, puis tu réalises qu'on n'est jamais écrivain pour de bon. Pour toutes sortes de raisons (il pleut, ta mère est malade, ton auto ne démarre plus) tu deviens, l'espace de quelques heures, de quelques jours et même de quelques semaines, quelque chose d'autre : un rédacteur, un traducteur, un professeur. Pourtant ton carnet regorge de descriptions, de bons filons. Un jour, tu oublies le carnet chez toi et tu te rends compte qu'il ne t'a pas manqué. De retour devant ta page, tu sens que les mots que tu écris sont plus habités, plus lourds de sens, et plus libres. Tu découvres que l'écriture n'est pas uniquement une affaire d'observation, qu'on n'écrit pas seulement avec les outils que nous fournissent les sens, mais aussi avec ceux de la mémoire, du recueillement, du pressentiment et de l'amour. Tu jettes ton carnet à la poubelle.

- - -

Tu te préoccupes de moins en moins de raconter des histoires, de nouer des intrigues. Tu te concentres bien davantage sur la musicalité des mots. Tu t'aperçois que, selon la manière dont tu les assembles, une mélodie différente émerge d'eux, et que cette mélodie est en elle-même une histoire, avec ses déploiements, ses rebondissements, ses coups de théâtre. Tu te surprends aussi à développer des préoccupations de sculpteur : tu imagines volontiers ton livre comme un monolithe de matière brute, duquel il te faut extraire une forme. À d'autres moments, tu constates que l'espèce d'impulsion souple que tu arrives à donner aux mots et aux phrases finit par ressembler au travail d'un chorégraphe. Et puis, il y a quelque chose des gestes du peintre sur ta page : cette tache de ciel bleu tout en haut, ces nuances de vert partout présentes à partir de la troisième ligne, ce coup de pinceau qui fait déborder le jaune de cobalt sur les côtés. En somme, ton écriture est à l'image de ton existence : multiforme, bariolée, flottante, faite de feux et de dangers, comme le sont la plupart des existences. Ce qui te rassure, c'est que tu perçois dans ce remue-ménage et dans cette confusion de pétales une espèce de ferveur : celle de la vie, foisonnante, soutenue, terrible et magnifique.

- - -

Presque tous les écrivains que tu connais te disent de ne jamais penser à ton lecteur lorsque tu écris. Ils affirment qu'il faut pour bien écrire ne penser qu'à soi-même, n'écouter que sa propre conscience. Tu risquerais autrement, ajoutent-ils, de te censurer, de dévier de la trajectoire que tu t'es fixée en écrivant le premier mot de ta première page. Ça te trouble, puisque tu sais bien que sans lecteur l'écrivain n'existe pas. Presque tous les écrivains que tu connais te disent qu'eux seuls savent ce qui est bon pour leur livre. Tu n'es pas si sûr de toi. Surtout, tu ne succombes pas à la grossièreté envers ton lecteur. Au contraire : tu l'écoutes. Tu n'écoutes même que lui. Tu équarris tes planches, tu enfonces tes clous, tu refais sans cesse la maçonnerie de tes mots en te demandant s'il sera chez lui dans la maison que tu bâtis. Au besoin, tu flanques quelques murs à terre.

- - -

Tu ressens souvent le besoin de recourir à la poésie. Il n'est pas question pour toi d'écrire des vers, mais seulement de recourir à la poésie. Tu t'en sers comme on se sert d'une pioche, ou d'une houe : pour creuser. Peu à peu, la poésie devient ta façon d'affirmer la vie secrète des choses. N'est-ce pas ton objectif premier, la raison pour laquelle tu t'assois chaque jour devant ta page ? Tu as compris récemment que la poésie n'est pas cette chose informe et très grave que tu croyais, mais qu'au contraire elle s'apparente à ce contact joyeux et infiniment concret, matériel, que tu entretiens avec les objets et les êtres. Tu trouves dans la poésie non pas tant des mots et des phrases, mais une manière de vivre lucidement, dans laquelle la clairvoyance n'exclut jamais la sensibilité, les suggestions de l'instinct, les commandements de l'inconscient. Tu commences à te dire que la vraie pensée, après tout, est peut-être poétique.

- - -

Ton patient travail porte ses fruits : tu distingues de plus en plus le profil de l'écrivain que tu veux être. À la longue, tu as senti les effets durables du temps qui passe, de l'attention que tu portes aux gens, à la nature, aux hasards. Tu ne regrettes pas les longs tâtonnements qui au début t'ont été nécessaires. Ton livre prend sa forme, qui n'est étrangement pas celle que tu projetais au départ. Tu n'aimes jamais tout à fait ce que tu écris, mais le murmure que tu crois entendre lorsque, de loin en loin, tu relis l'un ou l'autre passage t'apaise suffisamment.

Tu n'es pas à la mode. Le cynisme ne t'intéresse pas. Lorsque tu regardes au loin tu n'es pas du tout désespéré quant à l'avenir de l'humanité. Tu aurais aimé vivre dans cinq-cents ou mille ans, voir un peu à quoi ressemblera le monde du futur, que tu imagines volontiers plus accueillant que celui d'aujourd'hui. Une chose t'attriste : quand ces gens de l'avenir penseront à l'époque où tu vis, à cette civilisation qui est la tienne, leur jugement sera sévère. Ils diront sûrement : « Mais à quoi pensaient-ils ? Ils couraient à leur perte et ne faisaient rien. » Tu parles de ça dans ton livre.

- - -

Écriras-tu un jour le livre que tu souhaites ? C'est assez peu probable : tu vois bien qu'il reste toujours en toi un je-ne-sais-quoi d'inatteignable. Mais par bonheur, tu sais mieux qu'avant tirer profit des quelques atouts qui en toi sont presque l'équivalent du talent. Tu parleras de ça dans ton prochain livre, du talent.



---

### DES FICTIONS AUX VOIX SINGULIÈRES

Chaque collection littéraire possède son identité propre, mais un fil conducteur les relie: l'engagement de la maison à faire découvrir et à promouvoir des textes écrits par des autrices et auteurs de talent, établis ou à leur premier roman: QA publie ainsi des voix singulières, du littéraire au populaire. Mathieu Potvin a été mandaté pour produire une illustration à l'image de cette thématique éclectique: un défi qu'il a su relever haut la main!

### L'ARTISTE

Mathieu Potvin est un illustrateur touche-à-tout. Ses œuvres de style maximaliste offrent une expérience visuelle onirique, où les formes évocatrices et les couleurs sans palette précise s'entremêlent dans un univers aux frontières du réel et de l'imaginaire.

# La biographie : quand on accouche à plusieurs

Raconter l'autre, c'est toute une histoire.

Par Éric St-Pierre



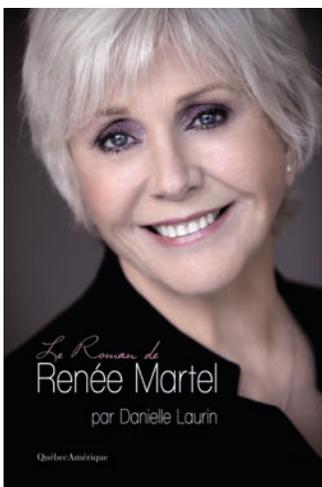
Auteur, éditeur et maître ès arts, Éric St-Pierre s'intéresse aux petites choses qui sortent du cadre et titillent l'intelligence, ce dont ses livres témoignent probablement. L'annonce du décès d'Alex Trebek, légendaire animateur de *Jeopardy!* et grand promoteur de la curiosité tous azimuts, est une des rares choses qui l'ont fait pleurer.

Après avoir couché sur papier son récit autobiographique, elle a craqué. « Je me suis retrouvée en petite boule à l'hôpital, aux prises avec un épisode de syndrome de stress post-traumatique. Ma tête avait oublié les épreuves, mais pas mon corps. »

C'est ce que racontait en 2018 Isabelle Paré, du *Devoir*, au sujet de Sandra Perron, première officière de l'infanterie canadienne et autrice de l'autobiographie *Seule au front*. Ce bref passage d'un article consacré à l'expérience et aux abus qu'a vécus Mme Perron contient une part de vérité universelle : revisiter les moments pénibles de notre existence peut réveiller des traumatismes endormis. Revivre notre passé peut faire mal. Les gens spontanément enclins à retourner ainsi la terre de leur jardin secret sont donc peu nombreux. Et ceux ou celles qui acceptent de le faire sur la place publique, au bénéfice d'autrui, sont d'une espèce encore plus rare.

Voilà une des raisons pour lesquelles le genre de la biographie est l'un des plus difficiles à approcher qui soient. On « joue » avec la délicate mécanique de l'expérience et des émotions humaines. S'il s'agit de la pierre d'assise de toute la structure, si c'est l'élément fondamental qui rend la biographie intéressante, c'est aussi l'aspect le plus susceptible de faire capoter un projet, et ce, de ses premiers balbutiements jusqu'à la toute fin, au moment où le livre se retrouve sur les tablettes des librairies. Tout ça opère à un niveau extrêmement personnel.

Renée Martel, à titre d'exemple, a eu l'occasion de lire sa propre biographie avant sa parution. Le portrait sombre d'elle-même qu'elle a découvert l'a vite désolée. Se pouvait-il que le miroir qu'on lui avait offert eût été trop réfléchissant, ou, au contraire, pas assez ? Au final, la question avait peu d'importance : nous avons renvoyé à Renée Martel une image qui n'était plus en adéquation avec l'idée qu'elle se faisait d'elle-même. Imaginez, par exemple, si on vous apprenait que le voisin qui vous envoie la main chaque matin vous trouve secrètement snob depuis des années. Dure remise en question, n'est-ce pas ? En témoignant de leur parcours, des gens acceptent de se montrer sous leur jour le plus vulnérable. Peu importe que le travail des rédacteur-riche et éditeur-riche ait été irréprochable, produire une bio, c'est courir le risque de décevoir la personne qui en fait l'objet, au corps défendant de *tout le monde impliqué*. Personne ne se lève un matin avec pour objectif de blesser quelqu'un (dont il espère raconter la vie) ! Et vouloir se reconnaître dans sa propre biographie n'est certainement pas un caprice de diva. Mais il ne s'agit là que d'une seule facette d'un long processus où tout peut mal tourner. Nous avons réussi à ramener Renée du côté clair de la Force, mais il a fallu ramer.



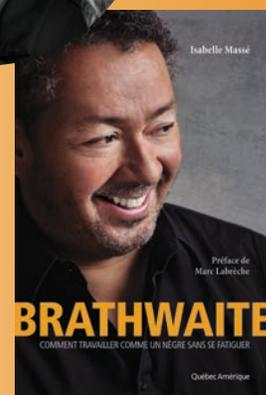
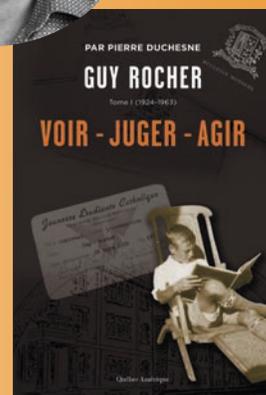
## Paroles de biographe...

« Biographier un personnage public, c'est d'abord se placer sous ses paupières et recueillir les mots que rend son regard; c'est visionner son interprétation, accueillir ses perspectives, noter sa façon de qualifier les grands comme les petits moments de sa vie. Adhérer à sa subjectivité, c'est le premier mouvement du biographe. Retrouver ses oublis, comprendre ses silences et ses exagérations. Constaté que sa mémoire reconstruit des souvenirs quelquefois imparfaits, mais qui, toujours, révèlent des choix, des souhaits ou des regrets. Le second mouvement du biographe consiste à s'éloigner du personnage et de son récit pour mieux collectionner la vision des témoins directs et indirects. Accepter de prendre de l'altitude jusqu'à voir les vagues que provoque le biographié sur son environnement ou encore apercevoir à quel point les mouvements de sa société viennent contraindre certains de ses gestes, empêcher quelques projets. Ainsi rédigée, la biographie courtise la réalité et offre au lecteur une vie qui n'est pas la sienne, mais qui l'envahit. »

— Pierre Duchesne, biographe

« J'étais plus qu'heureuse et fière de pouvoir remettre à Normand Brathwaite le manuscrit de ma bio, sa bio, après quatre ans d'entrevues, de recherche et de rédaction, dans lesquels s'est inséré un congé de maternité. Je le savais très ouvert, comme il m'avait en toute confiance remis les clés de sa vie. Je me doutais qu'il allait apprécier *son histoire*, grâce à son humour et son désir, notamment, de parler de la rencontre de ses parents, une Québécoise et un Antillais, dans les années 1950. Après tout, les épreuves étaient derrière moi : signatures de documents légaux par deux artistes avant d'être interviewés, remaniement d'un long passage à la suite du manque de collaboration d'un membre important de sa vie professionnelle, changement de nom d'une ancienne amoureuse ne souhaitant pas revivre des moments difficiles remontant à quelques décennies, quiproquo qui a presque mené à l'intervention d'un avocat... Pendant le processus d'entrevues, Normand m'avait dit : "Ce que tu fais, c'est quelque chose d'important, qui va rester." Je lui ai donc livré ma brique sans trop d'appréhensions, même si les biographes savent que la date de sortie d'un livre qui approche provoque souvent la panique chez les biographiés, qui regrettent de s'être épanchés. Quelques jours à peine après que je lui eus livré mes précieuses pages, le manuscrit m'est revenu avec deux ratures seulement, dont le titre d'un chapitre. Un jeu de mots que Normand avait plus ou moins apprécié. C'est tout ! Je me suis alors dit que même si un jour je replongeais dans un projet semblable, ça ne serait jamais une aventure aussi enrichissante que celle-là. »

— Isabelle Massé, biographe





## ... et d'une grande biographiée

«Pour une femme ou un homme politique, entreprendre l'aventure d'une biographie, c'est accepter de se confier et de se soumettre au jugement de l'histoire.

Cela n'est pas sans risque. La mémoire est une amie infidèle et je craignais de faire erreur sur des faits ou des dates. Sans arrêt, avec mes collaborateurs dans l'écriture de ce livre, Élyse-Andrée et Laurent, chaque date était vérifiée, chaque événement majeur où persistait un doute était soigneusement validé, chaque phrase était pesée. Je me souvenais d'auteurs dont la crédibilité avait été amochée à la suite de bêtes erreurs.

Je tenais aussi à m'assurer que j'étais juste envers les personnes que j'ai croisées tout au long de ma vie. Quand on veut contribuer à l'Histoire, on doit prendre du recul, fuir les mesquineries et garder le cap sur l'essentiel.

Mon histoire devait me servir de prétexte pour raconter un moment de l'Histoire du Québec.

Quand le livre a été prêt à imprimer, on m'a proposé d'en faire la version audio. En quelques jours, ce n'est pas sans émotion qu'en rafale j'ai lu le récit de mon parcours, de la toute petite enfance jusqu'à ma retraite de la vie publique. Les mots devenaient des souvenirs et les phrases, des tranches de ma vie.

Enfin, je garde un très beau souvenir de ma rencontre avec Caroline Fortin, la présidente de Québec Amérique, qui avec tact et diplomatie m'a invitée à partager avec elle un délicieux repas où elle m'a proposé de publier ma bio. J'ai tout de suite compris pourquoi elle est à la tête de cette grande maison qu'est Québec Amérique. Merci Caroline.»

— Pauline Marois, Première ministre du Québec (2012-2014)



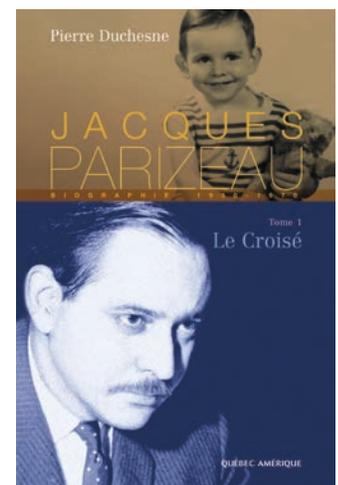
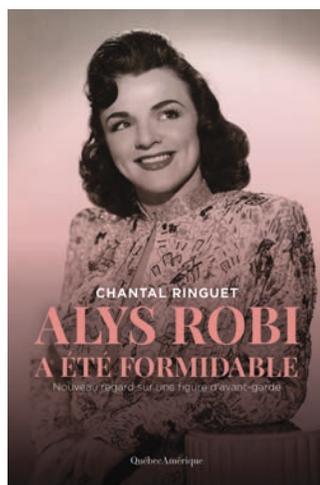
Autre bel engrenage dans ce fragile assemblage: la personne qui se charge de la rédaction. Les célébrités ayant en moyenne le même niveau de littératie que nous autres, pauvres philistin-es, il faut souvent embaucher une tierce personne, quelqu'un qui sera en mesure de raconter une vie sans provoquer d'émeutes dans les bureaux de l'Office québécois de la langue française. Il s'agit alors, tout simplement, de prévoir un budget (honnête!), puis de trouver un-e écrivain-e de talent, fiable, ponctuel-le, capable de mettre son ego de côté, dont le calendrier se prête à un projet de longue haleine, à qui les tarifs de la maison d'édition conviennent et qui saura développer une chimie collaborative avec le sujet de la biographie. Une formalité, quoi. Soulignons par ailleurs que ces rédacteur-rices ont généralement le statut de travailleur-euse autonome, donc qu'ils et elles vivent dans une certaine précarité et doivent composer avec les aléas d'un marché peu accommodant, voire hostile à l'occasion. Si vos dates de tombée filent allègrement et qu'aucun chapitre ne vous est acheminé, ou si un chapitre d'introduction est retravaillé à l'obsession au détriment du reste de la biographie, une vérification de bien-être pourrait s'imposer: une dépression larvée a peut-être rattrapé votre rédacteur-riche, en dépit de votre excellente relation de travail. Certaines personnalités sont parfois plus difficiles à côtoyer que d'autres; parfois, la condition de pigiste suscite l'anxiété des lendemains inconnus; parfois, c'est simplement novembre.

Chaque aspect d'une biographie en gestation doit faire l'objet d'une mûre considération. L'ouvrage sera-t-il autorisé, ou non ? Un-e lecteur-riche qui se croit bien malin-e supposera d'emblée que toutes les biographies *sont* autorisées, que le processus qui mène à leur publication est en quelque sorte « arrangé avec le gars des vues », bref, que le ou la biographié-e est toujours de connivence avec celui ou celle qui raconte sa vie. Or, ce-tte lecteur-riche à l'esprit vif se méprend dès le départ sur ce que signifie *autorisé*. On ne parle pas ici d'interdire ou de permettre une publication, mais bien d'y *intervenir*. Prenons l'exemple de Guy Rocher. Sociologue célèbre, auteur d'ouvrages pédagogiques désormais classiques, M. Rocher a permis à Pierre Duchesne, son biographe, d'accéder à une foule de documents et de photographies issus de ses archives personnelles. Il a également participé à des entrevues, assisté à plusieurs événements promotionnels de sa biographie et signé des dédicaces aux lecteurs. Forcément, sa biographie doit être autorisée, non ? Non ! La raison est simple : Pierre Duchesne a pu conserver son indépendance éditoriale du début à la fin du processus. À aucun moment Rocher n'a sollicité, exigé ou imposé de corrections dans son ouvrage. Une biographie non autorisée, donc, offre un portrait moins complaisant de son sujet, car celui-ci s'est abstenu (par exemple) d'aller y chercher les passages peu flatteurs et de demander à ce qu'on les lisse ou qu'on les expurge. Cela ne signifie pas pour autant qu'il n'a pas collaboré à la publication.

À l'inverse, un titre peut tout à fait être autorisé sans que son sujet ait contribué le moins à sa construction ou à sa composition. On voit plus souvent ce cas de figure lorsqu'il s'agit de personnalités particulièrement célèbres, qui « laissent aller » leurs biographes mais s'arrogent un droit de regard et de veto en fin de parcours – droit de regard souvent exercé par le truchement d'agent-es ou d'avocat-es. On peut supposer, alors, que le produit fini contiendra un peu moins de passages *croustillants* qu'une biographie réalisée en toute indépendance (mais pas toujours !). Aux yeux des lecteur-rices, cela reste peu cher payé pour un regard exclusif dans les coulisses de l'existence d'une de leurs idoles.

Seul-es l'éditeur-riche, le ou la biographe et leur sujet, en fin de compte, sauront tout ce qui n'a pas été dit. Et deux de ces trois personnes auront probablement signé une entente de confidentialité. Si seulement vous saviez tout ce qu'on sait !

Publier une biographie a quelque chose de particulièrement gratifiant, en somme, mais il n'empêche que c'est souvent *un petit peu plus compliqué que ça*.



# Sur son 36

## Comment (bien) présenter un manuscrit?

Par Marie-Noëlle Gagnon

Chaque année, Québec Amérique reçoit plusieurs centaines de manuscrits. Du côté de la littérature pour adultes, ce sont à peine 4 romans sur 600 qui sont retenus, en moyenne. Comment mettre toutes les chances de son côté pour piquer la curiosité de l'éditrice<sup>1</sup> et s'assurer d'être lue d'un œil favorable? Voici une série de conseils, accompagnés d'extraits véritables de lettres de présentation!

Tout d'abord, une évidence: une lettre de présentation qui contient des fautes fait une très mauvaise impression. Bien qu'il arrive à la meilleure d'entre nous d'avoir une tache de moutarde sur son chandail, si ladite tache souille la belle blouse d'un premier rendez-vous, on peut s'attendre à un a priori plus sévère. Idem pour l'éditrice, qui entamera sa lecture avec suspicion. Il est donc essentiel de soigner son orthographe et sa syntaxe, tout particulièrement dans la lettre de présentation.

« Les raisons qui m'apportent à vous écrire sont tel que je ne l'aurais imaginé. J'ai réussi à écrire un livre. »

S'il faut soigner la forme de sa lettre de présentation, il ne faut pas négliger le fond pour autant. Comment votre histoire se démarque-t-elle? Si c'est par le style, un très court extrait serait-il alléchant? Tentez en quelques lignes de piquer la curiosité de la lectrice en rédigeant un résumé accrocheur.

« Les personnages principaux du roman sont inspirés de personnes ayant réellement existé, ainsi que certains événements qui y sont relatés (entre autres la bataille avec l'ours dans les derniers chapitres, qui est autobiographique). »

Publier une nouvelle autrice, c'est prendre un risque. L'œuvre de cette autrice devra réussir à se démarquer parmi les centaines de nouveautés francophones qui paraissent chaque année, chez Québec Amérique et ailleurs. Ainsi, il est de plus en plus rare, surtout en littérature pour adultes, que les éditrices acceptent de publier la saga d'une primoromancière (et même d'une autrice établie). Il est préférable de soumettre une histoire complète plutôt qu'une série qui se décline en deux tomes, voire davantage.



Détentrice d'un baccalauréat et d'une maîtrise en études littéraires de l'Université du Québec à Montréal, Marie-Noëlle Gagnon est directrice littéraire chez Québec Amérique, où elle travaille depuis 2013. Elle est également l'autrice de deux romans au style aussi imaginaire que poétique, *L'Hiver retrouvé* (2009) et *Le Grand Galop* (2015).

1. Le féminin est employé pour alléger le texte.

«Tissée de rencontres marquantes, de tragédies humaines et de réussites triomphales où convergent quête de vérité et luttes pour la vie, l'histoire complète se présentera en 7 à 8 tomes.»

Face à la forte concurrence, il est de bonne guerre de présenter ses atouts et ses bons coups. Vous pouvez appuyer votre résumé de certains hauts faits biographiques s'ils sont pertinents, mais faut pas charrier.

«Je suis le meilleur au monde, mais je suis humble.»

Certaines ont la chance rare d'avoir été lues et commentées par des actrices du milieu littéraire – coach, éditrice, libraire, autrice... – et peuvent alors partager les commentaires favorables de ces lectrices. Évitez toutefois de partager les commentaires de vos proches. Croyez-nous quand on vous dit que ça ne nous convainc jamais.

«Je me permets de vous mettre les commentaires authentiques d'une personne ayant lu mon livre: "Wow, vraiment bon! Tu as de l'imagination! Et je trouve pas ça long, ça se lit super bien!"»

Même si l'aspect commercial de l'édition déplaît à certains cœurs purs, il n'en demeure pas moins que le travail de la maison d'édition, c'est entre autres de vendre votre livre. Afin de bien faire ce travail, l'éditrice se demandera à *qui* s'adresse ce texte. Si vous pensez avoir cerné votre public cible, précisez-le. Un ouvrage qui est *pour tout le monde* ne trouvera son chemin vers personne.

«C'est une histoire qui me semble intéressante à partager, soit pour les adultes ou plutôt pour les enfants ou encore pour les adolescents.»

D'autres, au contraire, sont à l'affût des stratégies commerciales et réfléchissent d'emblée à la meilleure façon de promouvoir leur ouvrage. C'est certainement un atout, puisqu'on observe une différence positive dans les ventes lorsque les autrices s'impliquent dans la promo de leur livre. N'hésitez pas à nous faire part de vos idées promotionnelles, mais gardez à l'esprit que les professionnelles de la maison d'édition recommanderont peut-être une approche différente.

«Je prévois me servir de la puissance des médias sociaux pour mousser la vente du livre en faisant parvenir uniquement la moitié de celui-ci à mon vaste réseau de contacts et en demandant à chaque membre de le retransmettre à son propre réseau de façon à créer un effet boule de neige.»

Les temps ont bien changé depuis la rédaction de ce communiqué de presse, déniché dans nos archives. Non seulement un inconnu pouvait obtenir une tribune pour parler de son manuscrit refusé, mais en plus, la maison d'édition pouvait se permettre cette répartie délicieusement cinglante!



**QUÉBEC/AMÉRIQUE**

450, rue Sherbrooke est. 3e étage,  
Montréal, Québec  
H2T 1J8  
Tél (514) 288 2371

COMMUNIQUÉ

MISE AU POINT DE QUÉBEC/AMÉRIQUE SUR LE LIVRE DE M. PIERRE OLIVIER

Pour couper court à certaines rumeurs et rétablir les faits, Jacques Fortin, président des Éditions Québec/Amérique, a confirmé aujourd'hui que le manuscrit de Pierre Olivier a d'abord été présenté à sa maison d'édition.

Il admet aussi que Québec/Amérique a refusé de publier cet ouvrage. Le "roman" de M. Olivier avait en effet été jugé sans intérêt par le comité de lecture, tant pour la forme que pour le fond. Cet ouvrage aux accents négolomanes ne pouvait rencontrer les critères de qualité de la maison.

Jacques Fortin reconnaît cependant que le plan de marketing très élaboré, proposé par M. Olivier en même temps que son manuscrit, n'était pas sans attrait, et que si le talent d'écrivain de son auteur avait été à la mesure de son talent de publiciste... le roman aurait été sans doute fort intéressant. La preuve en est, justement, que le plan de marketing élaboré par M. Olivier fonctionne parfaitement et qu'il a déjà réussi à faire parler de son livre avant que quiconque en ait fait la lecture.

« J'ai l'intention de devenir conférencier très prochainement. J'ai déjà commencé à noter plusieurs idées et je visualise que j'aurai mon livre à vendre sur une table à l'entrée de ma conférence! »

Vous avez rédigé une belle lettre de présentation sans fautes, pleine de punch et d'arguments de vente, et vous en êtes fière. Bravo ! Ce n'est toutefois pas une raison pour l'envoyer à toutes les maisons d'édition de la province. Visitez une librairie, repérez les ouvrages qui ont une parenté avec votre texte et identifiez les maisons d'édition qui les publient. Envoyez ensuite votre manuscrit uniquement à ces maisons d'édition, dont la ligne éditoriale correspond à ce que vous avez écrit.

« L'auteur est persuadé d'avoir été inspiré du Saint-Esprit par une commande divine pour écrire ce livre. Il souhaite au lecteur de comprendre les raisons et le sens de la création de la vie sur terre. »

En terminant, si par malheur votre manuscrit est refusé, évitez d'envoyer des bêtises au comité éditorial. C'est tout à fait normal d'être déçue, mais ça ne justifie pas de se fâcher contre des gens qui, s'ils exercent un métier subjectif, le font néanmoins en toute bonne foi.

« Malgré tous les très bons commentaires de mes lecteurs et que vous aviez des nouvelles subventions pour éditer des manuscrits d'auteurs québécois vous me refusez de nouveau. Qu'est-ce qu'il vous faut de plus pour être dans votre manche ? Publier des romans courts et insignifiants ou de la poésie sans intérêt. Vraiment, vous me faite pitié, vous passez à côté d'une belle opportunité et sachez que l'on n'offense pas un Cheval de Feu sans conséquences. »

Sur ce, bonne écriture, et bonne chance !



Journée de lecture de manuscrits : telle une aiguille, le prochain Prix des libraires se cacherait-il dans cette botte de foin ?

# ŒUVRES COLOSSALES

Par Véronique Alarie

Du *Visuel à Gourmande!*, ces livres qu'on appelle avec affection « nos grands chantiers québécois-américains » ont certes laissé leur empreinte dans l'histoire de notre maison, mais aussi dans le paysage de l'édition d'ici.

Lorsqu'on m'a approchée pour me joindre à l'équipe des Éditions Québec Amérique, en 2021, je cumulais une quinzaine d'années dans le monde des médias imprimés. Notre présidente Caroline Fortin souhaitait alors relancer les projets d'ouvrages pratiques et de référence qui, à cause de leur coût de fabrication, de la complexité de leur réalisation et du fait que leur contenu entrait presque systématiquement en compétition avec ce qu'on peut trouver en ligne, avaient été un peu mis de côté au cours des années précédentes.

Ils avaient pourtant déjà tenu une place prépondérante au cœur de Québec Amérique – chose que j'ignorais moi-même, en toute transparence et humilité. Bien sûr que j'avais avidement feuilleté *Le Visuel* durant mon enfance et mon adolescence des années 1990, complètement obnubilée par ces images au style résolument moderne et lustré! Bien sûr que j'avais consulté des milliers de fois le monumental *Multidictionnaire de la langue française*, de Marie-Éva de Villers, ou encore l'indispensable *Guide de la communication écrite*, de Marie Malo, tout au long de mes études collégiales et universitaires. Mais étais-je consciente que tous ces ouvrages de référence, devenus à travers les décennies rien de moins qu'essentiels à notre culture et notre instruction, étaient tous l'œuvre de cette boîte bien de chez nous? Eh bien, non. Je ne l'avais jamais réalisé.

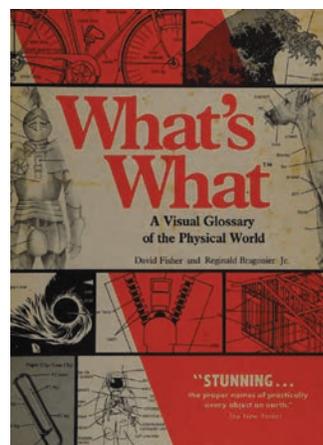
## Une approche visuelle de la connaissance

Le plus marquant « chantier » de l'histoire de Québec Amérique est sans conteste celui du *Dictionnaire Thématique Visuel* de Jean-Claude Corbeil, paru en 1986. Une idée née dans la tête de notre fondateur Jacques Fortin qui, depuis qu'il avait été délégué pédagogique aux Éditions Larousse dans les années 1960-1970, avait le souhait de créer un dictionnaire illustré répertoriant tous ces petits mots du quotidien et de notre environnement (et au-delà!) qui manquent cruellement à notre vocabulaire.

À la Foire de Francfort de 1982, Jacques Fortin était tombé sur le livre *What's What: A Visual Glossary of the Physical World* (publié chez Ballantine Books), dont il avait apprécié le concept, mais qu'il considérait incomplet. Le hasard a voulu que quelques jours plus tard, il croise son ami terminologue Jean-Claude Corbeil, lui en glisse un mot, puis sème ainsi une graine dans leur esprit.



Après des études en littérature et en journalisme, Véronique Alarie a travaillé durant une quinzaine d'années dans les médias imprimés comme journaliste, chef de section et rédactrice en chef adjointe. Elle est désormais autrice et éditrice chez Québec Amérique où elle se spécialise dans l'ouvrage pratique et l'essai.



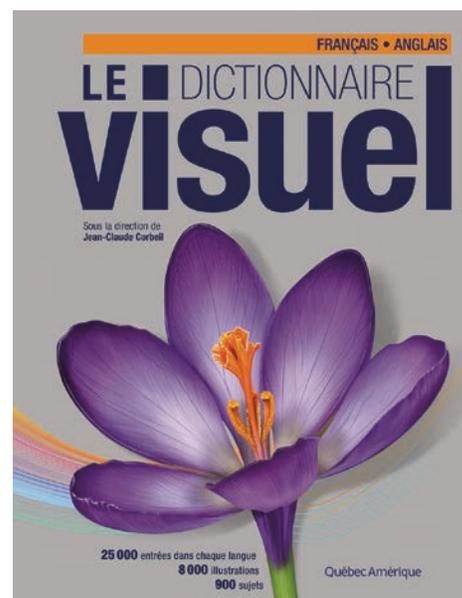
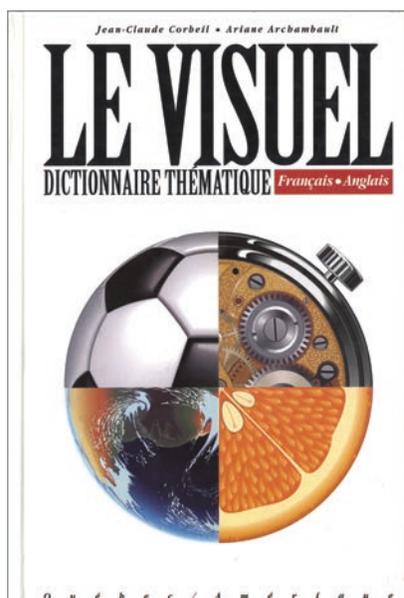
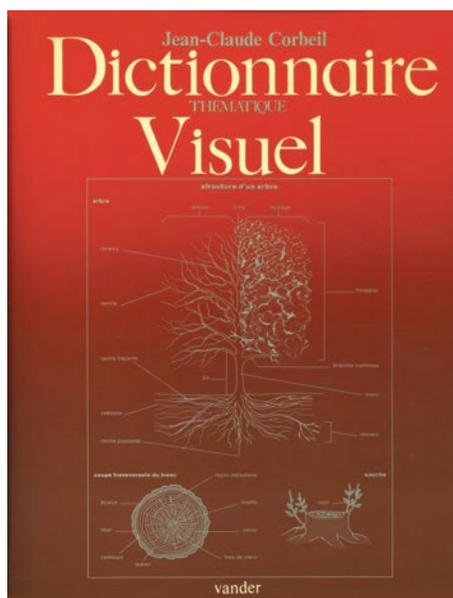


Véritables piliers du dictionnaire au Québec, la linguiste Ariane Archambault et le terminologue Jean-Claude Corbeil, à l'origine du *Visuel*.

Six mois plus tard, le complice qu'il avait judicieusement trouvé en Jean-Claude Corbeil avait réalisé une étude de faisabilité, et ce dernier entamait officiellement, avec l'aide de la linguiste Ariane Archambault, la production de ce dictionnaire inusité – lequel allait prendre quatre années à produire, nécessiter des centaines de milliers de dollars en investissements, et contenir au final 30 000 mots déclinés sous 28 thèmes, de même que 3500 illustrations entièrement réalisées à la main !

Le slogan publicitaire du *Visuel*, à l'époque ? *Le chemin le plus court de l'image au mot.* « Retrouver son idée sur une illustration et avoir le mot qui va avec cette idée-là, ça règle le problème des dictionnaires usuels, où il faut justement connaître le mot, expliquait Jean-Claude Corbeil en 2015 dans le court documentaire *L'Aventure du Visuel*. Mais si tu ne le connais pas, comment le trouver ? *Le Visuel* apportait la réponse à cette question-là. On pouvait partir d'une idée, trouver le mot et poursuivre sa recherche dans les dictionnaires et encyclopédies ordinaires, car on avait la clé d'entrée. »

Le jeu en aura valu la chandelle, quand on sait que le succès international a été quasi immédiat, permettant à Québec Amérique de se tailler une place de choix dans l'univers des dictionnaires qu'on avait jusque-là associés aux éditeurs européens tels que Larousse, Oxford ou Klett. « On n'a pas de réputation comme éditeurs au Québec sur le plan international, on est complètement inconnus, reconnaissait Jacques Fortin en 1986 à l'émission de service *Au jour le jour*, sur les ondes de Radio-Canada. Par contre, sur le plan terminologique, nous sommes, je pense, les meilleurs, et on est reconnus comme tels. Alors, pourquoi le succès d'un dictionnaire comme celui-là ? C'est qu'on a su exploiter une compétence qu'on avait chez nous. »



À ce jour, *Le Visuel* a été vendu en 35 langues, dans 100 pays, et à plus de 12 millions d'exemplaires. Il s'agit du plus grand succès commercial de l'édition québécoise.



## Rayonner à l'international

Le sort en était jeté, et de là, de nombreux projets semblables allaient voir le jour au sein de Québec Amérique, enrichissant le fonds d'édition pour les décennies à venir.

«Devant l'ampleur du projet et l'intérêt des éditeurs étrangers, j'annonçais le 14 novembre 1989 la création d'une nouvelle division, Québec Amérique International, raconte Jacques Fortin dans son autobiographie *L'Aventure – Récit d'un éditeur*. Premier objectif: créer une banque informatisée de 5000 images en couleurs, à partir desquelles serait produite une nouvelle version du *Visuel*. Ce serait un ouvrage d'environ 900 pages qui serait simultanément publié en français, en anglais, en espagnol, en italien et en allemand.»

À une époque où un disque dur performant contenait à peine 600 Mo de mémoire (et coûtait 6000 \$!) et où une page informatisée pouvait prendre 48 heures à imprimer, voilà qui relevait à la fois d'un coup de génie... et d'un brin de folie! Aussi Jacques Fortin a choisi de faire appel à son fils François Fortin, directeur artistique, pour piloter le tout et relever les défis techniques engendrés. «Il n'existait pas encore vraiment de logiciels pour ce genre de projets, ou alors ils étaient super onéreux, se rappelle ce dernier. J'ai donc fait des recherches et je suis finalement tombé sur Adobe Illustrator, qui devait sortir incessamment une version couleur.»

À l'origine, le projet devait employer trois personnes sur un an. Finalement ce sont 20 personnes qui s'y sont consacrées pendant trois ans. «Comme on a su développer une expertise d'illustration, de rédaction et de recherche à l'in-



En haut: François Fortin, fébrile devant le moniteur, tout juste avant sa présentation aux éditeurs étrangers à la Foire de Francfort, en 1987.

En bas: Un Donald Smith énergique présente à des éditeurs étrangers une révolution: le premier livre couleur créé et mis au point à partir d'un ordinateur!

terne plutôt que via une banque de pigistes, ce qui est assez rare, on en a tiré profit. On a pu se faire la main en créant *Le Visuel junior*, et ensuite livrer la meilleure version possible de la seconde édition du *Visuel*, en 1992. Et on a élaboré ce projet de telle sorte qu'il puisse être facilement exportable. Par exemple, en imprimant pour quatre ou cinq éditeurs d'un coup, puis en changeant uniquement l'encre noire du texte traduit, on pouvait imprimer 150 000 à 200 000 livres à la fois, ce qui nous donnait accès à d'excellents prix de production pour tous.» En contrepartie, Québec Amérique donnait l'opportunité à tous les coéditeurs d'avoir accès gratuitement aux autres langues, de telle sorte qu'ils pouvaient produire des ouvrages bilingues, voire trilingues ou quadrilingues. «On en a même déjà fait en 5 ou 6 langues!» souligne François Fortin.

Dans la foulée, nos propres contenus étaient perpétuellement optimisés, nous permettant, à travers les années, de sortir de nouvelles éditions du *Visuel*, toujours plus complètes, léchées et travaillées: «J'allais à la Foire de Francfort tous les ans et je prenais note de ce qui se faisait, explique François Fortin. Par exemple, pour la deuxième édition du *Visuel*, sortie en 1992, je me suis inspiré du format du *Grand Larousse*. J'adorais qu'il soit un peu plus vertical, je trouvais ça élégant. À la troisième édition, sortie en 2002, c'étaient les très gros livres qui avaient la cote, alors on a opté pour un papier plus bouffant, ce qui a donné une belle et grosse brique!»

## Un changement de cap à l'ère du Web

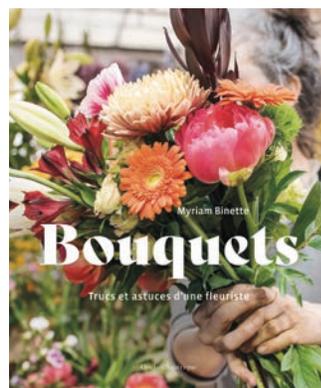
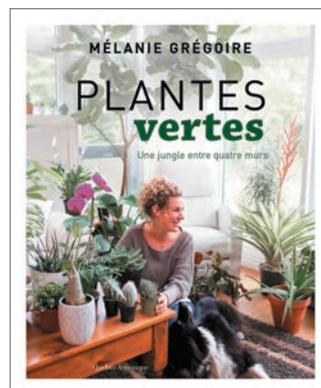
Au tournant du millénaire, l'avènement d'Internet et la démocratisation des savoirs via Wikipédia et autres banques d'images en ligne ont impacté les ventes du *Visuel* en version papier. Misant davantage sur la littérature, les essais, les biographies et la fiction tout au long des années 2010, la boîte a néanmoins continué de nourrir, sporadiquement et parcimonieusement, son catalogue d'ouvrages pratiques et de référence.

Et tandis que nos livres de l'horticultrice Mélanie Grégoire (*Les quatre saisons de votre potager*, *Carnet du jardinier*, *Plantes vertes*) connaissent invariablement un grand succès en librairie tous les printemps, on retourne également de plus en plus à l'édition de livres de cuisine, comme en témoigne la publication au cours des dernières années de *Cuisiner avec ce qu'on a*, de Jessika Langlois; *Dans les cuisines du monde*, de Marianne Lefebvre; ou encore *Gourmande!*, de Marina Orsini.

En parallèle, on étoffe davantage notre offre *lifestyle* avec des titres tels *Design durable*, du designer d'intérieur Daniel Corbin; *Réno-tonome*, de l'entrepreneure générale Stéphanie Lévesque; *Les Chaussettes dont vous êtes le héros*, de la créatrice Claudia Joyal Laplante (Clo Tricots); *Nobles essences*, de l'aromathérapeute Stéphanie Plamondon; *Accueillir un chiot*, de l'éducateur canin Sébastien Larabée; ou encore *Bouquets*, de la fleuriste Myriam Binette. Du côté des dictionnaires, on prépare actuellement la huitième édition du *Multidictionnaire de la langue française* avec Marie-Éva de Villers!

Et si les ordinateurs sont aujourd'hui plus performants que ceux de jadis, il n'en demeure pas moins que les grands chantiers de livres pratiques et de référence continuent de nous demander un engagement et un investissement importants.

Plus souvent qu'autrement, ils trouvent leur origine dans la tête d'un-e éditeur-riche à la recherche d'un-e expert-e sur un sujet donné, afin de faire rayonner ses connaissances et en faire bénéficier le plus grand nombre. Une fois un tel projet lancé, mes collègues, les auteur-riche-s que j'accompagne et moi-même collaborons étroitement durant de longs mois, passant (pas toujours avec autant de fluidité qu'on le souhaiterait!) de l'idéation à la création des contenus; à l'édition des textes; au montage et à la mise en page; à la planification budgétaire et des échéanciers de production, de révision et de correction; aux nombreux suivis avec les photographes, les illustrateur-riche-s, les préfacier-ère-s et agent-e-s de promotion... jusqu'au lancement!



## Techno!

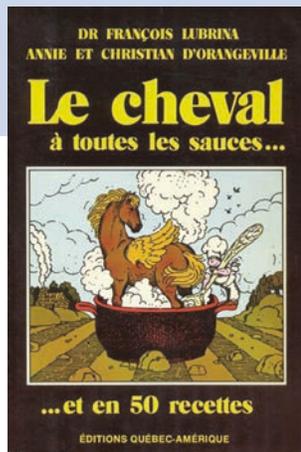
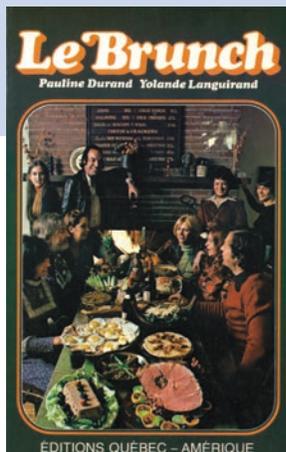
Programmeur de formation, Sylvain Simard est pas mal le seul employé qui pourrait se vanter d'avoir touché de près ou de loin à tous les projets multimédias chez Québec Amérique dans les 25 dernières années. Des questions sur une production à l'interne? Besoin d'aide à propos d'un produit destiné au grand public? Sylvain en a vu d'autres: il n'hésite pas à s'attaquer aux défis techniques les plus inusités sur fond de musique métal.



Originaire d'Australie, le discret Tony O'Riley a plus d'une corde à son arc et met donc ses nombreuses compétences à l'œuvre pour garantir aux employés de Québec Amérique des outils de travail performants dans un environnement sécuritaire. Ainsi, peu importe le souci, la solution se résume souvent à... aller chercher Tony!

«On ne se rend pas compte, de l'extérieur, de l'énorme travail que requiert la mise au monde d'un livre. Pour l'auteur, le livre n'est en aucune façon une marchandise : c'est un bien unique souvent engendré dans la douleur, dans l'angoisse et le questionnement. Pour l'Éditeur, c'est toujours une aventure, mais surtout, un pari commercial comportant une sanction financière. C'est un investissement considérable en énergie, en écoute de l'auteur, en conseils. Notre métier est exigeant mais fascinant et riche en relations humaines. Encourager la création reste la plus noble de nos tâches.»

— Jacques Fortin



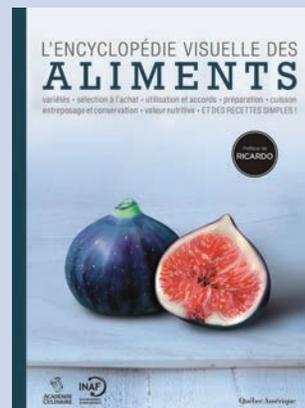
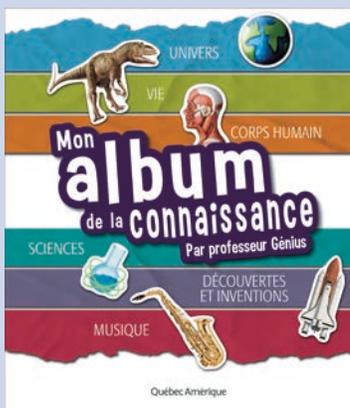
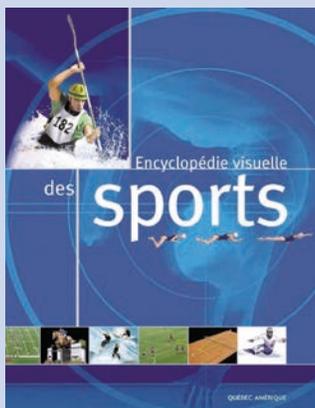
## À l'origine, le genre pratique

Un des tout premiers livres publiés par Québec Amérique en décembre 1974 en était un de cuisine, intitulé *Le Brunch* et signé Pauline Durand et Yolande Languirand. Il a été suivi de près par le *Nouveau Guide du chien* et *Le Cheval à toutes les sauces... (!)*, tous deux du D<sup>r</sup> François Lubrina.

C'est de l'ouvrage, écrire un livre. Particulièrement quand plus de 24 mois s'écoulent entre l'idée originale d'un titre et sa parution. Et encore, c'est quand le projet est bel et bien mené à terme par l'auteur-riche, ce qui ne va pas de soi. La vie et ses aléas mettent quelquefois des bâtons dans les roues et font retarder, voire annuler, des projets, faute de motivation, de temps, d'énergie, de santé.

Je suis inmanquablement émue quand je vois ces auteur-riche-s jubilatoires annoncer la parution prochaine de leur livre sur les réseaux sociaux, comparant ce dernier à un nouveau-né. « Je vous présente mon bébé! » peut-on lire assez souvent. Non, je ne crois pas une seule seconde qu'ils exagèrent (et j'ai moi-même déjà accouché, vous savez). Iels y ont si souvent investi une grande période de leur vie, d'eux-mêmes, de temps libre et d'énergie dont iels ne disposaient pas réellement. Des mois, voire des années, à réfléchir, à valider toute information « technique » auprès de différentes sources expertes, à faire des recherches complémentaires, à mettre leurs connaissances à jour. À écrire, écrire, effacer, et encore écrire – alors qu'iels sont généralement certes de grand-es spécialistes de leur sujet mais, dans la plupart des cas, pas des auteur-riche-s! Iels ont toute mon admiration.

Mine de rien, c'est encore à ce jour un réel labeur d'amour que de mettre au monde un tel ouvrage. Quelque chose s'apparentant à une grossesse, certes. Mais aussi, et je vous en passe un papier, quelque chose comme un vaste chantier.



# Le français du Québec : un demi-siècle d'évolution

Entretien avec Marie-Éva de Villers, auteure du  
*Multidictionnaire de la langue française.*

Propos recueillis par Catherine Trekker





Diplômée en linguistique et en édition numérique, Catherine Trekker est terminologue pour Québec Amérique et professionnelle de recherche à l'Université du Québec à Trois-Rivières. Passionnée de dictionnaires et de la langue française, elle coordonne aujourd'hui plusieurs projets linguistiques et terminologiques, notamment le *Multidictionnaire de la langue française* et *Le Visuel*.



Lauréate de nombreux prix et récipiendaire de nombreuses distinctions, Marie-Éva de Villers est linguiste, lexicographe et auteure de nombreux ouvrages dont le *Multidictionnaire de la langue française*, une référence incontournable en francophonie depuis plus de 35 ans. Elle est aussi l'auteure d'un essai sur la norme du français québécois, *Le Vif Désir de durer*.

Marie-Éva de Villers, l'œil pétillant, pose avec la troisième édition du *Multidictionnaire de la langue française*.

Par un après-midi radieux de février, Marie-Éva de Villers et moi prenons place devant nos macchiatos parfumés à l'occasion d'une rencontre périodique que nous surnomons gaiement notre « café lexicographique ». L'auteure, terminologue et lexicographe n'a pas seulement été le témoin de l'évolution du français au Québec des cinquante dernières années ; elle a participé de front à cette métamorphose. Récit des histoires admirablement interconnectées du français québécois des cinquante dernières années et des Éditions Québec Amérique.

### Catherine : Lorsque Jacques Fortin fonde les Éditions Québec Amérique en 1974, quel est le portrait de la situation linguistique et politique du Québec ?

Marie-Éva : Dans le sillage de la Révolution tranquille, le gouvernement libéral de Robert Bourassa récemment élu met en œuvre une promesse phare de sa campagne électorale : « Faire du français la langue de travail ». L'Office de la langue française (OLF) est le maître d'œuvre de la francisation et l'on confie au linguiste Jean-Claude Corbeil la direction linguistique de l'organisme.

Le Québec devient alors un vaste chantier terminologique : les principaux secteurs d'activité économique sont visés afin que tous les Québécois et Québécoises puissent exercer leurs activités professionnelles en français. Sous la direction éclairée de Jean-Claude Corbeil et en collaboration avec les universités, les entreprises et les organismes, les terminologues de l'OLF se mettent à la recherche des termes français des divers domaines, jetant les bases du futur *Grand Dictionnaire terminologique*, aujourd'hui l'une des plus importantes banques de données terminologiques au monde. En 1974, le gouvernement libéral adopte la *Loi sur la langue officielle*, connue sous le nom de « loi 22 », proclamant le français comme la langue officielle du Québec.

### Quel est alors le rôle de l'Office de la langue française dans la diffusion de la terminologie en français ?

L'éditeur officiel du Québec publie de très nombreux ouvrages terminologiques issus de travaux de l'OLF sur les divers vocabulaires de spécialité. Ceux-ci seront donc largement diffusés et mis gratuitement à la disposition des établissements d'enseignement, des entreprises et des organismes.

Désormais, les professeurs sont en mesure d'enseigner avec les termes français de leur discipline, les travailleurs s'approprient la terminologie française de leur secteur d'activité et les consommateurs peuvent être servis dans leur langue. Cette évolution décisive se concrétise par l'adoption en 1977 de la Charte de la langue française (loi 101) par le gouvernement du Parti québécois. Le choix du titre de cette loi fondamentale indique bien que toutes les lois du Québec doivent tenir compte des règles qu'elle édicte.

## Terminologie en français

**LOGICIEL, IELLE** adj. et n. m.

ADJECTIF

Relatif à un logiciel. *Des améliorations logicielles.*

NOM MASCULIN

(INFORM.) Ensemble des programmes destinés à effectuer un traitement particulier sur un ordinateur. *Commercialiser un logiciel* (et non \*software).

LOCUTION

– **Logiciel malveillant.** (INFORM.) Programme destiné à perturber, à altérer ou à détruire tout ou partie des éléments logiques indispensables au bon fonctionnement d'un système informatique.

VOIR – MATÉRIEL.

**La féminisation des titres est également l'une des innovations linguistiques marquantes de cette époque. Quel a été son impact sur le français du Québec et ailleurs dans la francophonie?**

## Féminisation des titres

**AUTEUR** n. m.

**AUTEURE** ou **AUTRICE** n. f.

**1.** Personne qui est à l'origine de quelque chose. *Les auteurs d'une découverte.* SYN. créateur; initiateur; inventeur.

**2.** Personne qui a accompli une action, bonne ou mauvaise. *L'auteur d'un crime.* SYN. instigateur; responsable.

**3.** Personne qui a écrit un ouvrage, qui a réalisé une œuvre d'art. *L'auteur d'un manuel d'histoire. Les auteurs d'une bande dessinée. L'auteure ou autrice d'une chanson. L'auteure d'un recueil de nouvelles.*

⚠ Ne pas confondre avec le nom *écrivain, écrivaine*, personne qui écrit des ouvrages littéraires. « *Un auteur, même du plus grand talent, [...] n'est pas nécessairement un écrivain* » (Paul Valéry, *Regards sur le monde actuel*), cité dans le TLF.

**4.** (ABSOL.) Personne qui a conçu un ouvrage littéraire. *Les grands auteurs.* « *Plonger dans Les 7 vies de Colette, c'est [...] redécouvrir l'autrice française dans toute sa splendeur et sa complexité* » (Le Devoir).

📖 Les deux formes féminines *auteure* et *autrice* sont admises. Le féminin *auteure* est en usage au Québec depuis cinq décennies, alors que le féminin *autrice*, qui vient du latin « *auctrix* », est usité depuis peu.

**INGÉNIEUR** n. m.

**INGÉNIEURE** n. f.

Personne que sa formation scientifique ou technique rend apte à diriger certains travaux. *Un ingénieur civil. Une ingénieure industrielle, un ingénieur forestier.*

C'est au cours des années 70 que se pose véritablement la question de la féminisation des titres au Québec : les femmes accèdent à des fonctions jadis réservées aux hommes, des fonctions dont les appellations ne comportent pas de forme féminine usitée. Outre-Atlantique, les Françaises promues à des postes prestigieux s'enorgueillissent de porter des titres masculins, et ce, même lorsque ceux-ci se déclinent couramment au féminin – par exemple « Madame le Président » ou « Madame l'Ambassadeur ».

Les premiers jalons officiels de la féminisation des titres au Québec coïncident avec la victoire du Parti québécois en 1976. Quand les nouvelles élues réclament de porter des titres féminins (comme « Madame la Ministre » ou « Madame la députée »), l'OLF leur donne raison, car il juge que la « ministre », la « députée » sont des titres parfaitement admissibles sur le plan grammatical. Les désignations féminisées sont aussitôt reprises à l'Assemblée nationale ainsi que dans la presse écrite et électronique. Enfin, dans le but de favoriser la féminisation des titres, la Commission de terminologie de l'OLF publie un avis de recommandation – qui sera largement suivi! – dans *La Gazette officielle du Québec* le 28 juillet 1979. Au sein de la francophonie, les Belges et les Suisses ont emboîté le pas aux Québécoises, alors qu'en France, deux décennies s'écouleront avant que les nouvelles ministres de Lionel Jospin réclament de porter un titre féminin à l'instar de leurs homologues québécoises.

**En 1986, Jean-Claude Corbeil, cocréateur du dictionnaire *Le Visuel* paru peu de temps auparavant, et vous proposez à Jacques Fortin de concevoir un nouveau type de dictionnaire. Comment cette idée a-t-elle pris forme?**

À cette époque, le Service des consultations linguistiques et terminologiques de l'Office de la langue française recevait 100 000 demandes par année venant des entreprises, organismes, maisons d'enseignement et particuliers de tous les coins du Québec. Le concept du *Multidictionnaire* est fondé sur les consultations les plus fréquemment acheminées à l'OLF. Ce nouveau type de dictionnaire serait un mode d'emploi complet et actuel de la langue française sous toutes ses facettes, qui fournirait les indications les plus pertinentes sur l'usage en neutralisant les frontières entre les diverses questions linguistiques. Jacques Fortin a toujours été un amoureux des dictionnaires. Fort du succès immédiat du *Visuel*, il n'hésite pas une seconde à se lancer dans cette nouvelle aventure lexicographique. La première édition du *Multidictionnaire* paraît en 1988.



Paris, c'est chic! Jacques Fortin et Marie-Éva de Villers prennent une pause bien méritée sur la terrasse du Café de Flore.

**C'est ainsi que votre *Multidictionnaire* arrive sur le marché et est rapidement considéré comme la référence du bon usage du français au Québec. Il n'a cessé de s'enrichir ainsi qu'en témoignent ses sept éditions au fil des trois dernières décennies. Qu'est-ce qui le distingue d'autres dictionnaires?**

Le *Multi*, comme on le nomme familièrement, innove et se distingue des divers types de dictionnaires. Ce n'est pas un dictionnaire encyclopédique, dont l'objectif est de décrire le monde et les mots qui le nomment, ni un dictionnaire de langue, qui répertorie les mots du lexique et de la langue générale, ni un dictionnaire terminologique qui décrit le vocabulaire d'une spécialité. C'est un dictionnaire pragmatique, qui élargit le champ de la description de la langue en traitant aussi de grammaire, de conjugaison, d'orthographe, du lexique, d'emprunt, de néologie et des variantes propres au français du Québec. Il s'attache à souligner les interférences entre le français et l'anglais et à substituer aux formes fautives des formes correctes. Il se caractérise par une approche globale de l'usage afin de répondre aux besoins spécifiques des usagers.

**On entend d'ailleurs de nombreuses idées reçues sur le français québécois contemporain. En somme, qu'est-ce qui caractérise réellement le français du dernier demi-siècle au Québec?**

De nouveaux mots ont été créés principalement par l'Office de la langue française afin de nommer des réalités québécoises, canadiennes ou nord-américaines. Il importe de souligner la réceptivité des locuteurs et locutrices du Québec à l'égard de ces néologismes qui sont facilement passés dans l'usage. La langue des cinquante dernières années se caractérise par la vulgarisation des vocabulaires scientifiques et techniques. C'est ainsi qu'entrent dans la langue générale des nouveaux mots désignant notamment les avancées de la médecine et de la recherche, les préoccupations écologiques, les nouvelles technologies de l'information, les réalités du troisième millénaire...

**Quels sont vos souhaits pour l'avenir du français au Québec et des dictionnaires qui le mettent en avant-plan?**

Nous verrons sans doute nos habitudes de consultation des dictionnaires continuer à se transformer. Ainsi, les deux dernières éditions du *Multidictionnaire* ont été adaptées sous forme de site Web et d'application mobile afin de répondre à de nouveaux besoins d'utilisation. Comme le français du Québec qui ne cesse de se transformer pour refléter de nouvelles réalités, le dictionnaire traversera le temps sous diverses formes, fournissant aux utilisateurs les outils nécessaires pour naviguer dans la richesse de la langue. Nous pouvons nous attendre à profiter de plusieurs autres années de cafés lexicographiques aux Éditions Québec Amérique!

## Québécismes

**ACÉRICULTURE** n. f.

☛ Exploitation et culture de l'érable à sucre.

**CÉGEP** n. m.

☛ Établissement public d'enseignement collégial général ou professionnel (Recomm. off.). Le mot *cégep* est un acronyme formé des initiales de *Collège d'enseignement général et professionnel*. Des *cégeps*.

☒ Généralement, les sigles et acronymes ne prennent pas la marque du pluriel; cependant, le terme *cégep*, qui a produit un dérivé (*cégépien*), est maintenant considéré comme un nom et s'accorde au pluriel. L'accent aigu sur le premier *e* n'a d'autre justification que celle de faciliter la prononciation du mot.

☒ Dans les désignations d'établissements d'enseignement, le nom générique *cégep* qui est suivi d'un nom commun ou d'un adjectif s'écrit avec une majuscule; lorsque le nom *cégep* est suivi d'un nom propre, il s'écrit avec une minuscule. *Le cégep Édouard-Montpetit*. Cependant, on veillera à respecter la graphie du nom officiel de l'établissement.

**TRAVERSIER** n. m.

☛ Navire spécialement conçu pour effectuer la traversée de passagers, de véhicules ou de wagons d'une rive à l'autre d'un fleuve, d'une rivière, d'un lac ou d'un bras de mer (Recomm. off.). *Prendre le traversier* (et non \*ferry, \*ferry-boat) *de Québec à Lévis*.

## Néologismes

**CYBERATTAQUE** n. f.

(INFORM.) Attaque informatique qui vise à endommager ou à détruire des réseaux ou des systèmes informatiques (GDT). *Les sites gouvernementaux, les banques et les médias d'Estonie ont subi des cyberattaques massives lancées par la Russie.*

**PERMACULTURE** n. f.

Ensemble des pratiques et des modes de pensée visant à aménager un territoire qui soit en synergie avec la nature, afin que le développement soit durable et que les écosystèmes soient respectés, voire renforcés (GDT).

☛ Le terme *permaculture* est formé à partir des noms *permanence* et *agriculture*.

# À CHACUNE SON CHEMIN

Tête-à-tête entre les écrivaines d'exception India Desjardins et Monique Proulx.

Par Elisabeth Massicoli

Quand Caroline Fortin m'a demandé de m'asseoir avec les autrices Monique Proulx et India Desjardins pour « discuter de littérature et de vos parcours dans le milieu », je me suis tout de suite sentie, comme on dit, *p'tite dans mes shorts*.

Monique Proulx est une autrice et scénariste prolifique hautement récompensée, qui a écrit, entre plusieurs autres, le touchant livre *Le Sexe des étoiles* (Québec Amérique, 1987), ensuite porté à l'écran, et *Les Aurores montréalaises* (Boréal, 1996), un prodigieux recueil de nouvelles. Monique est une artiste avant-gardiste, qui évolue dans l'univers littéraire depuis 1983. India Desjardins est également une autrice, scénariste (et essayiste, et créatrice de balado...) qui a mis au monde la série pour adolescents *Le Journal d'Aurélie Laflamme* (Les Intouchables, 2006), qui a fait un véritable tabac au Québec – et a aussi été porté à l'écran, deux fois plutôt qu'une! Plus récemment, la polyvalente artiste a écrit l'essai coup de poing *Mister Big ou la glorification des amours toxiques* (Québec Amérique, 2021) et a lancé un excellent et courageux podcast, *Tomber*, à propos de feu son premier éditeur, le controversé et déchu Michel Brûlé.

Devant leurs pedigrees respectifs (que je n'ai ici qu'effleurés), dire que moi, mes deux petits romans et mon *background* pas du tout littéraire étions impressionnés de jaser avec ces deux grandes dames relève de l'euphémisme. « Non, mais c'est cool! Vous avez toutes publié votre premier roman à environ vingt ans d'intervalle, vous allez avoir de quoi jaser en masse », me dit une Caroline enthousiasmée au bout du fil. Je me suis donc lancée...

« T'inquiète pas, j'aurai écrit trois livres avant de commencer à oser dire que j'étais écrivaine, que c'était mon métier. Avant, je me disais que c'était peut-être un accident! » me lance Monique en riant. India acquiesce: « Même chose pour moi! » – et, soudainement, j'ai dix livres de moins sur les épaules. Si Monique Proulx et India Desjardins souffrent elles aussi, parfois, du syndrome de l'imposteur, je me sens tout d'un coup moins... imposteur d'animer cette conversation! « Je me suis rendu compte, au fil des années, que c'est bien d'avoir le syndrome de l'imposteur, parce que c'est vrai que ce qu'on écrit... on ne sait pas trop d'où ça vient, on ne sait pas trop si ça va revenir. Écrire, ça te traverse. Je me vois comme un paratonnerre, qui reçoit une idée et qui, avec le talent que j'ai développé en écriture, réussit à accoucher d'un univers. Ça ne m'appartient pas entièrement – dire le contraire serait à mon avis une vanité! » affirme Monique. « C'est vrai que je me dis parfois que ce syndrome, mes doutes, c'est ce qui me motive, dans la vie. C'est ce qui me pousse à m'émanciper », ajoute India. « Mais parfois, j'aurais envie de dire que je suis une *fillette qui raconte des histoires* plutôt qu'une *écrivaine*, c'est plus facile à assumer! »



Elisabeth Massicoli est journaliste, éditrice et autrice de deux romans. Elle évolue dans l'univers des magazines féminins depuis de nombreuses années en plus de chapeauter la rédaction du présent magazine. Elisabeth joue avec les mots avec une verve qui lui est propre pour faire rire, réfléchir et... faire du bien, aussi, un peu.





India Desjardins est l'auteure d'une vingtaine de livres, dont la série *Le Journal d'Aurélie Laflamme*, vendue à plus de deux millions d'exemplaires dans la francophonie. Elle écrit des romans, des essais, des bandes dessinées, des livres jeunesse, des articles, des chroniques et des scénarios pour le cinéma et la télé.

La conversation prend vite un tournant : dans notre société patriarcale, disent-elles, il ne faut pas trop laisser transparaître ces doutes pour ne pas se faire manger la laine sur le dos. *Fake it 'til you make it*. « Là, on est entre nous et on parle, mais dans la vie, tu ne laisses pas de place au mépris, à la condescendance. Il faut toujours que tu sois en situation de force », dit Monique, ce qui résonne chez India et moi.

Malgré ces doutes et ces constatations qui semblent les lier, les carrières d'India et de Monique sont bien différentes – bien qu'elles soient toutes deux teintées d'un grand succès. Leurs parcours, leurs publics et leurs points de vue sur de nombreuses questions contrastent. Alors que le premier texte de Monique, *Sans cœur et sans reproche* (Québec Amérique, 1983), a tout de suite été publié puis encensé par la critique (un « décollage magnifique », comme elle l'appelle), celui d'India, *Les Aventures d'India Jones* (Les Intouchables, 2004), a mis plus de temps à faire sa marque. Elle a dû frapper à plusieurs portes avant de trouver un éditeur qui croyait en elle, en ce qu'elle avait écrit. « Quand j'ai publié mon premier roman, la *chick-lit* était un genre assez nouveau au Québec. Je trouvais qu'il permettait aux écrivaines comme moi de s'approprier un pan de la littérature à notre façon, de partager notre regard moderne sur les choses en mettant des personnages féminins de l'avant, et notre humour, aussi. J'ai un côté de moi qui est fier parce que mon rêve, c'était d'amener ce genre-là, plus pop, au Québec, mais, aujourd'hui je m'en dissocie – probablement parce que je ne me suis pas sentie respectée, je me suis sentie diminuée dans le milieu, parce qu'on disait que ce n'était pas un genre sérieux. Pourtant, des livres modernes écrits du point de vue des hommes, qui mettent de l'avant des histoires de cœur ou d'introspection, il y en a une panoplie et, ces œuvres-là, on les prend au sérieux! »

**Monique :** C'est parce que tu sortais des sentiers battus, tu étais comme une extraterrestre !

**India :** Exactement. On me disait que ce que j'avais écrit ressemblait trop à un téléroman – ce qui, à mon avis, était une bonne chose ! (*rires*)

**Monique :** Et quelques années plus tard, j'ai décidé de quitter – avec grande peine – Québec Amérique justement parce que la maison prenait ce tournant plus populaire ! Comme quoi les choses ont changé rapidement... mais je me sentais moins chez moi dans ce genre de littérature.

**India :** Et c'est correct, on a le droit d'avoir chacune nos chemins !



Monique Proulx est romancière, nouvelliste et scénariste de cinéma. Acclamée autant par le public que par la critique et maintes fois primée, son œuvre explore les relations humaines avec profondeur et sensibilité. Deux romans, *Le Sexe des étoiles* et *Homme invisible à la fenêtre*, ont été adaptés pour le cinéma.

L'auteure de *Mister Big* dit être devenue militante par la force des choses. « En vivant ce double standard, j'ai commencé à me questionner, à me demander comment je pouvais changer les choses, les perceptions. Plein, plein d'écrivaines ont travaillé en arrière-scène – et continuent de le faire ! – pour s'assurer de donner plus de place aux femmes en littérature, pour créer des réseaux... pour s'assurer qu'on soit entendues, peu importe le genre littéraire qu'on choisit d'explorer », dit India, qui est d'avis que le prochain combat est en lien avec l'intersectionnalité et la diversité. (J'approuve.)

De son côté, Monique explique que le fait qu'elle ait fait « dans la littérature pure et dure » dès le départ l'a certainement aidée à mieux naviguer ce double standard qui, selon elle, est plus palpable dans les genres populaires. « Plusieurs de mes personnages sont des hommes, aussi. Évidemment, les écrivaines gagnent moins de prix, sont moins représentées dans les médias, mais... S'il y a une sagesse à acquérir, c'est probablement de ne pas être comme un chien à attendre la récompense. On n'est pas des chiens, justement. Déjà, ma trajectoire, je la prends comme une victoire. J'écris un livre aux cinq ans, mes lecteurs sont au rendez-vous. Mes livres trouvent leur place. »

Malgré cette disparité dans leurs œuvres et dans leurs chemins littéraires, les deux autrices s'entendent pour dire que le monde de l'édition, avant qu'il se fasse brasser la cage par le mouvement #metoo, n'était pas toujours doux pour les femmes et les minorités. Le livre *Le Sexe des étoiles*, de Monique, publié en 1987, met de l'avant une femme trans, ce qui avait à l'époque fait grand bruit. « La critique bien-pensante avait été choquée, j'ai reçu un important *backlash* juste de par le sujet que j'avais choisi d'explorer », dit Monique qui déplore qu'on ne soit pas vraiment plus avancés aujourd'hui en termes de droits trans. Je lui avoue trouver aberrant que 37 ans plus tard, les personnes trans aient encore autant de difficulté à faire changer leur sexe sur leurs documents officiels – comme son personnage, dans le récit ! « L'humain a une inertie incroyable. On tombe toujours à la place où c'est le plus conforme, où c'est le plus confortable, où on se sent le moins menacés. Au moins, on en parle beaucoup plus qu'à l'époque, où c'était tout à fait clandestin. Plus de voix, d'histoires sont entendues. Je pense que quand on écrit, on avance toujours dans la voie de la liberté et de l'amour. On essaie de faire avancer collectivement la société vers plus de liberté, plus d'ouverture aux autres », dit-elle. India réagit.

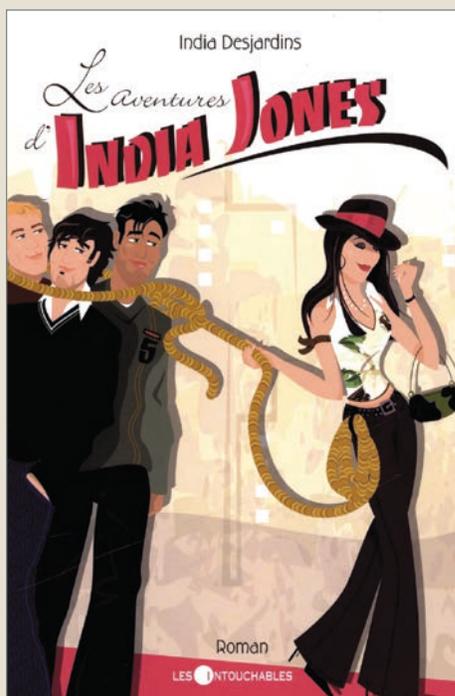
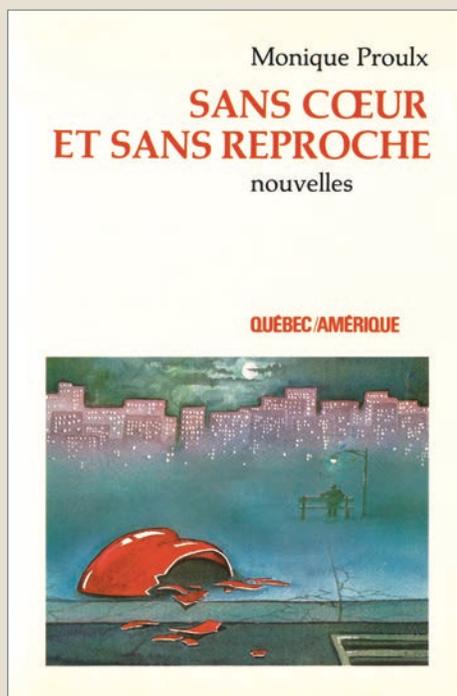
**India:** Ce qui me touche dans ton histoire, c'est que tu l'as écrite avec une spontanéité, une vérité, une curiosité, de l'empathie, sans t'attendre à recevoir ce *backlash*-là...

**Monique:** C'est ça, écrire. Je suis un filtre, je suis transparente, je laisse entrer la réalité. Je me mets au service de celle-ci. Maintenant, c'est plus difficile de se mettre dans la peau des autres, il y a une certaine sensibilité... comme si on voulait niveler les singularités, les richesses individuelles. Moi, je viens d'une époque où la liberté d'inventer était totale.

**India:** Mon opinion diffère un peu. À mon avis, oui, la fiction demande une liberté, mais j'ancre ça dans un travail de recherche. La relecture sensible, comme on l'appelle aujourd'hui, fait simplement partie de mon travail d'enrichissement et d'édition.

**Monique:** C'est essentiel. Il faut que tu respectes la vérité du contexte, mais, moi, ce qui m'intéresse, c'est de creuser les personnages que j'invente, que je raconte. Qui sont-ils comme humains, d'abord ? J'ai cette soif insatiable des gens.





J'ai publié mon premier roman, *La bouche pleine* (Québec Amérique, 2020), 37 ans après le premier de Monique, et 16 ans après celui d'India. J'ai, moi aussi, eu droit à un « décollage magnifique »... en donnant pourtant dans la *chick-lit* (bien que j'abhore le terme, faisons un compromis avec *littérature pop contemporaine*). Comme quoi les choses ont eu le temps de changer. J'ai aussi eu la chance d'entrer dans l'univers littéraire post-#metoo, à l'ère de débats importants, et d'être entourée d'un éditeur (coucou Stéphane Dompierre!) et d'une équipe extraordinaire. « Je pense que l'univers littéraire est plus bienveillant et plus diversifié, aujourd'hui, mais il est certainement plus difficile de se démarquer, il y a beaucoup plus de livres! Je pense souvent aux jeunes auteurs qui essaient de faire leurs marques... Dans ma cohorte de littérature pop, l'année où j'ai publié mon premier roman, je pense qu'on était cinq (*rires*)», dit India, qui aujourd'hui se questionne sur les façons d'assurer une meilleure rémunération pour les auteurs. Monique ajoute: « Même si je reçois encore des prix et beaucoup de regards, je me suis aperçue que l'offre est maintenant immense, ce qui fait que je vends beaucoup moins de copies. Mais ça m'importe peu. Je ne peux pas dire que *c'était mieux avant*. Ça ne peut jamais être vrai. C'est de se mettre des œillères que de décortiquer le passé. C'est *maintenant* que le combat se passe! »

Je n'aurais pas mieux dit.

# L'amour ne suffit pas

Par Marie-Noëlle Gagnon

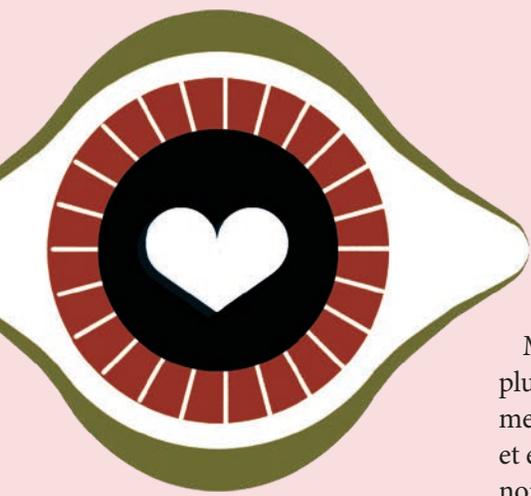
Alors qu'elle complétait son bac en études littéraires, Marie-Noëlle Gagnon rédigeait des articles pour le club de lecture Québec Loisirs. Dans l'un d'eux, elle écrivait : « Compte tenu de l'immense quantité de soumissions de manuscrits et de la saturation du marché, les éditeurs n'ont d'autre choix que de faire une sélection qui rejette cruellement dans l'ombre un nombre faramineux d'auteurs. » Elle était loin de se douter que ces refus feraient un jour partie intégrante de son travail. Qu'elle serait elle-même investie du pouvoir de dire non. Et qu'elle détesterait ça.

---

J'adore ma job. Après mes deux premiers mois comme éditrice adjointe, un poste déniché par hasard et obtenu par chance à la suite d'une petite annonce, j'ai déclaré que c'était ce que je voulais faire pendant toute ma vie. Une quinzaine d'années plus tard, dont onze chez Québec Amérique, je le pense encore. La littérature peut tout. Elle accompagne, divertit, enseigne, console. Elle permet d'élargir nos horizons et de développer notre empathie en nous immergeant dans d'autres réalités. Elle nous constitue comme peuple, nous donne une voix, et nous permet d'entendre celles des autres. Mon travail, pour moi, est riche de sens, et j'en suis très fière.

Mais rien en ce bas monde n'est parfait (sauf peut-être les crèmes glacées du Bilboquet). Car éditer, c'est dire oui. Mais pour un *oui*, il y a des dizaines, des centaines de *non*. « Cet après-midi, je détruis des rêves », ai-je déjà lancé alors que j'allais rédiger des lettres de refus. Cette boutade tentait malhabilement de camoufler l'amertume que j'éprouvais à envoyer ces courriels qui, je le savais bien, feraient mal. Très mal. J'ai souvent poussé une sorte de râle en appuyant sur *envoyer*. Et je n'ai jamais oublié que toutes ces pages de manuscrit, aussi maladroites puissent-elles parfois être, recelaient des semaines, des mois, voire des années d'effort. Et des espoirs, des rêves.

Mais il faut tout de même dire non souvent. Parce que la qualité ou l'originalité ne sont pas au rendez-vous – ce qui est résolument subjectif, nous en sommes très conscients. Parce que le livre ne s'inscrit pas dans notre ligne éditoriale – la façon consacrée de dire qu'il ne *fitte* pas chez nous, que nous ne sommes pas la bonne maison pour le présenter et le défendre. Parce que « la mayonnaise ne pogne pas », le plus souvent – c'est-à-dire que même si le fond et la forme sont intéressants, la proverbiale foudre n'a pas frappé.



Mais quand ça clique, quand c'est *oui*, je deviens alors la bonne fée qui exauce le vœu le plus cher. Ce sont de sacrées belles journées. Toutefois, avant d'agiter ma baguette, je dois me tourner vers mes collègues, d'abord un deuxième éditeur qui lira à son tour le manuscrit, et ensuite, si le coup de cœur est partagé, vers ce que, chez Québec Amérique, nous avons nommé *le comité d'acquisition* (ailleurs le comité éditorial, ou le comité de lecture). Il réunit une dizaine de personnes de différentes équipes – éditoriale, commerciale, production, direction – à qui nous présentons les manuscrits et avec qui nous décidons collégialement d'aller de l'avant. Ou pas.

Puisque les décisions étaient auparavant prises en vase clos, certains éditeurs ont trouvé l'instauration de ce comité difficile, surtout la dimension commerciale de l'affaire. En ce qui me concerne, malgré quelques inévitables déceptions, ç'a surtout été un soulagement. On ne veut pas le croire – parce que c'est cruel! –, mais en édition comme en toute chose, l'amour ne suffit pas. J'ai cru passionnément en plusieurs romans formidables qui n'ont pas dépassé le cap des 500 exemplaires vendus. J'ai aimé de tout mon cœur des auteurs dont j'ai néanmoins dû refuser des manuscrits. Ainsi, pouvoir partager le poids de mes décisions avec le reste de l'équipe m'allège considérablement. Les choix ne sont pas toujours unanimes, mais quels qu'ils soient, on les débat et on sait pourquoi ils sont faits.

Ça ne veut pas dire qu'on ne prend pas de risques, qu'on ne publie que des « valeurs sûres ». Lorsqu'il était encore président de Québec Amérique, Jacques Fortin me demandait régulièrement si j'avais lu « quelque chose de bon » et lisait à son tour les manuscrits que je souhaitais publier. Il m'a une fois rendu un manuscrit en déclarant : « On n'en vendra pas, mais c'est de la belle littérature. C'est important de le faire. » On l'a publié et on en a vendu 463 exemplaires ; déçus, mais sans regrets. Cela ne peut toutefois pas toujours être notre ligne de conduite. Chaque maison a sa façon de réussir. Chez nous, c'est l'équilibre entre les ouvrages risqués ou pas qui prévaut. L'équipe commerciale est prête à accueillir des coups de cœur téméraires (parce que l'auteur est inconnu, ou le thème audacieux, ou le style inventif, ou les trois en même temps) lorsqu'on les défend avec passion. Après tout, c'est l'équipe commerciale d'une maison d'édition, pas d'un magasin de souliers. Mais puisque plusieurs auteurs réputés et talentueux peinent à vendre plus d'un ou deux milliers d'exemplaires, la prise de risque a plusieurs visages, plusieurs paramètres, qui entraînent inéluctablement des refus.

Dépité, mon petit garçon m'a récemment demandé pourquoi le père Noël ne passait pas plus souvent. « Parce que s'il passait souvent, ce ne serait plus spécial. C'est la rareté de son passage qui lui donne sa valeur. » Il me semble ainsi que nous, les éditeurs, sommes des sortes de pères Noël livrant dans les librairies nos cargaisons de présents colorés, créés dans nos ateliers non pas infaillibles, mais certainement magiques. Face à l'abondance des publications, à la surabondance de l'autopublication, c'est la rareté de nos *oui* qui leur donne leur valeur.

# Contractuellement parlant

Par Félix Moreau

**Le présent texte s'adresse à tous les artistes qu'ils soient auteurs, illustrateurs ou collaborateurs, y compris ceux qui ne lisent pas leur contrat d'édition en entier : vous êtes plus nombreux que l'on pourrait le penser !**



Félix Moreau est membre en règle du barreau du Québec en plus de détenir une maîtrise en administration des affaires (MBA). Au fil de ses années chez Québec Amérique, il a occupé divers postes : avocat, directeur administratif, directeur des affaires corporatives et légales... Il est aujourd'hui directeur général.



Extrait de *Jeunateur, Tome 1 – Souffrir pour écrire*, Stéphane Dompierre et Pascal Girard, 2008.

Le contrat d'édition n'est pas qu'un passage obligé, une course à obstacles intellectuelle à laquelle les auteurs et illustrateurs doivent se soumettre en route vers la publication de leurs œuvres. Dans son essence, la conclusion d'un contrat d'édition est un acte de confiance mutuelle et d'engagement entre un artiste et un éditeur. C'est beau, non ? D'une part, l'artiste confie le fruit de sa créativité et de son labeur à l'éditeur dans l'espoir que ce dernier diffuse son œuvre le plus largement possible, en échange d'une contrepartie financière. D'autre part, l'éditeur confirme à l'artiste que son œuvre a du mérite, qu'un public existe pour celle-ci et qu'il s'engage à le rejoindre au meilleur de ses capacités.

Le contrat prévoit par avance les droits et obligations respectives des artistes et éditeurs à partir du début du processus créatif jusqu'à la fin de commercialisation de l'œuvre. Le contrat est aussi une porte ouverte sur les usages du monde de l'édition : l'artiste ne devrait jamais hésiter à poser des questions à l'éditeur sur les clauses contractuelles qu'il ne comprend pas. Si l'éditeur peine à expliquer une clause, c'est qu'elle devrait être reformulée ou retirée du contrat. À ce niveau, je ferai mienne la maxime de mon regretté professeur de droit constitutionnel : « Ce qui n'est pas intelligible n'est pas intelligent » !

L'artiste devrait magasiner son contrat d'édition en même temps qu'il magasine son éditeur (un travail important, comme on peut le constater à la page 54). Un bon contrat d'édition est rédigé de manière simple, concise, claire, et être à jour par rapport au contexte de l'industrie. Si vous retrouvez des mots comme « blueprints », « bleus » ou « microfilm » dans une proposition de contrat de la part de votre éditeur, il est grand temps que celui-ci se modernise. Inversement, on devrait, plus tôt que tard, voir apparaître aux contrats l'ajout de clauses concernant l'intelligence artificielle – si ce n'est pas déjà fait. À la suite de l'adoption en 2022 de la nouvelle loi québécoise sur le statut de l'artiste, dans les prochaines années les contrats seront aussi appelés à évoluer en fonction du résultat des négociations collectives qui s'entament entre les éditeurs, dont une majorité sont représentés par l'Association nationale des éditeurs de livres (ANEL) et l'Union des écrivaines et des écrivains québécois (UNEQ).

Une fois le contrat lu et analysé par l'artiste, ce dernier peut ensuite tenter d'en négocier certains aspects. L'artiste doit cependant être en mesure d'apprécier la force de sa position de négociation. L'éditeur prend un risque chaque fois qu'il publie un ouvrage, l'adoption d'une œuvre par le public n'ayant rien de la certitude. (S'ils connaissaient une formule infaillible, les éditeurs ne publieraient que des best-sellers !) Dans le contexte des négociations pour la conclusion d'un contrat, la flexibilité de l'éditeur variera donc en fonction d'éléments lui permettant de diminuer le risque qu'il perçoit, tels que la notoriété de l'artiste et son bassin de lecteurs fidèles, la qualité de l'œuvre elle-même et la quantité prudente de ventes estimées pour ce livre.

Une fois le contrat signé, celui-ci devient la référence pour la bonne conduite des opérations de production et de commercialisation de l'œuvre et du paiement à l'artiste de ses redevances. Si tout se passe bien, l'œuvre se vend à quelques milliers d'exemplaires et devient un titre de fonds, l'artiste reçoit des redevances récurrentes intéressantes, le livre est rentable pour l'éditeur et le contrat perdure dans le temps!

## LA NÉGOCIATION



## LE COURRIER



## À leurs affaires



Rodica Lazar est membre de l'Ordre de comptables professionnels agréés du Québec depuis maintenant 12 ans. Elle détient aussi des diplômes en gestion et en belles-lettres. Son amour pour les chiffres et la littérature l'ont amenée chez Québec Amérique en 2018, où elle a occupé le poste de directrice comptable puis celui de Vice-présidente, administration.



Œuvrant en comptabilité depuis 40 ans, Chantal Campion a travaillé dans diverses entreprises (PME et OSBL, entreprises de production) avant d'atterrir chez Québec Amérique, en mai 2018. Fière maman et jeune grand-maman, Chantal combine ainsi ses passions pour les chiffres et les livres, qui l'ont conduite au poste de technicienne comptable.



Son diplôme en gestion et comptabilité en main, Christelle Chérilus a fait son entrée chez QA en tant que Technicienne comptable le jour de l'éclipse solaire de 2024. Amoureuse des chiffres, et telle la lune qui passe devant le soleil, elle complète doucement et sûrement son intégration.



Raghad Kharbout a quitté la Syrie il y a dix ans, son baccalauréat de comptabilité en poche. Après avoir appris le français et entamé sa vie professionnelle québécoise, c'est en janvier 2024 qu'elle est arrivée chez Québec Amérique à titre de commis comptable. Curieuse de nature et polyglotte, Raghad est également une grande lectrice.

# Dyades créatives

Par Elisabeth Massicoli



**C'est comment, de se faire éditer? On a demandé à des auteurices de Québec Amérique de nous expliquer le processus – et toutes les émotions qu'il suscite! – dans leurs propres mots.**

Il est plutôt difficile, quand on parle de la relation entre un-e éditeurice et un-e auteurice, de généraliser, d'arriver à des constats qui s'appliqueraient à tous les duos littéraires. C'est qu'il s'agit d'une dynamique qui change grandement, d'une paire à l'autre – même si on espère qu'elle est toujours, toujours teintée de respect, de soutien mutuel et d'aspirations communes. Cette relation de confiance toute particulière comporte son lot de précieux moments, d'illuminations créatives, de différences de point de vue, de *clash* d'idées – et chacun-e réagit de façon bien personnelle à ce long processus qu'est l'édition d'un livre. Pour mieux cerner ce laborieux travail qui se déroule derrière le rideau, des auteurices se dévoilent à propos...

## ... de l'envoi du premier jet...

« C'est toujours difficile pour moi de peser sur le bouton *envoyer* pour un manuscrit, car dans mon esprit, un manuscrit n'est jamais terminé. Je ne suis d'ailleurs pas la seule auteure à penser ainsi! Je trouve toujours quelque chose à peaufiner, améliorer, réviser, figoler dans mon texte. Mais, quand je suis assez satisfaite, je me donne un petit coup de pied au popotin et je me dis : plonge! Une fois que j'ai envoyé le manuscrit, mon soulagement s'étend, aussi vaste qu'un lac. [Quand] le manuscrit est accepté, je suis tellement soulagée, tellement heureuse-joyeuse-radieuse que les révisions ne me font pas peur du tout. »

— Andrée Poulin, autrice de l'album jeunesse *On se tait s'il vous plaît!...* et de 59 autres livres!



« [Je suis prête à envoyer mon premier jet] quand je sens que j'ai nettoyé mon texte de tout ce dont je ne suis pas absolument convaincue. Le test ultime : je dois être capable de me relire sans accroc. J'en arrive à un point d'épuisement où je ne sais plus quoi régler pour amener mon texte plus loin, et c'est là où je passe le relais à mon éditeur. Ainsi, j'envoie une première version déjà retravaillée. Le premier sentiment qui m'habite après la soumission est la nostalgie de ne plus être immergée dans ma création, un vide temporaire. »

— Fanie Demeule, autrice des romans *Highlands*, *Mukbang* (Tête Première) et *Déterrés les os* (Hamac), entre autres.



« En général, quand j'envoie une première version à mon éditrice, c'est que je l'ai lue et relue, que j'ai le nez dedans depuis si longtemps que je n'arrive plus à prendre de distance critique. À ce stade-là, j'ai une histoire complète et j'ai trimballé mes personnages un peu partout : je les ai amenés avec moi au café, dans le bain, je les ai traînés dans mon lit, en version électronique et papier. Et je suis arrivée au point où je ne sais plus trop quoi penser d'eux et de leurs aventures. J'ai besoin d'un regard neuf. J'ai besoin de mon éditrice. Mais envoyer le fruit de tant d'heures de travail et d'effort est vertigineux. Ça me rend chaque fois aussi nerveuse. C'est le moment où je vais enfin savoir si, entre ce que je voulais écrire et ce que j'ai écrit, il y a correspondance. J'ai une confiance absolue à l'égard de l'éditrice – à ce stade, je me fie à son jugement plus qu'au mien ! Et ça rend donc l'exercice encore plus angoissant ! Et si elle trouvait ça nul ? Et si j'avais fait fausse route ? [...] Je sais que je ne serai soulagée qu'au moment où j'aurai ses commentaires. En attendant, j'essaie de penser à autre chose, de m'occuper – ma maison est TRÈS propre quand j'attends le retour de mon éditrice. Pendant cette période, surtout, je ne relis pas mon texte. »

— Karine Glorieux, autrice de nombreux romans pour les adultes, dont *À côté de la track*, et les jeunes, notamment ceux de la série *Mutants*.

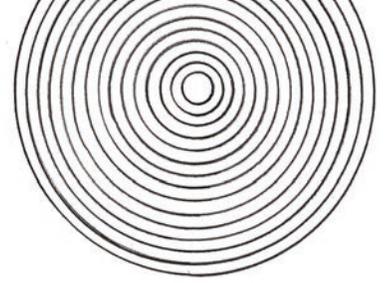
« Je n'envoie jamais ni brouillon ni premier jet. Au moment de faire parvenir mes manuscrits à mon éditrice, j'ai travaillé et retravaillé mon texte sept, huit, voire dix fois. Quand je me rends compte que je change des phrases qui n'apportent plus rien et, surtout, que je n'ai plus le recul nécessaire pour améliorer quoi que ce soit, c'est à ce moment-là que je me convaincs de transmettre le manuscrit. Par la suite, je n'y pense plus, car je travaille déjà sur le projet suivant. »

— Camille Bouchard, auteur des romans *Opération Eiche*, *Le tribunal des animaux* et *Le coup de la girafe* (Soulières éditeur), entre plusieurs autres.



« [Lorsque j'envoie mon manuscrit], j'essaie de pratiquer le détachement. Je me dis que cela n'a au fond aucune importance. Je n'y joue pas ma vie, ce n'est pas une évaluation de ma valeur comme être humain, c'est seulement un texte que j'ai écrit parce qu'il avait du sens pour moi au moment où je l'ai écrit. C'est une étape dans mon processus créatif. Il est possible que le texte ne soit pas prêt, ou pas bon, ou pas pertinent ou au contraire, qu'il plaise. Même dans ce dernier cas, ça ne veut rien dire sur la suite de ma carrière, ni que je suis meilleure qu'une autre. Cela veut seulement dire que je suis arrivée au bon endroit, au bon moment. »

— Madeleine Allard, autrice du roman pour adultes *Une fenêtre par où s'échapper* et des albums *Un dimanche sous la pluie* et *Madame J. et les paquebots*.



## ... de l'acceptation – ou pas! – des suggestions éditoriales...

« Quand je reçois les commentaires de mon éditeur, je les lis d'abord d'un seul trait pour prendre le pouls des défis à surmonter. Je suis enthousiaste à l'idée de parfaire mon texte, mais je me demande tout de même un peu comment j'y arriverai. Ça se rapproche d'un marathon ou d'une épreuve physique, mais d'un point de vue intellectuel et émotif. Il y a une forme d'essoufflement mental qui apparaît devant la nécessité de peaufiner une pensée ou un imaginaire, de défaire des nœuds structurels. Heureusement, la satisfaction est grande quand je me découvre un second (ou un millième) souffle et que j'arrive à la ligne d'arrivée. »

— Catherine Larochelle, autrice des romans *Toutes nos disparitions* et *J'irai déterrer mon père*, entre autres publications.

« Ça peut sembler paradoxal, mais, moi, j'aime une direction littéraire sévère. J'aime quand il y a beaucoup de commentaires critiques, qui me permettent de voir mon texte sous un jour nouveau et surtout, surtout, de l'améliorer. Ce qui ne veut pas dire que j'accepte tous les changements proposés ou demandés. »

— Andrée Poulin

« Les éditeurs n'ont pas toujours raison! Il faut aussi avoir confiance en son projet et comprendre qu'il s'agit de l'opinion d'une personne. Il faut savoir faire la part des choses entre ce qui nous tient à cœur et ce qui peut être changé. C'est une valse entre émotion, sang-froid, réflexion et lâcher-prise. Quand le travail est bien fait, on a le sentiment d'être respecté, de travailler main dans la main, d'aller dans la même direction... [...] Je ne crois pas qu'on devienne écrivain seul dans son salon. »

— Madeleine Allard



« Je compare beaucoup l'étape de l'édition à celle de la post-production en télé ou en cinéma. Celle du montage, de la colorisation, du mix sonore... C'est l'étape où on connaît chaque mot, chaque coupe, chaque métaphore, chaque gag. L'étape où on a presque la nausée en relisant notre texte pour la 1000<sup>e</sup> fois. Et c'est justement là que ça devient dangereux. En télé, en salle de montage, c'est si facile de baisser la garde *parce que je le connais par cœur ce reportage-là*, et de laisser passer une erreur de logiciel, une image qui n'allait pas là, mais qui a été ajoutée pendant une seconde d'inattention... Pour rester motivé à chaque lecture, je me choisisais donc des vinyles différents de trames sonores de films d'horreur pour me créer une bulle. Pour me créer une ambiance et une atmosphère. Comme si je redécouvrais le film que je connais par cœur en y ajoutant une nouvelle musique! »

— Sébastien Diaz, auteur d'*Ils finiront bien par t'avoir*, son premier roman.

« Pour moi, [les révisions de l'éditeur ne font pas partie d']une étape obligée qui va vaguement défigurer mon bébé; [la relecture par l'éditeur] est le premier contact de ce bébé avec le monde. Un lecteur au jugement aiguisé et aux antennes bien déployées, qui saura me dire s'il manque à ce bébé quelques aptitudes pour pouvoir affronter la vie et être reçu et compris. »

— Geneviève Jannelle, autrice des romans *Prendre son souffle*, *Pleine de toi* (VLB Éditeur) et *La Juche* (Marchand de feuilles), notamment.



«Je ressens souvent une certaine résistance quand on me demande d'apporter des changements, mais une fois la première impression passée, je me rends compte que ces changements sont très pertinents. Souvent, aussi, je me rends compte que mon éditrice a relevé une incohérence et je me dis que sans elle, j'aurais vraiment fait une gaffe! Avec le temps [...], je me suis rendu compte qu'écrire un roman est beaucoup plus un travail d'équipe que je l'imaginai au début. Mon éditrice est mon filet de sécurité. Je sais que je ne suis pas parfaite, que malgré toute l'attention que j'y mets je vais sûrement commettre des erreurs pendant mon écriture, et savoir qu'elle va jeter son œil de lynx sur mon texte me rassure.»

— Tania Boulet, autrice jeunesse derrière les romans *Le Lac aux Fées*, *Un pas à la fois* et *Cléo*, entre autres.

### ... du travail en collaboration avec un-e éditeurice...

«D'abord, j'éprouve de la reconnaissance devant une telle implication [de mon éditeur] dans mon travail. Je prends le temps d'étudier, de soupeser chacune des suggestions soumises, [mais] je n'accepte rien les yeux fermés. Il faut savoir que je ne reçois pas seulement des commentaires écrits. Le premier retour de lecture est surtout l'occasion d'un échange de vive voix où on a amplement le temps de discuter des suggestions et de se mettre au diapason. [...] Je jubile à voir mon œuvre évoluer, se transformer au fil des réécritures et des remises en doute. Je considère que c'est à travers ce processus qu'elle peut trouver son aboutissement. D'ailleurs, j'apprécie davantage cette étape que celle de l'écriture de la première version. Lors de la réécriture, on se creuse la tête pour trouver des solutions et on affine la création, ce qui exige une certaine minutie, un souci du détail qui me fait triper.»

— Fanie Demeule



«C'est un travail très intime, à la limite intimidant. Il y a toujours une part de soi qu'on sème involontairement derrière ses pas en cours d'écriture et qui peut être évidente à une éditrice avec qui on travaille depuis longtemps. Ces bouts de vie qui nous sont personnels nous sautent aux yeux seulement lors du processus de correction, et on espère secrètement qu'ils sont passés inaperçus. Ce rapprochement entre collaborateurs m'a appris à ne pas coopérer avec quelqu'un que je n'aurais pas rencontré au préalable, avec qui je n'aurais pas pris le temps de discuter, de connaître la vision de la littérature, de jauger les affinités qui nous lieront, de rigoler et de... hum... je vais dévoiler un secret... de soupeser discrètement les compétences.»

— Camille Bouchard

«À mon avis, ce travail est indispensable. Je n'ai pas le recul nécessaire pour voir ce qui ne va pas avec mon texte, ce qui pourrait être amélioré. Il m'est arrivé d'être plus ou moins d'accord sur le coup avec certaines demandes, de faire le retravail un peu à contrecœur... pour me rendre compte par la suite que l'éditrice avait tout à fait raison : l'histoire était bien meilleure ainsi ! Mes romans sont sans contredit meilleurs grâce au travail de direction littéraire. Le travail d'édition me plaît. J'ai vraiment eu très peu d'expériences négatives. Pour rester motivée, je garde simplement en tête la même chose que je dis aux élèves dans les classes... Quand certains me parlent d'un travail ou d'un examen particulièrement difficile, je leur dis que leur professeur-e est là pour les aider, pour qu'ils s'améliorent. Ils forment une équipe, tous les deux. Aucun prof ne se lève le matin en se réjouissant à l'idée que ses élèves subissent un échec ! Je vois le travail d'édition un peu de la même façon : l'éditrice n'est pas *contre* moi, au contraire : les critiques que cette personne me fait me poussent à améliorer mon texte, [son] but est de m'aider.»

— Martine Latulippe, autrice jeunesse des romans *Dans la nuit*, *Le Cri* et *Trahie*, notamment.



«J'ai le travail éditorial en haute estime. Il m'est arrivé de lire des romans et de me dire que l'éditeur n'avait pas fait son travail avec assez de rigueur, qu'il avait été complaisant, que ce livre entre mes mains n'aurait pas dû être une version finale. C'est que nous, les auteurs, travaillons en vase clos. Seuls avec nous-mêmes. Ça prend quelqu'un pour nous remettre en question, pour nous dire que ce qu'on croit très clair ne l'est pas du tout ou pour nous souligner qu'il y a des longueurs, par exemple. Je ne comprends tout simplement pas les gens qui s'autoéditent. Je ne sais pas si c'est de l'inconscience, de l'infatuation ou du narcissisme, mais ces gens qui ne doutent pas me font peur. Quelqu'un qui a été rejeté par toutes les maisons d'édition possibles et qui persiste à croire que son œuvre relève du génie, il peut avoir raison. Mais 99 fois sur 100, il a tort et refuse simplement de voir qu'il lui reste du travail à faire.»

— Geneviève Jannelle

«À part la présentation graphique, la couverture d'un livre contient trois informations majeures : le titre, le nom de l'autrice ou de l'auteur, celui de la maison d'édition. Le nom de l'éditeur ou du directeur de collection n'apparaît qu'en page quatre, en petits caractères. Il arrive même qu'il soit occulté. Tout ouvrage reposant sur ces couples plus ou moins ponctuels que constituent auteur et éditeur, j'arrive à la conclusion que nous avons presque affaire à des relations illicites, l'un des partenaires demeurant dans l'ombre. Pourtant, c'est cette face cachée qui possède le pouvoir ultime, celui de dire oui ou non, d'accepter ou de refuser. Aussi quand l'auteur, ce personnage fragile et égocentrique, habité par le besoin d'être aimé, compris, admiré, aussi par la conviction plus ou moins solide d'avoir quelque chose à communiquer à l'humanité, veut faire publier son œuvre, il se présente, comme Ali Baba, devant une porte massive. Sa question : mon livre, ce château de mots, contient-il un *Sésame*, ouvre-toi ?»

— Jean Lemieux, auteur des romans *On finit toujours par payer*, *Nos meilleurs amis sont les morts* et *La Dame de la rue des Messieurs*, parmi de nombreux autres.



«C'est [un travail] absolument crucial ! D'abord parce que ce travail de collaboration permet d'élever le texte à son meilleur niveau possible. Et ensuite parce qu'il contribue de manière active et concrète à mon développement artistique. Travailler avec mon éditrice m'aide à prendre conscience de mes forces et de mes faiblesses. Et à affirmer ma voix, de roman en roman.»

— Isabelle Grégoire, autrice des romans *Fille de fer*, *Vert comme l'enfer* et *Sault-au-Galant*.



### ... de la réception – enfin! – de l’ouvrage imprimé...

«Je suis toujours très excitée de recevoir un nouveau livre. J’ouvre la boîte, je sens le livre, je regarde les illustrations... C’est un beau moment. J’ai publié plus de cent livres (sur 28 ans, quand même!) et chaque fois que j’ouvre la porte et découvre un messenger qui me tend la boîte contenant ma nouvelle parution, mon cœur fait un petit bond!»

— Martine Latulippe



«Quand je reçois un nouveau roman, je ressens toujours énormément de fierté. Faire un livre est un long processus et je me trouve chaque fois incroyablement privilégiée d’être appuyée par des personnes aussi dévouées pour réussir à transformer mes idées, mes projets, mes rêves en livres réels. J’ai l’impression qu’il y a là quelque chose de magique, une sorte d’alchimie... Mon éditrice et toute son équipe sont peut-être ça, finalement : des magiciens!»

— Karine Glorieux

«[Lors de la réception des exemplaires physiques du livre *Génération Canal Famille*], je me souviens très bien d’arriver au Café L’Éditeur. Il faisait chaud, le soleil commençait à baisser. La place était pratiquement vide. C’est là qu’on a vu les deux boîtes brunes, l’une au nom de Simon [Portelance, coauteur], l’autre au mien. Bien sûr, j’ai ressenti de la fierté, mais c’est resté éphémère. J’aimerais décrire un moment romanesque, mais ça ne l’était pas. On savait qu’on avait encore des caisses à aller chercher dans l’entrepôt. Ce moment n’est jamais sexy. Il fallait penser à tellement d’affaires, ça m’a pris du temps avant de réaliser qu’on avait concrétisé notre rêve. J’en ai pris conscience en voyant les gens le prendre dans leur main et flatter l’arbre vert et orange sur la couverture. Là, je pouvais enfin me dire : mission accomplie!»

— Guy A. St Cyr, coauteur de l’ouvrage *Génération Canal Famille*, avec Simon Portelance.

«Je ressens la fierté du travail accompli, j’ai le sentiment que le maximum a été fait pour le livre et qu’il faut que je lui laisse vivre sa vie. Quand je reçois enfin la boîte de livres, une immense joie m’envahit. C’est une émotion intense, et très physique, avec larmes aux yeux et sauts de joie. Je prends le livre en mains, le respire, l’examine sous toutes ses coutures, le feuillette... Je l’aime et je le trouve beau. J’ai une place dans ma bibliothèque où les différentes éditions sont exposées – ça m’encourage à continuer!»

— Isabelle Grégoire

«Je suis très heureuse quand mon roman part chez l’imprimeur. Je vis un magnifique moment d’euphorie, de fierté et d’attente joyeuse... jusqu’au jour où je me demande si j’arriverai à en écrire un autre!»

— Catherine Larochelle



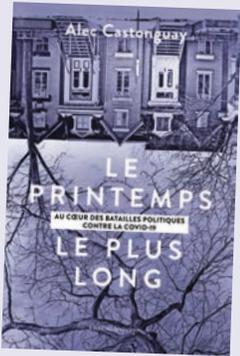
## Quelques anecdotes

**Parce que les conversations entre un-e auteurice et un-e éditeurice sont tantôt cocasses, pleines de sagesse – ou carrément hilarantes!**



« Il y a quelques années, nous avons réuni les dix romans de la série *Julie* dans un seul livre, *Julie et les légendes*. Mon éditrice, Stéphanie, m'avait alors demandé un petit mot d'introduction pour chacune des dix histoires (pourquoi j'ai choisi cette légende, les recherches faites, etc.). Je trouvais la demande sympathique, mais j'étais loin d'être convaincue que ces textes [ajoutaient vraiment aux] livres. Est-ce que ça intéressait les jeunes lecteurs que je leur parle de moi? Eh bien, c'est l'une des choses dont on me parle le plus dans les écoles qui travaillent avec ce livre! Comme si le fait d'avoir des messages venant directement de l'auteurice créait un lien avec les élèves. J'arrive en classe et ils ont l'impression de me connaître déjà un peu. Cette idée ne venait pas de moi du tout. D'où l'importance du travail d'édition! »

— Martine Latulippe



« Je n'écris pas de la fiction, ou du moins, pas encore! Le manuscrit revient donc la plupart du temps avec des questions reliées aux faits, aux chiffres ou aux sources, ce qui est normal. Je dois donc donner un nouveau tour de roue pour valider certaines choses, que je pensais limpides la première fois. Ce n'est pas toujours agréable, mais c'est essentiel. Dans le cas du livre *Le Printemps le plus long*, ce n'était pas le seul défi. À la lecture de mon premier jet, arrivé à la conclusion, mon éditeur, Éric St-Pierre, a écrit dans la marge: "Je roule le journal, je le frappe sur la table et je te dis NON, tu peux faire mieux!" J'ai ri. C'est vrai que ma conclusion n'était pas à la hauteur du livre. J'imagine que je l'avais faite un peu vite, fatigué après 335 pages d'écriture. J'ai dû me creuser la tête pour améliorer les dernières pages du livre. Mais il avait raison de me mettre au défi. »

— Alec Castonguay



« Entre mon troisième et mon quatrième roman, il s'est écoulé 8 ans, années pendant lesquelles j'ai eu trois enfants. Quand j'ai envoyé mon quatrième roman à mon éditeur, Stéphane Dompierre, c'était un grand moment pour moi: mon premier roman depuis que j'étais maman (et que mon temps d'écriture s'était réduit comme peau de chagrin). C'était en pleine pandémie, alors il m'a invitée à une visioconférence pour me partager ses impressions générales. Au début de l'appel, après quelques banalités échangées, lorsqu'il s'attaque à me parler de mon texte, le voilà qui soupire, qui fait une drôle de face, qui semble chercher comment attaquer la question. Évidemment, je me dis tout de suite qu'il a détesté et je lui ouvre la porte à me le dire franchement. « Comment j'te dirais ça... Ton roman, il torche des culs. Mais je t'attendais TELLEMENT pas là », a-t-il fini par lâcher. Soulagement. Il avait adoré. Mais la sensibilité de ma plume, ma voix, avait évolué. Ce roman était différent de tout ce qu'il avait lu de moi jusqu'à présent. Et c'est là que l'anecdote devient drôle, parce que trois ans plus tard, je me suis retrouvée à présenter ce roman à une délégation de journalistes français, avant sa sortie en France. Et je leur ai partagé les premiers mots de mon éditeur, cette expression franchement québécoise et pas très chic: *ça torche des culs*, pour dire que ça supplante tout le reste, que c'est exceptionnel. Ils ont évidemment adoré, comme ils adorent généralement nos sacres et nos expressions colorées. Si l'expression se répand en France, ce sera un peu ma faute. Et celle de mon éditeur. »

— Geneviève Jannelle

« On voulait faire un livre très vivant, à l'image de ce qu'était Canal Famille. Un gros mélange d'émotions, de couleurs, d'informations et d'humour. Guy et moi, on ne voulait pas se mettre en vedette. On voulait laisser le plus de place possible à ceux qui ont travaillé pour Canal Famille. Ceci dit, on s'est tout de même permis plusieurs blagues de notre cru, dont certaines qu'on se disait qu'elles seraient peut-être coupées. C'était ma seule petite incertitude dans tout le processus d'édition. À ma grande surprise, le seul élément humoristique qui a été remis en question lors de l'édition, c'est l'utilisation d'une expression de Jocelyne Letendre dans *Radio Enfer*: "Des jeunes full shaftés rebelles". Après avoir spécifié que c'est une vraie réplique tirée de *Radio Enfer*, ç'a été conservé malgré la connotation vulgaire liée au mot *shafté*. L'équipe de Québec Amérique nous a offert une belle liberté au niveau de la rédaction et de la création et je crois que ç'a été très apprécié par nos lecteurs. »

— Simon Portelance et Guy A. St Cyr

« Je resterai marquée par le niveau de *fact checking* de Stéphane Dompierre lors de notre collaboration autour de mon roman *Highlands*. À l'aide de Google Maps, il a retracé le parcours de mes personnages en Écosse. Ainsi, il a pu trouver que ma trop brève description de la trajectoire entre Pitlochry et Blair Atholl donnait l'impression que le chemin était plutôt court par rapport à sa distance réelle de 2 h à pied. Toujours grâce à Google, il a aussi pu constater que le boucher ambulant qui apparaît dans l'un des chapitres existe bel et bien. Ces démarches ont confirmé mon impression : Stéphane est profondément engagé dans les projets sous sa direction. »

— Fanie Demeule

« En 2012, l'éditrice de *Prague sans toi*, avec qui je travaillais pour la première fois, m'accueille pour une rencontre d'introduction. Après plusieurs minutes d'échange, elle me fait part d'un commentaire majeur. La fin du roman n'allait pas du tout. Aucune femme ne réagirait comme ça. Cette fois, il ne s'agissait pas d'un format ou d'un titre, mais de cet élément fluide et capital, la psychologie d'un personnage central. L'observation m'était soumise par une femme qui aurait pu être ma fille. J'ai fait "Ah non?", elle m'a soumis quelques éléments de réflexion et nous avons changé les derniers chapitres au fil des versions subséquentes. »

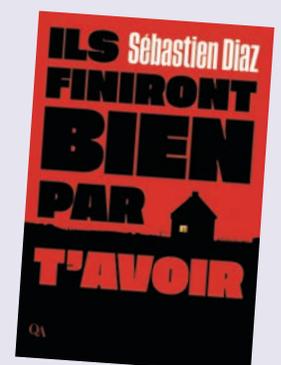
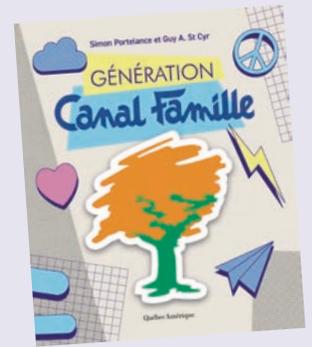
— Jean Lemieux

« Pour l'édition en France de *Fille de fer*, le premier document de révision m'est arrivé avec plus de 800 modifications! J'ai capoté quand j'ai vu les corrections proposées... Alors que l'histoire se déroule au Nord-du-Québec, dans le milieu des mines et du chemin de fer, l'éditeur suggérait des traductions en argot parisien. Par exemple de changer les *pisseuses* qui vont nous *bosser* en *gonzesses* qui vont nous *casser les couilles*! Nous avons fait beaucoup d'allers-retours avec l'éditeur et la discussion s'est avérée respectueuse et enrichissante. J'ai accepté de modifier ce qui pouvait prêter à confusion – *avoir peur* plutôt qu'*avoir la chienne*, par exemple – mais refusé les termes trop franco-français. »

— Isabelle Grégoire

« Stéphane Dompierre a été un partenaire idéal puisque mon roman flirte avec l'épouvante, un genre qu'il connaît bien pour l'avoir lui-même côtoyé comme auteur. Nous avons donc les mêmes bases, les mêmes références. Et avec son humour unique, il a su rendre le processus moins clinique, moins didactique. J'ai beaucoup ri en découvrant certaines de ses interrogations sur mon texte comme "Je vois mal comment un personnage peut se mordiller les gencives..." ou "Tremper son cornet crème molle dans le caramel ça se peut? Dans mon temps à la crèmerie, c'était impossible!" »

— Sébastien Diaz



# L'idée du siècle

Par Mariana Mazza



Mariana Mazza est humoriste, mais aussi autrice, actrice, peintre, animatrice et critique littéraire. D'origine uruguayenne et libanaise, elle est née à Montréal-Nord en 1990. Chez Québec Amérique, elle a publié les récits biographiques *Montréal-Nord* en 2022 et *Rivière-des-Prairies* en 2024. Un troisième livre est à venir. Elle vit présentement à Saint-Lambert avec ses deux chiens, sa piscine et ses toiles invendues.

La première fois que j'ai eu l'idée d'écrire un livre, j'étais toute petite. Je voulais être celle qui faisait voyager les autres, qui les faisait rêver. J'ai longtemps pensé que j'avais ce talent, une facilité à transporter les autres dans mon imagination. Et puis, la réalité m'a rattrapée. Ce n'est pas parce que j'aimais lire que j'allais aimer écrire. Même dans mon métier d'humoriste, ce que j'aime, moi, c'est de raconter des histoires, d'être face à mon public et de faire vivre des émotions à ceux qui m'écoutent. Parler, ç'a toujours été facile pour moi. Le ton, les regards, les pauses – sur scène, devant des gens, je me sens en contrôle.

Mais avec les mots, c'est différent. Il faut choisir les bons, il faut être précis, il faut savoir manier la plume d'une certaine façon pour être bien compris.

Quand j'ai eu l'idée d'écrire *Montréal-Nord*, mon premier livre, je voulais écrire librement, avec mon franc-parler, mes règles, ma couleur, mon image.

Des amies libraires m'ont fait la liste des différentes maisons d'édition québécoises qui pourraient m'accueillir, et m'ont fait le portrait de chacune d'entre elles. Elles m'ont parlé de leur façon d'éditer, de leurs lignes directrice et éditoriale, de leurs auteurs, de leurs univers. Grâce à elles, j'ai mis le doigt sur Québec Amérique. Une maison pas trop nichée, au style caméléon, littéraire, mais sans prétention. Et surtout, qui donnait une grande liberté à ses poulains ! Ça me parlait. Et l'équipe de QA a embarqué avec enthousiasme dans mon projet !

J'ai rencontré mon éditeur, Stéphane Dompierre. Je voulais travailler avec quelqu'un qui me remettrait en question, qui serait sévère et (presque trop) honnête. J'ai été bien servie ! (Je pourrais faire mille et un gags sur notre relation particulière. Je ne l'échangerais pour rien au monde.) Stéphane me fait souvent penser à mon enseignante du secondaire qui a brisé mes rêves quand je lui ai dit que je voulais être enseignante de français pour les moins bien nantis. Elle m'a répondu : « Commence par écrire comme du monde, et va aider les autres après ! » J'ai ri jaune, mais elle avait raison. Stéphane m'a shakée de la même façon, et m'a fait comprendre que l'écriture et le spectacle, ce sont deux choses complètement différentes. Grâce à lui, à son aide et à son œil, j'ai pu pondre deux romans dont je suis fière.

Travailler avec Québec Amérique, c'est faire partie d'un tout. C'est sentir qu'on peut s'abandonner à notre art, parce qu'on a un filet de sécurité sous nos pieds. L'équipe de QA respecte les limites de ses artistes, leurs énergies et leurs personnalités. C'est précieux. J'ai l'impression d'y avoir mis les pieds il y a 62 ans !

Je suis chanceuse de pouvoir compter sur l'aide de la maison... et ils sont chanceux de pouvoir faire rayonner mes histoires. Ça marche à deux, cette affaire-là, quand même ! Et qui sait tout le chemin qu'ils parcourront, mes romans...

Merci, les amis, de m'avoir adoptée !

Mariana xxx



# J'IRAI OÙ TU IRAS

Par Marie-Noëlle Gagnon et Lily Pinsonneault



Lily Pinsonneault est autrice et designer graphique. Après des années à donner vie au blogue littéraire *Ma querelle* et à pratiquer l'autoédition, elle publie son premier roman, le best-seller *Sauf que j'ai rien dit*, en 2017. S'ensuivent deux autres romans, une nouvelle ainsi que des participations à des revues et à des collectifs.

Du début à la fin du travail d'édition, il y a énormément d'échanges entre un-e éditeurice et un-e auteurice. L'autrice Lily Pinsonneault et l'éditrice Marie-Noëlle Gagnon ont accepté de fouiller dans leurs courriels et de partager des moments choisis de leur conversation autour du récit *Les lits empruntés*, écrit par Lily et paru en 2023. Rare incursion dans un processus long, intime et... souvent parsemé de pépites littéraires!

## LILY

J'irai droit au but : je travaille depuis plus d'un an sur un manuscrit. C'est-tu un roman ? Non. C'est-tu de la prose versifiée ? Meh. C'est-tu des gros *chunks* de texte qui ont pas vraiment de liens entre eux ? Des fois. J'ai essayé de pas me limiter dans la forme. Il en est pas encore à sa première version complète, sauf que j'aimerais que tu puisses le lire, pour voir si tu lui trouves des qualités. Sauf que là, avec tout le monde qui a sûrement pandécrit sa vie dans les derniers mois, je présume que tu es dans le jus pas mal. Si tu me dis que tu as le temps de me lire en octobre, ce sera en octobre, si c'est en novembre, ce sera novembre, ainsi de suite jusqu'en 202... Tu auras compris, je suis #paspressée. J'aime beaucoup, beaucoup l'équipe que nous formons. Les Gémeaux sont assez monogames, malgré leur apparente dispersion. J'irai où tu iras, mon pays sera toi.

## MARIE-NOËLLE

Mon doux, tu termines en citant Céline, ça me touche beaucoup ! Et puis je suis Poissons ascendant Gémeaux ; je suis certaine qu'un astrologue nous dirait que c'est un match idéal. Bien franchement, il y a toujours trop de manuscrits à lire, et je suis toujours dans le jus. Cela dit, ce qui m'accapare beaucoup en ce moment, c'est l'édition des romans du printemps. Ça se termine à peu près vers la fin octobre, donc je te dirais que novembre serait un bon mois pour ton envoi. J'ai vraiment hâte de te lire !

## LILY

Novembre a sonné et j'ai pas eu le temps d'avancer comme je l'aurais voulu. Par contre, je me souviens que ton retour sur ce qui est devenu *Pas pressée* m'avait motivée et enlignée sur ce que je voulais que le texte soit, devienne. Je juge ce texte à 70 % complété, une espèce de fable sur les ruptures en général, celles que l'on crée, d'autres que l'on subit. Je sais que la langue est inégale, je sais plusieurs choses, je vois tous les défauts, je me demande seulement si ce récit a quelques qualités. Le projet littéraire est dans les premières lignes. Je t'envoie ça. Wow je réalise que même après toutes ces années, c'est un moment quand même stressant !

*(Marie-Noëlle prend quelques semaines pour lire le premier jet de Lily, pendant que l'autrice essaie très fort de penser à autre chose. Elles se rencontrent ensuite au café Chez l'Éditeur, qui jouxte Québec Amérique, pour en jaser.)*

## MARIE-NOËLLE

Comme d'habitude, tu trouveras mes commentaires dans les marges du manuscrit ci-joint. Tel que discuté lors de notre rencontre, j'ai été très touchée par ton texte. Je pense que tu as su mettre des mots très justes sur les tumultes d'une rupture. Pour résumer les grandes lignes de notre discussion, je crois qu'il faille essentiellement clarifier certains enjeux (les raisons de la rupture, les ennuis de santé, les « déménagements »). Par ailleurs, une observation récurrente qui te forcera peut-être à te gratter la tête, c'est le découpage. Il y a souvent de longues tirades à simple interligne, avec des sauts de ligne à presque chaque phrase, et ces passages sont ensuite séparés des suivants par un double saut de ligne. Or, une fois le roman mis en page, ça n'aura plus l'air de ça. Je crains que la multiplication des sauts de ligne soit un peu agaçante. Parfois, ça donne clairement un rythme de lecture, un souffle, mais à d'autres moments je crois que des phrases pourraient être réunies sans saut de ligne et sans que le texte en pâtisse, au contraire. Bref, le découpage me semble demander un petit coup de plumeau. Je te laisse regarder ça et me dire ce que tu en penses.

*(Lily lâche un soupir de soulagement.)*

## LILY

Me revoici tel que prévu avec une nouvelle mouture du récit. Très très très difficile pour moi d'apprécier tout le texte à ce stade-ci, mais on comprend, ça fait partie du grand jeu de la littérature. Par ailleurs, je voulais te faire part d'une idée. J'ai fait lire mon manuscrit à une amie au printemps. Quand je lui ai envoyé, j'ai oublié d'enlever les commentaires dans les marges. En fait, je les enlève jamais sauf à la toute dernière minute avant de te renvoyer une autre version, question de rendre tout ça un peu plus lisible. Je les savoure jusqu'à la dernière seconde. Je continue. Je suis allée prendre un verre chez elle samedi dernier et on a rediscuté du projet tout ça tout ça. Elle m'a dit qu'elle avait adoré te lire, dans les commentaires. Elle te voyait (et moi aussi) comme une présence bienveillante dans le texte, une espèce de surmoi d'expérience. Me vois-tu venir ? On serait-tu game, mettons,

de faire une version finale avec quelques commentaires d'édition dans les marges ? On les choisirait ensemble (pour que tu sois à l'aise avec mes choix) et ça ajouterait une belle couche de senti et de communauté et d'expérience à la lecture. Je me demandais si c'est quelque chose que premièrement, tu trouves intéressant. Je pense pas que ça t'ajouterait du travail, parce que je choisirais à partir de toutes les versions les commentaires qui pour moi ont le plus de sens ou que je trouve simplement drôles. Deuxièmement, ça serait une bonne job pour la designer graphique donc faudrait voir avec elle aussi, peut-être, comment elle voit ça. Je peux passer te voir si tu as envie qu'on en parle, je suis juste à côté!

## MARIE-NOËLLE

Ça vaudrait le coup d'en jaser en effet. Je t'avoue que je suis dubitative, et donc j'en ai discuté avec l'équipe édito pour situer mon ressenti (tension entre pudeur et égo!) vis-à-vis celui de lecteurs, et plusieurs réserves ont été soulevées (est-ce que visuellement ce ne sera pas dérangeant ? est-ce que ce sera frustrant pour le lecteur de se faire ainsi « sortir » du récit ? est-ce que ces commentaires sont intéressants pour des étrangers qui sont seuls avec le livre, et non en discussion autour de lui ? etc.). J'aimerais donc me remettre le nez dans le texte et ces fameux commentaires, et en discuter avec toi. Tout cela dit, et quoi que nous décidions, je suis vraiment touchée d'avoir mérité ce rôle de présence bienveillante dans le texte. C'est ce que j'aspire à être, toujours, parfois avec plus de succès que d'autres (je sais par exemple que parfois, dans le « feu de l'action », je ne prends pas assez le temps de souligner les bons coups ; je m'efforce de le faire davantage!).

*(Elles décident conjointement d'abandonner l'idée.)*

## LILY

Voici donc mon manuscrit final. Merci tellement de vivre ça avec moi, j'ai beaucoup apprécié notre rencontre l'autre jour, j'aime tellement notre alliance ! Vive la littérature !!!

*(Elles vécurent heureuses et firent beaucoup de livres ensemble.)*



Lily et Marie-Noëlle au Salon du livre de Québec en 2017.

# Le couple idéal

Jacques Fortin et Yves Beauchemin forment un duo écrivain-éditeur absolument extraordinaire. Le journaliste et écrivain Pierre Cayouette met leur relation unique en lumière.

Ils s'écrivent de longs courriels en vers, tous plus délirants les uns que les autres. Ils se jouent de vilains tours au téléphone, comme des gamins. Tous deux se souviennent de leur première rencontre, comme des amoureux gardent en mémoire leur premier rendez-vous. Tous deux s'admirent mutuellement au point de devenir intarissables quand ils parlent l'un de l'autre. Et si leur singulier couple amical et professionnel a brièvement battu de l'aile, un jour, c'était pour que les deux amis puissent mieux se retrouver et se promettre un recommencement dans la fidélité.

Depuis près de 45 ans, Jacques Fortin et Yves Beauchemin forment en effet l'un des plus extraordinaires couples écrivain-éditeur de la littérature québécoise. Il n'y a rien de banal dans leur histoire. Leur coup de foudre littéraire remonte à 1980. Après avoir consacré six ans de sa vie à écrire *Le Matou*, Yves l'a présenté cette année-là à quelques éditeurs québécois réputés. Tous lui ont dit oui en refusant toutefois, calculète à la main, de se plier à l'exigence de l'écrivain : que le prix de vente de ce livre de plus de 600 pages soit inférieur à 15 \$.



Longtemps journaliste littéraire au quotidien *Le Devoir* puis au magazine *L'actualité*, Pierre Cayouette est l'auteur d'ouvrages variés, notamment des romans, des biographies et des entretiens. Il a occupé le poste d'éditeur et de conseiller littéraire aux Éditions Québec Amérique (2012-2016) avant d'être directeur de l'édition aux Éditions La Presse.



Le duo Fortin & Beauchemin, dans un de leurs nombreux moments de complicité.



---

La confiance et la complicité se développent naturellement entre un éditeur et son auteur. Ajoutez un grain de folie et un petit coup de fouet pour lier le tout et vous retrouvez deux complices : Jacques Fortin et Yves Beauchemin.

---

« Un premier éditeur voulait le vendre 45 \$. Un second me jurait qu'il ne pouvait le mettre sur le marché à moins de 25 \$ sans risquer la faillite. Il n'était pas question que je cède », se rappelle le romancier. Qu'à cela ne tienne, Yves a suivi le conseil de l'essayiste Pierre Vallières et a pris rendez-vous avec un certain Jacques Fortin, un jeune éditeur audacieux qui pouvait déjà s'enorgueillir de quelques beaux succès depuis la création de sa maison, Québec Amérique, en 1974.

« Son bureau était au 11<sup>e</sup> étage d'un immeuble de la rue Sherbrooke, dans l'est de Montréal. Je n'ai pas pris l'ascenseur et j'ai monté les marches tout doucement, une habitude que j'avais pour garder la forme. Je suis arrivé en sueur et j'ai remis mon manuscrit à Jacques, en lui répétant que la question du prix du livre serait déterminante dans le choix de mon éditeur. Il m'a accueilli chaleureusement », raconte Yves.

L'éditeur a été envoûté par sa lecture. « Je découvrais un grand conteur, un virtuose des mots, un romancier capable de créer des personnages truculents, capable de faire rire et d'émouvoir. J'ai été tout de suite convaincu que je tenais un livre important. Mon directeur littéraire de l'époque, Gilbert La Rocque, se montrait moins enthousiaste en raison du caractère populaire de ce roman. Moi, j'étais prêt à prendre le risque et à le publier dans la prestigieuse collection Littérature d'Amérique », se souvient Jacques. Le fondateur de Québec Amérique s'est investi dans ce projet à tel point qu'il a lui-même assumé le travail éditorial et le suivi de production. Il y croyait tellement qu'il n'a pas hésité à vendre ce roman à perte, c'est-à-dire à 14,95 \$, avec un premier tirage de 3000 exemplaires. Ainsi est né ce qui demeure à ce jour le plus grand succès de l'histoire littéraire du Québec. Cinq ans après sa parution, le roman *Le Matou* avait été vendu à 1,3 million d'exemplaires et traduit dans une quinzaine de langues. Le film qu'en a tiré le réalisateur Jean Beaudin en 1985 est devenu un classique du cinéma québécois.

Pour l'écrivain et son éditeur, ce fut aussi le début d'une longue amitié. « J'ai tout de suite été séduit par la simplicité de Jacques, se souvient Yves. Il ne jouait pas à l'intellectuel, au potentat. Avec lui, il n'y avait pas de théâtre, pas de manières empesées. Il n'affiche pas le snobisme universitaire qu'on retrouve trop souvent dans ce milieu. Ce n'est pas le genre d'éditeur qui fait trembler les auteurs et leur laisse croire qu'il leur fait une faveur en les publiant. Et puis j'ai tout de suite vu qu'il possédait du pif, de l'instinct. »

Au fil des ans, un lien de confiance solide s'est établi. « C'est une relation égalitaire. En somme, nous sommes devenus des partenaires », poursuit le romancier.

« J'ai vite découvert qu'Yves est un maniaque des détails, un inquiet, pour ne pas dire un perfectionniste maladif. Il fallait parfois carrément lui arracher le manuscrit des mains pour ne pas retarder toute la chaîne de production et respecter le calendrier. Il avait toujours une dernière chose à vérifier avant de le remettre. J'ai toujours bien composé avec ce trait de sa personnalité. L'humour m'a souvent été d'un grand secours. On a beaucoup ri ensemble », raconte Jacques.

Perfectionniste, vous dites ? Présent à chaque étape, Yves a insisté pour accompagner son éditeur chez l'imprimeur, à Sainte-Marie-de-Beauce, au moment où son roman *Juliette Pomerleau* – un autre immense succès – allait sous presse. Il avait d'ailleurs fait de même pour *Le Matou*. « C'était une journée de canicule. Tout au long du trajet, Yves n'arrêtait pas de se plaindre de la chaleur. À chaque fois qu'il ouvrait la bouche, j'étais pris d'un fou rire. C'est que, pour lui jouer un tour, j'avais actionné le siège chauffant du côté passager. Yves ne se doutait de rien. Je ne lui ai dit qu'à l'arrivée. On en parle encore aujourd'hui », dit Jacques, le sourire aux lèvres.

Quand il fut question de l'adaptation télévisuelle de *Juliette Pomerleau*, l'auteur a exigé par contrat que Ginette Reno ne soit pas l'actrice retenue pour interpréter cette comptable pétillante et bien en chair au cœur du roman. Jacques a accepté à contrecœur cette demande de son ami. Un bon soir, il a joué un autre de ses tours pendables à Yves en lui faisant croire pendant quelques heures que le producteur Denis Héroux avait confié le rôle de Juliette à l'extravagante chanteuse Michèle Richard. Trente ans plus tard, Beauchemin reconnaît qu'il a eu tort au sujet de Ginette Reno, dont le talent d'actrice a été révélé ensuite dans le film *Léolo* de Jean-Claude Lauzon.

Aujourd'hui encore, l'écrivain et son éditeur adorent se taquiner. C'est leur façon d'exprimer la tendresse infinie qu'ils éprouvent l'un envers l'autre. Quand il a Jacques au bout du fil, Yves prend souvent la voix d'un interlocuteur fantaisiste, avec un fort accent étranger, dans l'espoir de le piéger. « Il me reconnaît toujours », se désole-t-il.

Au milieu des années 2000, Yves a choisi de faire paraître dans une autre maison – Fides – sa trilogie *Charles le téméraire*, de même qu'un roman jeunesse, *Le Renard bleu*. « On ne s'entendait pas sur la hauteur de l'à-valoir et j'ai choisi d'aller voir ailleurs, tout simplement », dit-il.

L'amitié entre les deux hommes a survécu à cette infidélité, comme en témoigne ce mot de Jacques envoyé à l'auteur en 2012 : « Maudit Beauchemin ! J'ai terminé de lire *Le Renard bleu* et c'est la réaction que j'ai eue en refermant le livre. Drôle, personnages sympathiques, une histoire à la fois incroyable, abracadabrante et audacieuse. Bref, une réussite littéraire sans aucun doute. On embarque "au boutte" dans ce roman [...] hors du commun qui confirme une fois de plus ton talent d'écrivain à créer des personnages inattendus. »

Qui sait ? Ce mot a peut-être contribué au retour chez Québec Amérique de l'auteur du *Matou*. Après avoir publié *La serveuse du café Cherrier* aux éditions Michel Brûlé, il est revenu dans « sa » maison et a fait paraître *Les Empocheurs* (2016), *Un voyage en Russie* (2020) et *Une nuit de tempête* (2023).

Bien qu'il ait cédé depuis longtemps les rênes de l'entreprise à sa fille Caroline, Jacques demeure le premier lecteur d'Yves. « Ses commentaires ont une importance capitale pour moi. Je connais son instinct, son flair. Quand il a lu la première mouture de mon dernier roman (*Une nuit de tempête*), il m'a fait beaucoup de compliments mais m'a aussi dit que mon histoire manquait de passion. J'étais dévasté, au point de songer à abandonner l'écriture et en finir à jamais avec ce stress durant l'attente des commentaires. Heureusement, je me suis ressaisi et remis à mon clavier. Avec le résultat que le roman a été un grand succès. Jacques et mon éditrice avaient donc raison ! »

Cette relation privilégiée qu'il entretient avec Jacques, Yves l'a aussi avec Caroline, celle qui a repris le flambeau de l'institution. « Je m'entends aussi bien avec elle qu'avec son père, de qui elle a hérité de beaucoup de qualités », résume-t-il. Comme quoi Yves, à n'en point douter, fait partie de la famille Québec Amérique.

## Un exemple parmi tant d'autres des échanges entre ces deux farceurs.

---

À : Jacques Fortin

---

Envoyé le : 11 avril 2012

---

Bonjour Jacques,

**Le matin est pour moi un moment de grande inspiration. Et l'idée m'est venue, plutôt que d'écrire un roman (formule usée), de te proposer un recueil de poésie à la mode ancienne. QA n'en a sûrement jamais publié jusqu'ici. Du moins, j'ose dire, de cette qualité. Je suis sûr que ça va faire un tabac. Atout supplémentaire : le titre est rimé ! J'ai déjà écrit 19 poèmes (ça va très vite ce matin). Je te sou mets le premier.**

a) Titre du recueil : *L'incroyable malheur d'avoir un éditeur*

b) Premier poème :

Sois fidèle, mon très cher Jac\*  
À ta promesse notariée  
Faites en toute liberté\*\*  
De ne pas toucher à ce cognac,  
Cause chez toi de démente,  
Qui t'enverra à la potence.  
Oui, ami, je t'en conjure.  
D'une banane, c'est la pelure  
Ce cognac fatal et abhorré  
Qui, mêlé à du café,  
Te rend impossible à contrôler.

La modération a meilleur goût.  
Jette ce liquide à l'égout !  
Mets-toi à l'eau, aux jus de fruits.  
Tu feras des économies  
Qui te permettront, ô grand bonheur,  
Et preuve de ton grand cœur  
De gâter l'auteur encore si vert  
Qui t'écrit ces si beaux vers.

\* pour améliorer la rime

\*\* idem

**YB**

---

À : Yves Beauchemin

---

Envoyé le : 12 avril 2012

---

**Voici Yves ma réplique à ton poème épique :**

Mon cher Beauchemin  
ton poème adressé à Fortin  
est sans doute pour lui soutirer son bien  
Je n'irai pas me souler au cognac  
pour tomber dans ton arnaque  
Toi qui crées de la fiction  
pour satisfaire ton penchant à la dissipation  
Moineau ou Mélanie que tu as décrits à livre ouvert  
sont des personnages à éviter pour quelqu'un qui veut rester vert  
Alors, n'abuse pas trop du café moka  
tu es déjà assez salace comme ça

**JF**



# MIROIR, ЯИОЯИМ

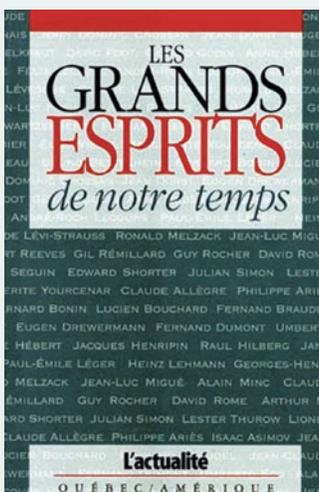
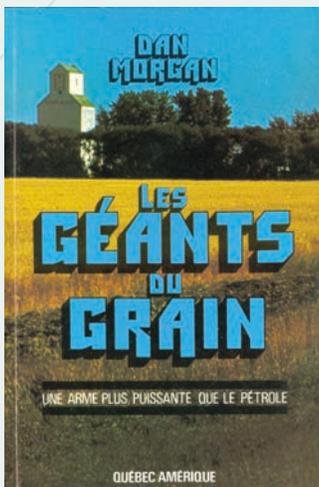
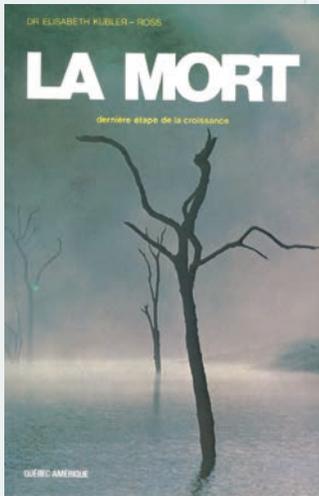
Par Éric St-Pierre

Figés dans le temps, les essais publiés chez Québec Amérique depuis 1975 reflètent la société dans laquelle ils ont pris racine... pour le meilleur et pour le pire. Tour d'horizon – durant lequel on regarde bien en face notre passé, entre manifestes féministes, textes politiques et biographie de Bozo-les-culottes.



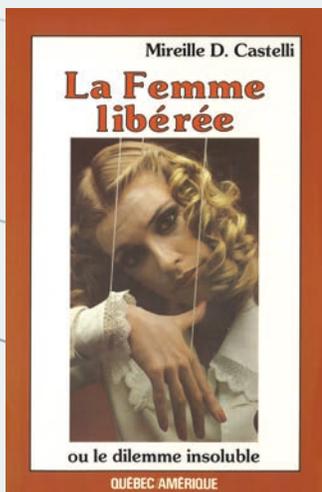
Québec Amérique a eu 50 ans en 2024! *Je sais*, vous êtes au courant, mais voyez : lorsqu'on étudie l'histoire de quelque chose, il vaut mieux analyser les découvertes que l'on fait en les replaçant dans leur contexte. Un peu comme tentent de le faire les historien·nes de la Nouvelle-France qui se mettent à bafouiller dès qu'on leur mentionne le mariage de Samuel de Champlain avec une jeune fille de 12 ans. Qu'ils s'arrangent avec ça ! Avant que je ne vous entraîne dans un voyage à travers la psyché convulsive des auteur·rices d'essais publiés depuis la fondation de QA, on doit donc prendre un pas de recul. Comme vous l'aurez deviné, il y a des choses qui ont mal vieilli. Pourquoi ? Parce que 50 ans, c'est long. Pour l'occasion, la haute direction m'a autorisé à entrer dans la chambre forte des archives de Québec Amérique, ce qui ne peut s'accomplir qu'après un lourd processus initiatique impliquant une cérémonie récitée en latin, l'apprentissage d'une poignée de main complexe connue de quelques rarissimes élu·es et le sacrifice d'un de nos organes vitaux sur l'autel sacré du dieu Livre.

Je ne regrette rein.



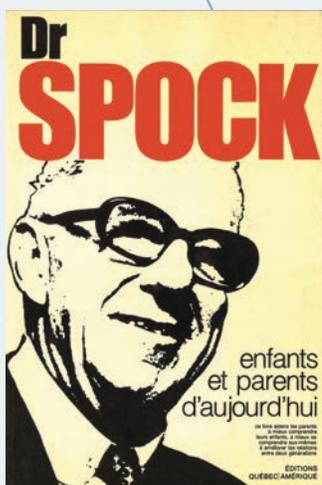
L'une des nombreuses raisons (la plus importante à mon avis) pour lesquelles nous devrions nous intéresser aux essais du passé est la fenêtre que ceux-ci nous ouvrent, tant sur le mode de pensée des gens de l'époque que sur le contexte culturel plus large qui les a vus naître. Et *quelle fenêtre!* Quelques minutes dans cette caverne d'Ali Baba m'ont permis de tirer de fascinantes conclusions sur le monde du livre tel qu'il était avant... euh, mon arrivée dans l'équipe de Québec Amérique. La première? L'édition devait être sacrément lucrative, jadis. Assez pour pardonner ce qui, aujourd'hui, s'apparenterait à de sérieux risques d'acquisition; qu'on songe à des titres introspectifs comme *LA MORT – dernière étape de la croissance* (vous en ressortirez grandis) ou ceux clairement destinés à un très large public (\*tousse, toussse\*) comme *Les Géants du grain – Une arme plus puissante que le pétrole* (un livre qui analyse les « superpuissances céréalières » et leurs liens avec la CIA). Charitablement, on peut supposer que les lecteur-rices avaient le temps de s'intéresser à de tels sujets. La société des loisirs n'en était encore qu'à ses balbutiements: c'était ça, ou pousser des cerceaux avec un bâton sous les pluies acides derrière l'usine de MIUF qui employait la moitié de la paroisse. Un état de fait qui explique largement l'existence d'abominations comme *Une longue conquête*, un livre cartonné d'une bonne épaisseur qui relate l'histoire... de la profession comptable au Québec. Non, les cors n'allaient pas retentir au-dessus des plaines d'Abraham cette journée-là.

ATTENTION, toutefois! Contrairement à ce que l'on pourrait croire après les faits, plusieurs auteurs et autrices (et ceux qui choisissaient de les publier) avaient clairement le doigt sur le pouls de leur époque. Pour avoir été grand amateur des revues *Facteur X* durant ma tendre enfance, je suis persuadé que l'auteur du *Procès des soucoupes volantes* savait très bien ce qu'il faisait, même qu'il devait se trouver à l'avant-garde du mouvement de la chasse aux OVNI (au Québec, du moins). Certains sujets sont demeurés intemporels, et leur choix signale un lucratif opportunisme toujours d'actualité: *Comment faire de l'argent avec l'argent des autres*, ou *Méthode infailible pour gagner à la bourse*, par exemple (j'évitais probablement le second, pour être franc). D'autres vraisemblables succès d'alors présentent aujourd'hui les très subtiles failles du siècle passé: *Les Grands Esprits de notre temps*, collaboration entre QA et *L'actualité*, est un recueil d'entrevues avec d'extraordinaires penseurs: Isaac Asimov, Claude Lévi-Strauss, Marguerite Yourcenar, René Lévesque, Hubert Reeves, Umberto Eco, Anne Hébert... on y a couché les paroles de près de cinquante personnes – chacune arborant un faciès d'une blancheur immaculée, condition préalable pour être pris au sérieux, semblait-il, jadis. On oublie à quel point les personnes racisées n'ont pas eu voix au chapitre jusqu'à tout récemment (et encore), à de très rares exceptions près. Heureusement, les directeurs de l'ouvrage ont pensé aux femmes, ils ont inclus un grand total de *trois entrevues* avec des sujets féminins! Plafond de verre: brisé.

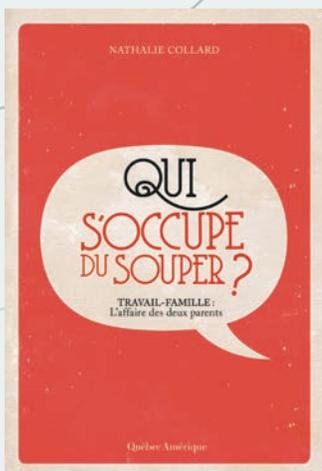


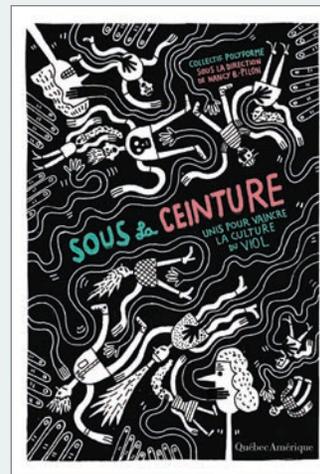
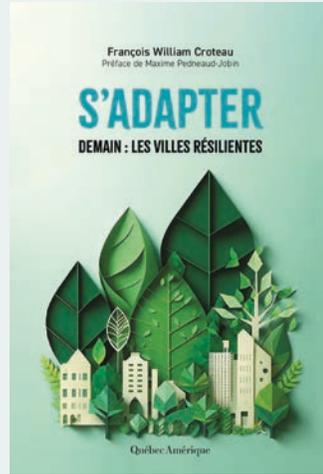
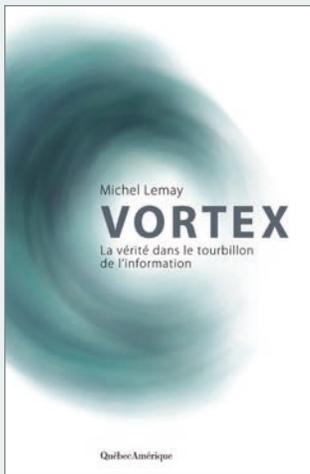
L'une des nombreuses raisons [...] pour lesquelles nous devrions nous intéresser aux essais du passé est la fenêtre que ceux-ci nous ouvrent, tant sur le mode de pensée des gens de l'époque que sur le contexte culturel plus large qui les a vus naître.

Sans blague, rendons à César ce qui appartient à César. À travers une multiplicité de choix qui nous apparaîtraient douteux, on trouve aussi une sélection d'ouvrages sérieux, audacieux et parfois très en avance sur leur époque. Dans *La Femme libérée ou le dilemme insoluble*, publié en 1984 (deux années avant ma naissance), Mireille Damé-Castelli étudiait les facteurs toujours présents dans la vie personnelle des femmes et qui les empêchent, parfois, de véritablement intégrer le marché du travail. Et dans *Qui s'occupe du souper?*, publié en 2016, Nathalie Collard étudie les facteurs toujours présents dans la vie personnelle des femmes et qui les empêchent, parfois, de véritablement intégrer le marché du travail. Dans la même veine, des ouvrages comme ceux du Dr Spock, *Enfants et parents d'aujourd'hui*, ou de Denyse Bourneuf et André Paré, *Pédagogie et lecture*, montrent que les lecteur-rices s'intéressaient à des questions souvent concrètes, voire cérébrales. Leur existence même suggère que l'on avait pour de bon abandonné la méthode d'éducation des enfants à la « John Watson » – un chercheur qui mettait les gens en garde contre les dangers de se montrer affectueux envers leurs enfants – en vogue durant la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle.

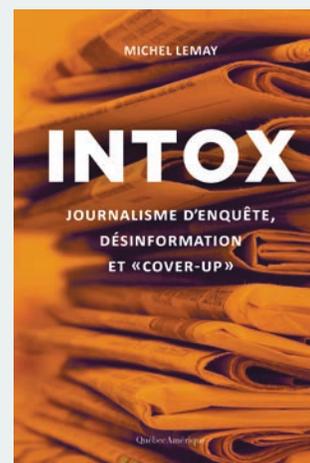


Tout ça sans compter le vaste éventail d'essais politiques autrefois publiés par Québec Amérique, qui ont laissé leur importante trace dans l'histoire: *Le Fédéralisme canadien*, *Attendez que je me rappelle...* ou *Boum Baby Boom – La Véritable Histoire de Bozo-les-culottes* (un clown célèbre, j'imagine). Mentionnons d'ailleurs l'ouvrage qui, vraiment, a lancé le bal des essais: *L'Exécution de Pierre Laporte*, écrit par Pierre Vallières lui-même. Refusé par plusieurs éditeurs à l'origine, ce livre avait valu à Jacques Fortin, président-fondateur de QA, d'être l'objet d'une foule de menaces (parmi lesquelles une enveloppe contenant des photos de l'autopsie de Laporte lui-même). L'expérience a tellement terrifié sa secrétaire et son attachée de presse qu'elles se sont enfuies du bureau le matin du lancement, pour ne plus jamais y mettre les pieds. Mais le livre a trouvé son chemin jusqu'en librairie, parce que dans le temps comme maintenant, *on n'était pas faits en chocolat*.





Si une bonne proportion de titres publiés autrefois ne paraîtraient pas aujourd'hui, puisque nous avons enfin compris que l'écriture d'un quinquagénaire blanc n'avait pas de valeur *intrinsèque*, plusieurs anciens ouvrages présentent au contraire la patine d'un héritage à la hauteur duquel nous devrions nous élever. Mais les enjeux ont évolué, et nos choix aussi: on traite désormais de réchauffement climatique (*S'adapter*, *Horizon 2030*, *L'Archipel de l'espoir*), de culture du viol et de toxicité relationnelle (*Sous la ceinture – Unis pour vaincre la culture du viol*, *Mister Big*, *Pour l'amour des hommes*), de pratiques journalistiques (*Faire ses recherches*, *Intox*, *Vortex*) et même de paternité nouveau genre (*Révolution papa*). Il n'empêche que, chez Québec Amérique, nous n'avons encore parcouru qu'une partie du chemin pour offrir une tribune vraiment ouverte à une pluralité de voix représentatives de qui nous sommes: une coalition incluant des personnes d'orientation et de genre différents, racisées, autochtones et aux capacités variées. Comme celles et ceux qui nous ont précédés, nous avons un pouvoir d'auto-analyse: une capacité à détecter la présence d'œillères dans certains domaines et à nous projeter au-delà. Et puis on a beau se moquer, dans un demi-siècle, une nouvelle génération de morveux viendra à son tour nous regarder de haut, avec l'avantage du recul des années, pour se moquer de nos choix de dinosaures. Et je leur hurlerai d'une voix éraillée, canne brandie, d'arrêter de saloper mon foutu gazon.





# On cherche le trouble à La Shop

## Petite histoire d'une collection unique en son genre.

Par Stéphane Dompierre

Je m'imaginai bien être éditeur lorsque je serais vieux, après une carrière d'auteur bien remplie. Alors en 2016, quand Caroline Fortin m'a offert d'avoir ma propre collection, j'ai d'abord paniqué : étais-je donc déjà vieux ? Mais une telle marque de confiance ne passe pas souvent dans une vie. Après m'être demandé si j'avais les compétences requises (et donné l'impression que je me laissais désirer), j'ai fini par accepter, vieux ou pas.

Les collections chez Québec Amérique tournaient alors autour du voyage et de l'exploration : Tous Continents, Latitude... avec mon esprit de contradiction un peu baveux, j'ai cherché le nom le plus terre à terre possible. L'idée de La Shop s'est vite imposée. J'y retrouvais le pied de nez que j'espérais, mais aussi un esprit de collaboration ; pour qu'une shop fonctionne, on doit s'entraider et comprendre ce que font les autres.

Le logo était aussi important. Je voulais quelque chose qu'on pourrait retrouver sur des vieux produits utilitaires : huile à moteur, cire à soulier, le genre de design qui semble avoir été conçu par un vieux moustachu à salopette et non par une firme de design primée. Avec les couvertures sur du carton kraft pour donner un aspect «rough», c'était exactement l'effet que je cherchais : des livres qui semblent avoir été imprimés en cachette, la nuit. Pour ça, merci à Nathalie Caron, la directrice artistique – pas du tout une moustachue à salopette !

À propos de la ligne éditoriale, le communiqué officiel disait : «des textes irrévérencieux, sans censure et sans complexe, portés par une structure dramaturgique forte». Sur le terrain, la collection s'affine à chaque nouvelle publication ; ce sont les auteurs et autrices qui la définissent. Le drame, l'humour, l'horreur et l'étrangeté s'y côtoient dans un mélange souvent étonnant.

J'y signe des coups de cœur, des manuscrits que j'ai eu de la difficulté à déposer une fois que j'ai commencé à les lire. Beaucoup de premiers romans. Je vois l'unité de la collection un peu comme celle d'une étiquette de disque. Quand on pense à Sub Pop dans les années 90, par exemple : on y trouvait Nirvana et Soundgarden, et ces deux groupes plus connus donnaient envie de découvrir les autres artistes de la maison, d'explorer les titres plus obscurs.

### La Shop en quatre titres marquants

*À l'abri des hommes et des choses*, de Stéphanie Boulay. Je me pince encore d'avoir eu ce superbe texte pour ouvrir la collection. Un premier titre qui a frappé fort. *Monstres et fantômes* et *D'autres mondes*. Ces recueils sont l'aboutissement d'un fantasme d'éditeur, maintenant assouvi ; j'avais envie de lire de la littérature d'horreur québécoise écrite par des femmes, et j'ai invité des autrices qui n'en faisaient pas habituellement à se prêter à l'exercice. J'ai accueilli chacune de ces trente nouvelles comme un cadeau. *Lapin*, de Mona Awad. Ce livre (*Bunny* dans sa version originale) est dans mes préférés à vie, alors d'avoir la traduction superbe de Marie Frankland à La Shop, c'est un grand privilège !





---

#### DES BIOGRAPHIES ET DES ESSAIS INSPIRANTS

QA a publié quantité d'ouvrages phares traitant d'enjeux sociaux importants qui ont fait l'actualité. L'ouverture sur la société: c'est ce qui distingue les publications de QA. Les éléments inclus dans le sextant devaient refléter le féminisme, par l'illustration de la lutte pour l'égalité des sexes et l'émancipation féminine, ainsi que le thème «individu et société», par les influences qu'ils ont l'un sur l'autre dans un ton positif, empreint de diversité et d'unité, mais aussi émouvant, résilient et courageux. C'est l'illustratrice Noemie Eclipse qui a accepté de se prêter brillamment au jeu pour cette thématique puissante.

---

---

#### L'ARTISTE

Noemie Eclipse est une tatoueuse et illustratrice basée à Montréal. Née lors d'une éclipse lunaire, elle a passé une partie de son enfance sur un voilier dans les Bahamas. Élevée par une famille prônant la simplicité volontaire, les aventures et l'épanouissement, Noemie a un crayon ou pinceau à la main depuis qu'elle est toute petite. Formée à l'Université Concordia aux beaux-arts et à l'UQAM en design graphique, elle travaille à la pige en illustration depuis une dizaine d'années. De plus, Noemie pratique son métier de tatoueuse au Studio Amor Mio, dont elle est propriétaire.

---

# FORMULE MAGIQUE



François Gravel est l'auteur de plus d'une centaine de livres destinés à tous les publics. Nombreux sont ses romans qui parlent d'écriture et de lecture ou qui mettent en scène des auteurs. Certains de ses personnages – *Klonk* et *Léo Langelier* – ont même développé le don de disparaître dans les fictions qu'ils lisent! L'écrivain est drôle, dramatique, intrigant, et ça transparaît dans tout ce qu'il fait – notamment dans ses présentations dans les écoles, durant lesquelles il confie certains secrets d'écriture à son public. Êtes-vous curieux?

Auteur de plus d'une centaine de livres, François Gravel possède le rare talent de s'adresser avec le même plaisir contagieux à tous les publics, jeunes et moins jeunes. Faisant preuve d'un humour inimitable, il sait aussi être tendre ou grave selon les œuvres, parmi lesquelles *La Cagoule* et la série *Klonk*.



## « Il y a trois secrets pour écrire un bon roman. Personne ne les connaît. »

— Somerset Maugham

---

Plusieurs personnes détestent écrire. Je ne partage pas cette aversion, mais je la comprends. Je suis pour ma part un très mauvais danseur et je n'aimerais pas qu'on m'oblige à me livrer à cette activité pendant des heures chaque jour. C'est pourtant ce que font bon nombre de jeunes dans des écoles spécialisées. Je suppose qu'ils ont choisi librement de s'inscrire à ces cours et qu'ils adorent la danse. Pour eux, ce n'est pas une corvée, mais un plaisir.

De mon côté, écrire est mon activité préférée. J'y consacre deux ou trois heures par jour, et je ne parle ici que du temps où je reste assis à ma table de travail. Quand je fais mon jogging matinal, que je marche ou même que je relaxe dans une chaise longue, je pense à mes personnages et je me demande ce qui leur arrivera. J'en rêve même pendant la nuit. On peut donc dire que je travaille vingt-quatre heures par jour, d'une certaine façon, mais j'ai pourtant l'impression d'être perpétuellement en vacances. Je souhaite à tout le monde la chance de trouver une activité aussi satisfaisante.

C'est en consacrant quelques heures par jour à l'écriture pendant une trentaine d'années que j'ai réussi à publier une centaine de livres. Certains sont plutôt drôles, d'autres ne le sont pas du tout. Certains sont destinés aux enfants, d'autres à des adolescents, d'autres encore à des adultes. J'ai écrit des poèmes débiles, des romans d'amour, des histoires policières et des aventures carrément macabres. Dans l'une de celles-ci, *La Piste sauvage*<sup>1</sup>, le narrateur assassine les trois mille spectateurs d'une course automobile en les aspergeant d'essence et en y mettant le feu. Ce genre de scène est très agréable à écrire, croyez-moi. Si jamais il vous prend l'envie de commettre un meurtre, faites comme moi : écrivez plutôt un roman, c'est moins risqué et ça peut même être payant !

Mon activité d'écrivain m'a valu d'être souvent invité dans des écoles pour parler de mon travail. Les professeurs qui m'invitaient espéraient sans doute que je transmette à leurs élèves le goût de lire et même, qui sait, celui d'écrire. J'ai ainsi rencontré des milliers de jeunes à travers le pays, et certains semblaient désirer connaître les ficelles de mon métier. J'allais écrire que j'ai répondu à des milliers de questions à ce sujet, mais ce ne serait pas la vérité. Les questions étaient en effet presque toujours les mêmes d'une classe à l'autre : « À quel âge avez-vous commencé à écrire ? Comment trouvez-vous les noms de vos personnages ?

Êtes-vous riche ? Qui décide des titres de vos romans ? » Mais la question qui revenait le plus souvent, et de loin, est celle-ci : « Où trouvez-vous vos idées ? »

J'ai toujours été surpris qu'on m'interroge si souvent à ce sujet alors que la réponse est si simple. On peut trouver les idées partout autour de nous : dans une boîte de céréales, par exemple, ou sous le capot d'une automobile, ou collées sous la semelle d'une chaussure.

J'avais droit à des regards perplexes quand je donnais des réponses de ce genre, mais c'est pourtant la plus stricte vérité. [...] Si un crapaud écrasé peut servir de déclencheur, il en va de même pour à peu près n'importe quoi. Il suffit de laisser aller son imagination en complétant la question suivante : que se passerait-il si... ?

[...]

Il n'y a rien de plus facile que de trouver ce genre d'idées. Le problème, c'est qu'il suffit de quelques lignes pour les écrire. Transformer ces quelques lignes en un roman qui se tient, avec un début, un milieu et une fin, est une autre paire de manches. À condition d'y accorder le temps nécessaire, cependant, tout le monde peut y arriver [...] Écrire un roman est en effet à la portée de tous. Je ne peux cependant pas vous promettre qu'il sera intéressant ! [...]

Que se passerait-il si... ?

Extrait de *Comment je suis devenu cannibale*, François Gravel, 2018.



---

1 Québec Amérique, 2002.

# SÉRIES À SUCCÈS

Par Stéphanie Durand

Les séries jeunesse *Noémie* et *Capitaine Static*, respectivement par Gilles Tibo et Alain M. Bergeron, ont charmé une tonne de jeunes lecteurs d'ici et d'ailleurs. Retour sur la création de ces véritables *hits*.

Gilles, alors papa d'une fille de 7 ans et trois quarts, pense à la belle relation que son enfant entretient avec sa grand-mère et à toutes les émotions qu'elles vivent ensemble. Ça lui donne une idée...

Alain, alors papa d'une fille de 7 ans, s'amuse de la voir froter ses pieds sur le plancher, car au sortir du bain, en pantoufles et robe de chambre, ses cheveux lèvent droit dans les airs. Ça lui donne une idée...

De ces moments d'inspirations similaires sont nés deux univers bien distincts : celui de *Noémie* et de sa grand-maman chérie, pour qui le rocambolesque se mélange au quotidien, par Gilles Tibo ; et celui du *Capitaine Static*, qui trouve ses pouvoirs fantastiques en accumulant l'énergie statique, par Alain M. Bergeron. Ayant édité plusieurs titres des séries des deux auteurs, j'étais aux premières loges de la création de leurs univers. Pourtant, ce n'est que récemment que j'ai découvert une foule de parallèles entre leurs deux parcours.



Avec plus de 200 ouvrages publiés chez une douzaine d'éditeurs, Alain M. Bergeron est parmi les auteurs les plus prolifiques du Québec. Son succès dépasse même nos frontières puisque ses livres jeunesse, dont la populaire série *Capitaine Static*, sont traduits en plusieurs langues et disponibles dans de nombreux pays.



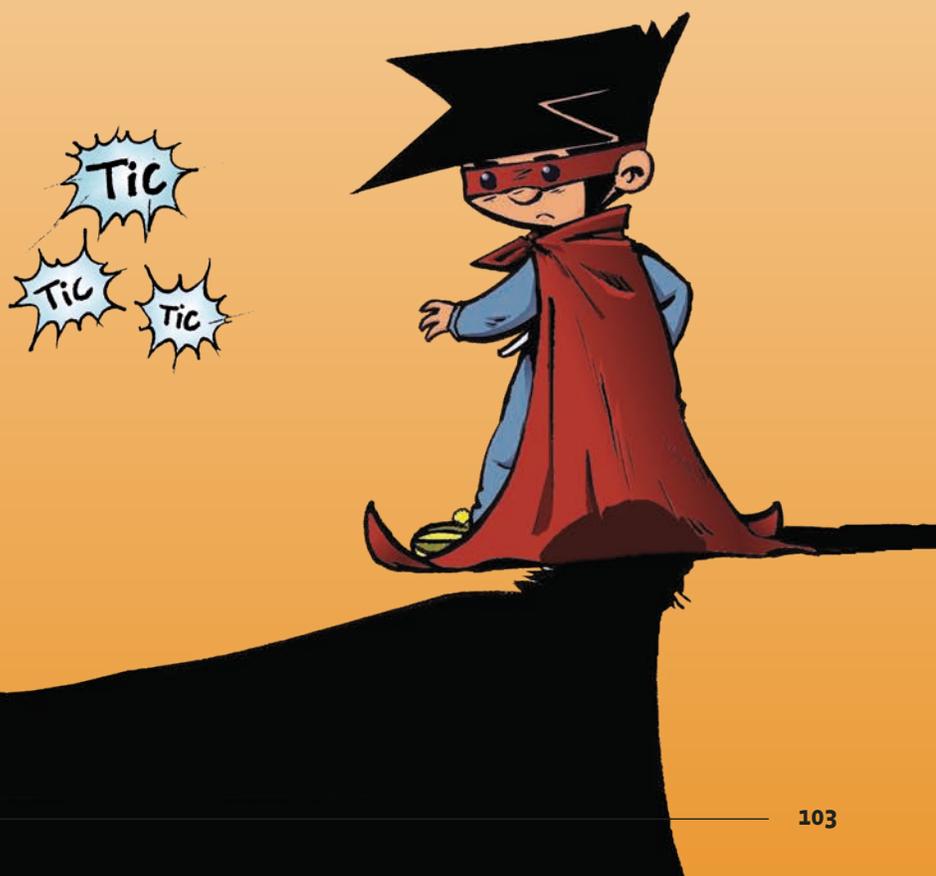
Créateur de plus de 250 livres, Gilles Tibo a été illustrateur avant de se découvrir une passion dévorante pour l'écriture. Son style aussi imaginaire que poétique enchante les jeunes et les moins jeunes, en plus de lui valoir de nombreux prix littéraires. *Noémie*, l'un de ses plus célèbres personnages, fut portée au grand écran.

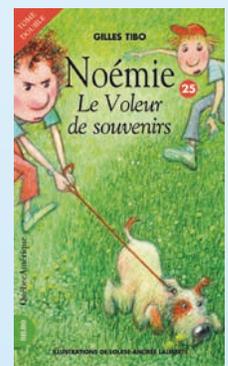
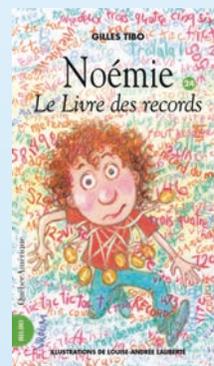
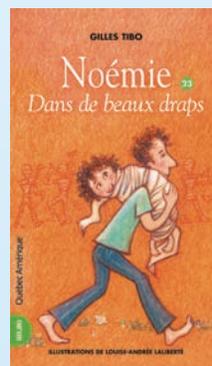
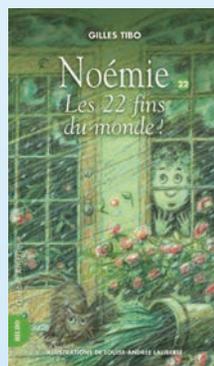
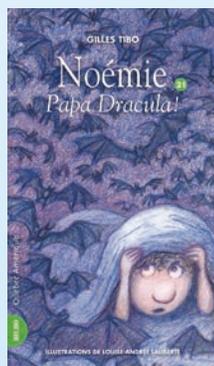
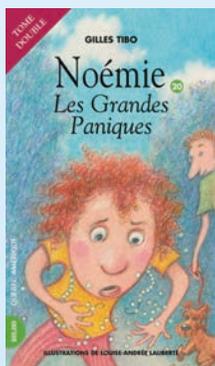
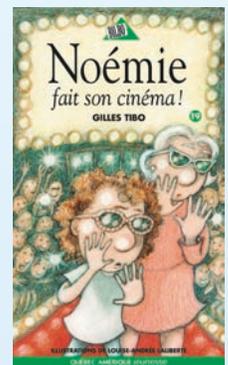
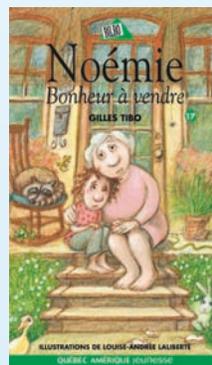
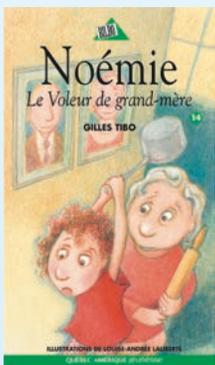
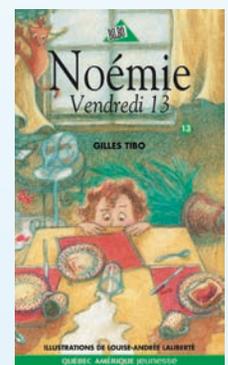
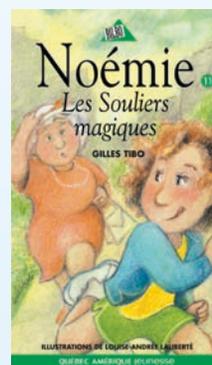
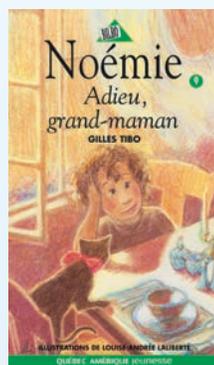
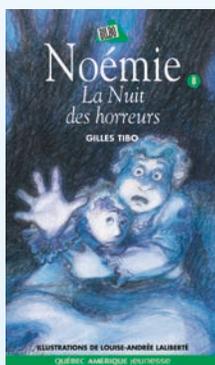
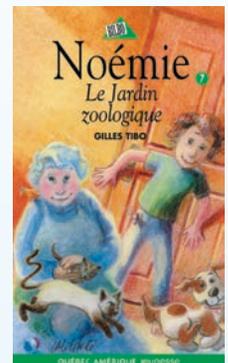
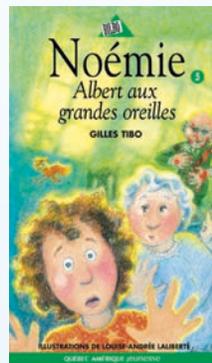
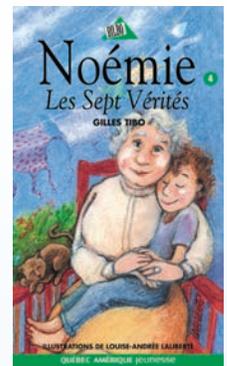
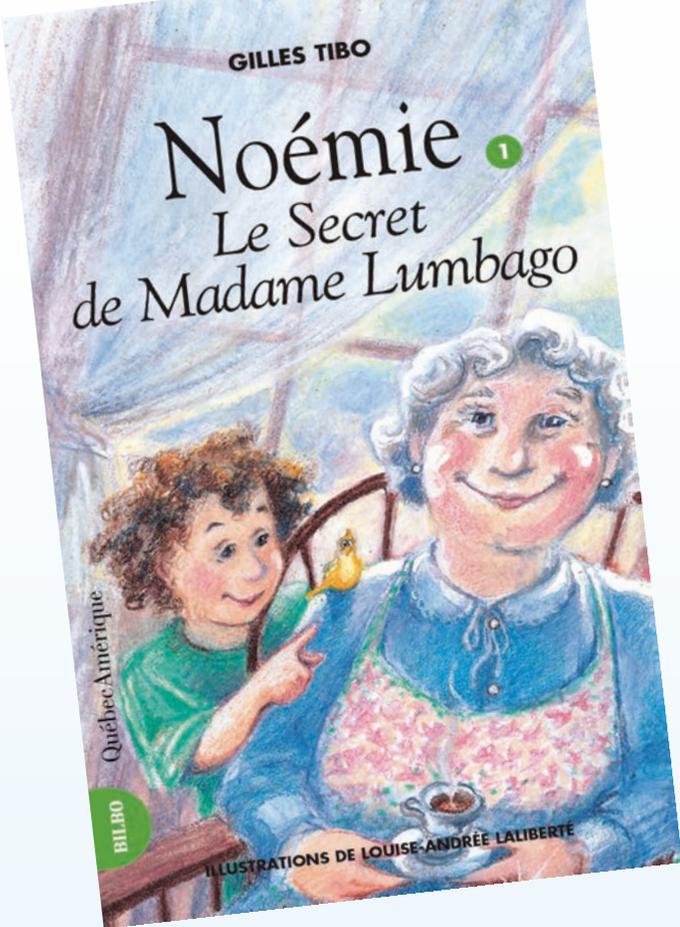
La longévité et la popularité des séries *Noémie* et *Capitaine Static* en font des phénomènes rares parmi les publications de Québec Amérique. La série phare *Noémie* est composée de 25 tomes, illustrée par Louise-Andrée Laliberté, et a été publiée entre 1996 et 2015. La série marquante *Capitaine Static* se déroule en 10 tomes, illustrés par Sampar, et dont la parution s'est échelonnée de 2007 à 2016.

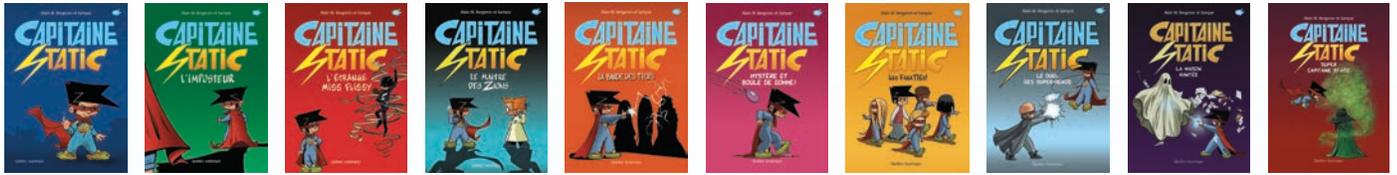
Quand il commence à rédiger la série *Noémie*, Gilles, alors illustrateur, n'avait encore jamais écrit de roman. Lorsqu'il se met à taper sur le clavier de son gros Mac dans le studio qu'il partage avec d'autres illustrateurs, on lui demande : « Qu'est-ce que tu fais ? » Lui-même ne le sait pas trop. Mais les personnages prennent vie et ne l'abandonnent plus. Pas besoin de plan – il n'en fait jamais ! Il lui suffit de suivre ses personnages là où ils veulent l'entraîner. Ce sera ainsi pour chacun des 25 tomes ! Un grand nombre de livres suivront... et plus aucune illustration. Tout un changement de cap !

Lorsqu'il écrit le premier tome de *Capitaine Static*, Alain n'est pas un auteur novice. Il a déjà une série en tête pour ce personnage, ainsi que des plans pour les trois premiers livres. Sa bibliographie compte plusieurs livres destinés aux jeunes et même avant ces publications, il travaillait comme journaliste et vivait donc de son écriture. Pourtant, ses débuts du côté de la fiction jeunesse n'ont pas été simples. Plus d'une fois, ses histoires ont essuyé des refus de publication. Mais il en aurait fallu bien plus pour éteindre sa fièvre d'écrire, car les histoires le traversent malgré lui et les personnages s'animent dans sa tête. Pour parvenir à les suivre, il n'écrit parfois que des bouts de mots ou de phrases qu'il arrive heureusement à relire ! En effet, il écrit plus rapidement à la main qu'en tapant sur son clavier. C'est encore le cas aujourd'hui, mais maintenant, il n'a plus du tout de mal à faire publier ses textes destinés aux jeunes.

Lorsqu'il se lance dans l'écriture, Gilles demande conseil autour de lui et bénéficie notamment de l'aide de Michèle Marineau, alors sa voisine, qui trouve son texte intéressant, mais qui le fait travailler et retravailler pour qu'il devienne encore meilleur. Quand Gilles finit par publier le premier tome de la série *Noémie*, son premier roman, il est non seulement bien reçu par le public, mais il remporte également un Prix du Gouverneur général !







Pour la série *Capitaine Static*, Alain s'adjoit les talents d'illustrateur de son grand complice, Sampar, avec lequel il finira par collaborer sur plus de 100 publications! Alain rêve d'une bande dessinée, mais Sampar, trouvant le texte habilement écrit, propose de mélanger les passages romancés et les passages en bande dessinée. L'hybride enchante les lecteurs agiles comme les plus récalcitrants, et le premier tome remporte le prix Tamarac, le prix Bédéis Causa – Réal-Fillion et le Prix du livre jeunesse des bibliothèques de Montréal avant d'être acheté et publié en Europe francophone puis, tout récemment, en Chine. Un succès qui voyage!

Dans les salons du livre, les deux auteurs sont attendus par de longues files de lecteurs! L'un comme l'autre sont inondés de courrier d'admirateurs; des lettres et des dessins qu'ils gardent tous les deux précieusement. Noémie prend littéralement vie puisqu'elle est incarnée par une comédienne l'espace de différentes animations, et les premiers livres de la série donnent lieu à des traductions anglaises et à une adaptation au cinéma (*Noémie – Le Secret*, réalisé par Frédéric D'Amours en 2009). De mignonnes minipantoufles en phentex identiques à celles du Capitaine Static seront tricotées par la maman d'Alain, alors âgée de 85 ou 86 ans, pour faire la promotion du premier livre lors de sa parution, et Alain reçoit chaque année des photos d'élèves et d'enseignants déguisés pour l'Halloween comme leur héros échevelé favori!

Ces deux séries jeunesse ont marqué Québec Amérique de même que de nombreux jeunes lecteurs. Gilles dit lui-même que Noémie a changé sa vie, transformant un illustrateur en auteur, et Alain ajouterait certainement, que tout ça, c'est fantas...! 



Un bel exemple que la littérature crée des ponts: *Capitaine Static* voyage jusqu'en Chine! Ici, le stand de l'éditeur chinois à Beijing où les enfants sont arrivés costumés en «Capitaine Static».

# 'Au nom de la joie

## Créer des univers pour les tout-petits, façon Simon Boulerice.

J'enseignais le théâtre dans un camp d'été quand une petite fille, lors d'une impro, a braqué ses doigts, mimant un pistolet, vers un camarade de scène en ordonnant : « Au nom de la joie, vous êtes en état d'arrestation. » Tout de suite, mon visage s'était fendu d'un sourire tendre et j'avais noté dans mon calepin l'*enfantise* de la petite improvisatrice. De la pure poésie accidentelle, susceptible de se faufiler dans mon panthéon des plus belles citations d'enfant ex aequo avec « J'aime porter des pantalons à manches courtes », « Pourquoi un arbre, c'est pas ça qui s'appelle un portefeuille ? » et « Si tu mélanges un porc avec un mouton, ça donne de la porcelaine ».

Lorsqu'on parle de création, souvent, on affirme que les idées s'imposent à nous. Moi, je crois qu'il faut les invoquer à partir de tout ce qui se faufile jusqu'à nous. Tout colliger dans des calepins, comme Trigorine, l'écrivain de *La Mouette* de Tchekhov, qui se sent obligé de noter toutes les formes de nuages étonnantes. Et organiser le chaos accumulé. J'ai toujours l'image d'une éponge qui absorbe tout – les souvenirs, les faits divers et les idées saugrenues – et qui, une fois chargée à bloc, doit être essorée. Cette eau mêlée, brune et grise, joyeusement corrompue, est un matériau et se doit d'être filtrée à travers le prisme de création.

Une de mes premières créations était un numéro pour Cégeps en spectacle. J'avais réuni un poème traitant d'énurésie, mon obsession pour une reprise d'une chanson de Marie Denise Pelletier (*Tous les cris, les S.O.S.*) et un costume de Passe-Montagne prêté par une amie. À priori, tous ces items semblent disparates, mais j'avais tricoté un réseau de sens entre eux. Dernièrement, je suis retombé sur le numéro qui avait été filmé, et je n'ai éprouvé aucune honte. Il est à l'image de ce que je suis devenu, de ce à quoi j'aspire toujours : protéiforme, libre et décalé.

L'écriture pour la jeunesse est un heureux accident de parcours. J'écrivais déjà sur mon enfance, mais je visais un lectorat et un public adulte. Or, en sortant de l'école de théâtre, le premier rôle que j'ai obtenu était celui d'un enfant dans la pièce *Stanislas Walter Legrand* de Sébastien Harrisson. Jouer l'enfance, comme l'écrire, allait de soi, pour moi qui ai toujours eu l'enfance à fleur de moi. Je gratte et tout est là : mes cinq ans comme mes douze ans. Mais m'adresser aux enfants après les représentations m'angoissait. J'ignorais alors comment on s'adresse à eux. Serge Marois, le metteur en scène qui m'a donné ma première chance et qui croyait en moi, m'avait simplement dit : *parle-leur avec ton cœur, comme tu parles à tout le monde*. Finalement, j'ai presque fini par préférer la rencontre d'après-spectacle que jouer la pièce elle-même, tant j'aimais écouter le jeune public : leurs commentaires, leurs réflexions, leurs doléances, leurs questionnements, leur vivacité... Les écouter parler, c'était comme de regarder des nuages en forme de piano dans le ciel : impossible de passer à côté.

Je me suis mis à écrire du théâtre, des albums, des romans et de la poésie jeunesse, et c'était une manière de réactualiser mon enfance en la confrontant à notre époque. Je fais dialoguer le Simon d'avant, enfant, et le Simon de maintenant, devenu adulte.



Simon Boulerice a étudié en littérature et en interprétation théâtrale. Depuis qu'il a fini l'école, il ne cesse d'écrire, de danser et de jouer, récoltant les prix à foison. De la poésie au théâtre et des romans pour adultes à ceux pour les jeunes, il est le plus talentueux des touche-à-tout.



Camille Tellier (S. Boulerice), Eve Patenaude (Illustration)

Quel est l'ingrédient magique pour que le gâteau lève ? La sincérité. Lorsque j'écris pour la jeunesse, c'est mon phare. Même dans l'invention la plus totale, la sincérité est de mise. Alors quand une idée d'histoire m'obsède, je veille à être mon propre baromètre en ce qui a trait à mes personnages qui se dessinent peu à peu. Comment voyais-je la vie à 7, 10, 14 ou 17 ans ? Qu'est-ce que je ressentais ? Et tant mieux si ce n'est pas glorieux. Chaque fois, en écrivant, je m'ajuste non pas à mon lectorat, mais bien à mon personnage, celui qui me tend la main – ou me la tire – dans ce projet inédit.

D'ailleurs, même si je conçois bien qu'on n'écrit pas que pour soi, je pense qu'on écrit toujours *d'abord* pour soi, puis pour un lecteur idéal. Mais en aucun cas un auteur jeunesse doit *guidouner*. J'entends par là : chercher à plaire à tout prix à son lectorat jeunesse. J'essaie de me plaire à moi en premier lieu, de me surprendre moi-même par ma propre impudeur et mes précieuses contradictions que je prête à mes personnages. C'est, je crois, la plus belle façon de se faufiler jusqu'au cœur des jeunes lecteurs.

J'en suis convaincu : être lu par des enfants et des ados est un réel privilège. Contrairement aux adultes plus âgés au disque dur saturé d'œuvres avalées et digérées depuis longtemps, les jeunes commencent à peine à emmagasiner du théâtre, des romans, de la poésie. J'ai donc la chance inouïe de possiblement m'inscrire dans leur mémoire, de me déposer dans leurs fondations. Dominique Demers sera à jamais pour moi la première autrice dont j'ai lu une trilogie complète. Au début des années 90, j'avais l'impression de la connaître, d'être connecté à elle. Aujourd'hui, quand des jeunes me disent qu'une de mes œuvres est la première qu'ils ont lue, voire même qu'ils ont aimée, je me sens honoré, et je m'explique mieux le sourire radieux de Dominique quand, en 1994, à la bibliothèque de Saint-Rémi, je lui ai fait une déclaration d'idolâtrie beaucoup trop intense. Je croyais qu'elle n'écrivait que pour moi. Et ce n'était pas faux.

Moi aussi, j'aime que mes jeunes lecteurs croient que je n'écris que pour eux. Ils n'ont pas tout à fait tort.

Voilà bientôt quinze ans que j'écris des histoires sur le vertige infini de l'enfance et de l'adolescence, là où se vivent les plus grands drames, car ce sont les premiers et que nous sommes sans armure. Malgré les sujets âpres, la joie est là, partout. D'une part, celle de me révéler, et d'autre part, de sentir que je ne suis pas seul. Car les livres, c'est ce qui annihile le mieux notre solitude. Lire, c'est être convié à la noce des autres. Même la plus privée.

Au nom de la joie, l'écriture me met en état de célébration. Pow!



# Raconte-moi une histoire

Par Stéphanie Durand

**Écrire et éditer un livre jeunesse, un jeu d'enfant? Que nenni! Stéphanie Durand aborde la complexité qui se cache derrière ce type d'ouvrage demandant un savoir-faire bien particulier.**



Certain-es croient qu'écrire un livre pour enfants, c'est chose facile. Vous avez déjà entendu cette anecdote à propos d'un grand auteur de livres pour enfants qui était assis à côté d'un neurochirurgien lors d'un gala?

« — *Que faites-vous dans la vie?*

— *J'écris des livres pour enfants.*

— *Ah c'est bien. J'aimerais écrire un livre pour enfants quand j'aurai un moment.*

— *Ah c'est drôle, moi j'aimerais bien opérer un cerveau quand j'aurai le temps!»*

J'ignore si l'histoire est véridique, mais écrire de bons livres pour enfants est assurément plus complexe qu'on pourrait le croire. Les éditer n'est pas plus simple, surtout quand on s'adresse à un lectorat aussi large que celui couvert par Québec Amérique. Tout-petits, enfants et adolescent-es, chacun de ces publics possède un niveau de maturité qui lui est propre et des capacités de lectures différentes... en plus d'avoir des parents, des enseignant-es, des bibliothécaires, etc. En effet, bien souvent, les livres jeunesse ne sont pas achetés par les jeunes eux-mêmes, mais par des adultes de leur entourage qu'il faut séduire avant même de plaire au lectorat cible!

Alors que les créateurices se chargent de faire rêver, rire ou d'émouvoir, on s'assure en éditant leurs œuvres que les histoires sont bien construites et que les personnages sont crédibles et touchants. On choisit un sujet qui fascinera notre jeune public (Devrait-on publier ce texte sur une trentenaire déprimée ou l'histoire de cette crotte de nez<sup>1</sup> ?), on détermine le meilleur angle pour en parler (Et si c'était une poule qui menait l'enquête<sup>2</sup> ?) et on porte une attention particulière à la complexité syntaxique et au vocabulaire utilisé (« Sur le putride sentier de fortune, nous continuâmes à cheminer », dixit aucun album jeunesse, jamais).

1 *René ma crotte de nez*, Marie-Eve Dion-Leclerc, 2025.

2 *Le Tribunal des animaux*, Camille Bouchard, 2024.



Écrire simplement, ce n'est pas toujours simple. Et la qualité de l'écriture – qui doit avoir du souffle et un style personnel – est importante, même en littérature pour enfants. C'est ainsi que le texte compte environ 1000 mots, comme c'est le cas dans beaucoup d'albums, ou 60 000 mots, comme ça arrive dans certains romans pour ados. Le texte jeunesse est surtout doté d'un ton particulier. Il faut en lire beaucoup pour le capter, savoir reconnaître ses nuances. Et oui, même aux jeunes, on peut parler de tout; tout est dans la manière de le faire. Chez Québec Amérique, on a par exemple abordé l'émigration par le biais de deux frères attachants cherchant un nouveau chez-eux (*Y'a pas de place chez nous*, Andrée Poulin); la question du consentement dans un livre pour les lectrices débutant-es à l'aide d'une métaphore, celle d'une fillette dont on touche la chevelure sans son accord (*Roselionne*, Nancy B.-Pilon); ou l'enjeu de l'intimidation dans une intrigue pour adolescent-es où des flash-back montrent une partie de ce qui est à venir sans dévoiler l'essentiel (*Le Cri*, Martine Latulippe).

Étrangement, le texte d'un album pour tout-petits peut être plus complexe que celui d'un roman pour les débutant-es. Pourquoi? Parce que les courts romans, les jeunes les lisent généralement seuls, alors que les albums leur sont souvent lus à haute voix par un-e adulte, qui pourra alors répondre aux questions qui lui sont posées. Souvent, on ajoute des illustrations qui sauront traduire l'univers développé par le texte, en faciliter la compréhension, mais aussi l'amener plus loin. On ne veut pas que l'un et l'autre se répètent, mais bien qu'ils se complètent. On trouve parfois des secrets, des histoires non dites ou des blagues cachées dans les illustrations<sup>3</sup>.

Écrire (et éditer!) des livres jeunesse, c'est un art qui demande à la fois du travail, des connaissances, de la créativité, de la sensibilité et du cœur. Il n'existe pas de recette secrète, mais on se dit qu'on a réussi ses publications lorsqu'on voit des étincelles naître dans les yeux des jeunes à qui on présente nos titres, que des files d'enfants se forment lors des salons du livre et qu'on entend des choses comme « Wow, j'ai vu la vraie Valérie Fontaine!! » sortir de la bouche d'un garçon d'environ 4 ans...



## Passionnée d'histoires



Virginie Lessard-Brière détient un baccalauréat et une maîtrise en études littéraires de l'Université du Québec à Montréal. De lectrice avide durant son enfance à adjointe éditoriale jeunesse chez Québec Amérique, Virginie ne regrette pas que toutes ces années de lecture aient pu aggraver sa myopie.



<sup>3</sup> Vous avez remarqué Grigri, le chat porté disparu qui se cache dans plusieurs pages de *Un dimanche sous la pluie* de Madeleine Allard et Agathe Bray-Bourret? Ou le grand ado toujours sur son cellulaire qui se trouve dans presque toutes les pages du *Noël chez les 1000 enfants* de Valérie Fontaine et Yves Dumont?

# Juger un livre par sa couverture

Par Nathalie Caron



Diplômée en design graphique et en édition, Nathalie Caron travaille chez Québec Amérique depuis maintenant 15 ans à titre de directrice artistique et designer graphique. Elle et son équipe de feu touchent à tout, de la conception des couvertures à la production de matériel promotionnel, en passant par la mise en page sur des supports variés, tant papier que numériques.

**Qu'est-ce qu'une *bonne* couverture de livre? Quelle est la méthode qui fonctionne pour que cette première carte de visite accroche, qu'elle circule dans les médias et que le livre se vende et rejoigne son public?**

Je suis d'avis qu'il n'existe pas *une seule* couverture parfaite pour un livre, mais plusieurs. Eh oui! Un même titre pourrait avoir plusieurs très bonnes couvertures selon les intervenants qui y sont impliqués. Par exemple, il arrive qu'un titre soit vendu à l'international et que des éditeurs d'ailleurs créent leur propre couverture – qui fonctionne tout autant avec le titre que celle de l'édition originale.

Cela dit, il y a des couvertures qui sont, disons, plus efficaces que d'autres – c'est-à-dire qu'elles aident le livre à se faire remarquer de la bonne façon. Certains éléments clés sont là pour nous guider dans le processus de création et dans le choix d'une couverture, soit le titre, le public, le genre et le ton.

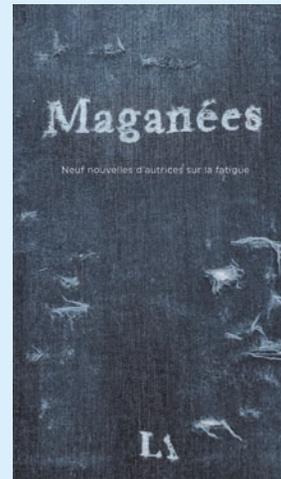
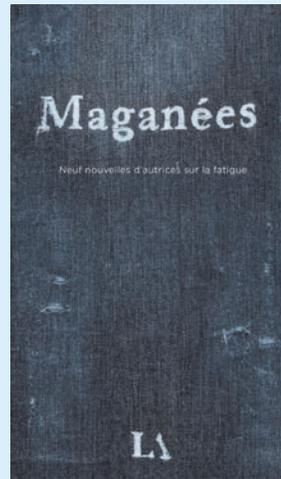
Chez Québec Amérique, la réalisation d'une couverture (qu'on appelle la « C1 ») est un gros travail d'équipe entre l'auteur, l'éditeur, l'équipe promo et l'équipe graphique!

Tout commence par un briefing de couverture, créé par l'éditeur, dans lequel se trouvent les grandes lignes de l'ouvrage pour guider la conceptrice graphique (qui n'a malheureusement pas le temps de lire chaque ouvrage qu'elle illustre d'un bout à l'autre). C'est un peu le curriculum vitae du livre. On y retrouve la collection, le genre, le public cible, le résumé du livre et les pistes graphiques à explorer – autant celles de l'éditeur, de l'auteur que de l'équipe promo... et parfois quelques autres! Souvent, se retrouvent aussi mêlés au processus la famille et les amis de l'auteur, les libraires et les représentants. C'est que la beauté d'une couverture, tout comme celle d'une œuvre d'art, est subjective! Ce qu'un adore, l'autre déteste, et vice versa.

Pour faire un tri, une fois les premières esquisses réalisées, un comité à l'interne se penche sur chaque couverture pour nous aider à déterminer quelle sera la meilleure pour le livre, c'est-à-dire celle qui le présentera le mieux à ses lecteurs. Ses membres proviennent de diverses équipes de la maison, ce qui permet à ce comité d'aborder toutes les facettes de la couverture avec un regard et un angle différents. Chaque membre se prononce sur les couvertures proposées et donne des arguments pour soutenir son point (on tente d'éviter que ce ne soit qu'un simple concours de popularité). Il arrive également qu'on demande leurs avis à certains collègues ou libraires! Puis, lorsque tout ce beau monde s'entend sur quelques choix, l'auteur reçoit une sélection d'esquisses ainsi que les arguments du comité pour l'aider à trancher.

## Marier sa passion à son travail

Il est rare de pouvoir joindre son métier et sa passion ! J'ai eu la chance de pouvoir le faire avec le titre *Maganées*, paru dans la collection Littérature d'Amérique en 2021. Les directrices du recueil ET l'éditeur ont été enthousiasmés par mon idée, soit celle de créer une couverture brodée, puis de l'user en la photographiant tout au long du processus. Au final, une couverture originale en trois déclinaisons bien... maganées. Pour un livre sur la fatigue, on ne pouvait être plus à propos !



Réveillez l'artisan qui sommeille en vous : tous les moyens sont bons pour arriver au résultat recherché. En haut : les étapes ayant mené à la couverture du collectif *Maganées*, à droite.

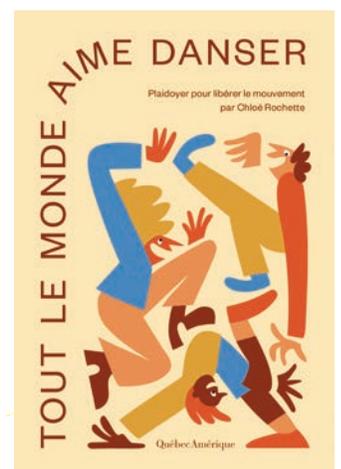
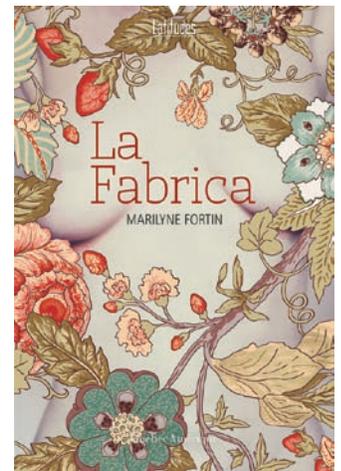
### Le titre

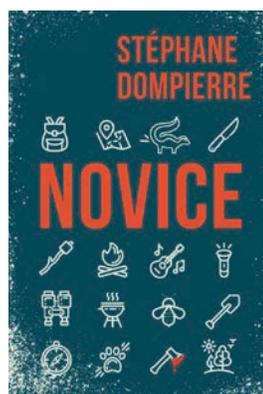
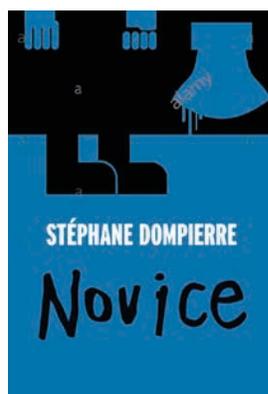
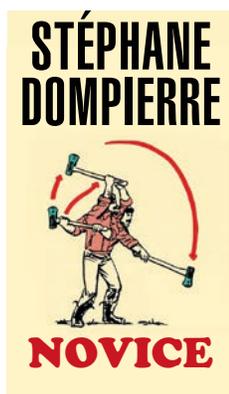
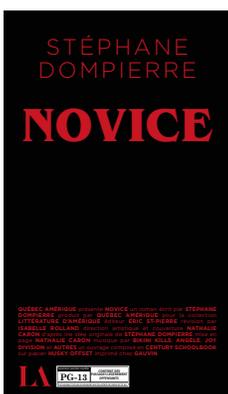
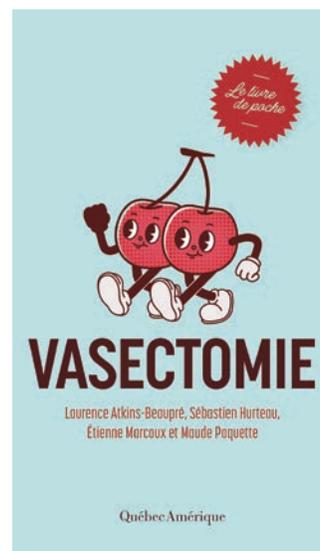
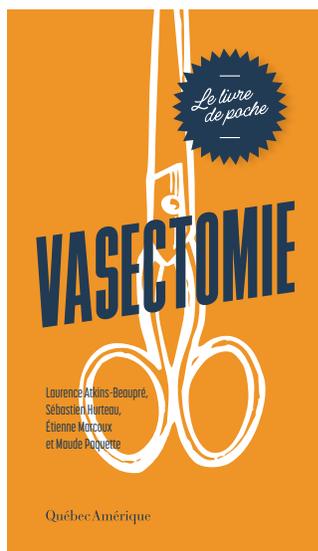
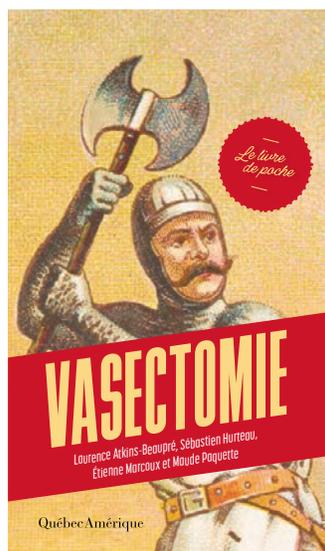
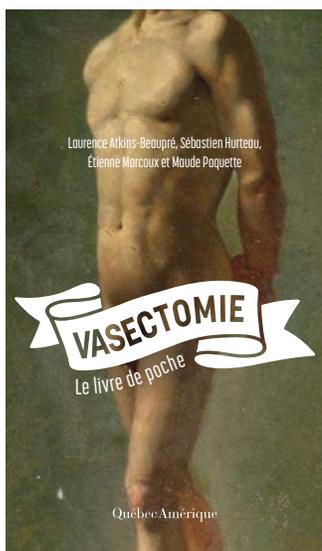
Le choix du titre est un élément clé pour la couverture ! S'il arrive qu'un titre s'impose de lui-même dès les premières étapes de la rédaction d'un manuscrit, pour d'autres titres, le processus est long et implique l'équipe éditoriale et l'équipe promo. Un bon titre intrigue, informe et donne des indices sur l'ouvrage. En termes de création de couvertures, le titre est hyper important, car la longueur de celui-ci affectera la mise en page et le choix de la typographie. Le sens du titre peut aussi être consciemment impliqué dans le visuel, ou on peut, au contraire, éviter de jouer avec le sens des mots afin de ne pas être redondant.

### Le public et le genre

Une bonne couverture doit parler au bon public ! Est-ce un roman historique, un polar, un essai, un roman jeunesse ? Chaque genre possède ses propres « codes » en ce qui a trait à la première de couverture. En posant les yeux sur l'ouvrage, le lecteur doit comprendre rapidement si c'est à lui qu'il s'adresse.

Le titre d'un roman historique, par exemple, aura généralement une typographie avec empattement pour un effet classique. On choisira aussi une imagerie qui évoque l'époque explorée dans le récit. La couverture d'un polar ou d'un roman policier sera quant à elle sombre. On utilisera souvent les teintes de noir, rouge ou bleu. Pour la non-fiction (essai, référence, dictionnaire), c'est un tout autre langage ! La couverture est habituellement limpide sur son contenu ; un livre de recettes devra nécessairement évoquer la cuisine, un livre sur les rénos, la construction, etc. Ce qui fait qu'une couverture surprend, c'est quand on arrive à jouer avec les codes, en les frôlant, en les contournant, pour innover tout en parlant un langage que le lecteur reconnaît !





Le choix final de la couverture est souvent loin devant la proposition initiale. En haut : différentes couvertures pour arriver au choix final pour le livre *Vasectomie*; en bas, pour le roman *Novice*.

## Le ton

La couverture fait-elle écho au texte ? Y retrouve-t-on un indice de ce qu'on s'apprête à lire ? Est-ce un ouvrage doux et joyeux, ou plutôt punk et sombre ?

Pour un œil non averti, le ton semble très près du genre du livre, mais il est en fait beaucoup plus spécifique. C'est l'éditeur qui le détermine, après s'être plongé de longues heures dans le manuscrit. Si, par exemple, on me dit qu'un livre « est une histoire d'amour », ça ne m'aidera pas à créer LA bonne couverture. Toutefois, si on me dit que c'est une histoire d'amour *tragique, en voyage, autobiographique, bonbon*, j'aurai beaucoup plus d'informations pour cogiter sur la couverture ; elle sera tantôt obscure, tantôt vitaminée, douce ou évocatrice du narrateur. Les spécifications du ton sont donc primordiales, puisqu'elles guident l'aspect visuel de la couverture.

## C1 101

Y a-t-il des choses à éviter lors de la création d'une couverture ? Pas vraiment ! Toutes les couleurs peuvent être employées et toutes les typographies (oui oui, même le fameux Comic Sans s'il est utilisé à bon escient) peuvent fonctionner. L'important, c'est que le design soit bien pensé, avec l'intention de rejoindre le public, de respecter le genre et de donner le ton à la lecture. En librairie, une *bonne* couverture va pousser le lecteur à prendre le livre en main pour lire le résumé en quatrième de couverture, à l'endos. En ligne, une bonne couverture amènera le lecteur à cliquer sur l'ouvrage pour en découvrir les détails. On dit souvent qu'on ne doit pas juger un livre à sa couverture... laissez-moi contester ! Il y a tant d'efforts derrière cette œuvre (parce que c'en est une !), tant de cerveaux d'impliqués dans sa conception. Je vous implore de juger ! Et laissez-vous porter par l'image, pour mieux découvrir vos nouveaux livres préférés.

## Une collection en mouvance et en perpétuel changement

Depuis ses débuts en 1979, la collection Littérature d'Amérique mise sur des textes d'une qualité littéraire incomparable. Sa facture graphique a toujours servi à soutenir et démontrer cet aspect important des ouvrages qui la composent.

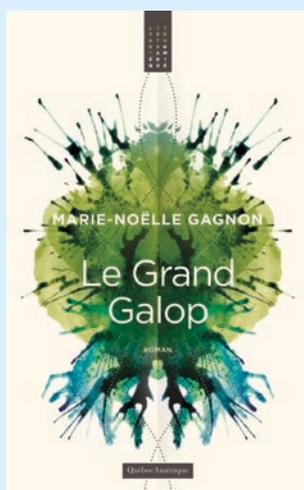
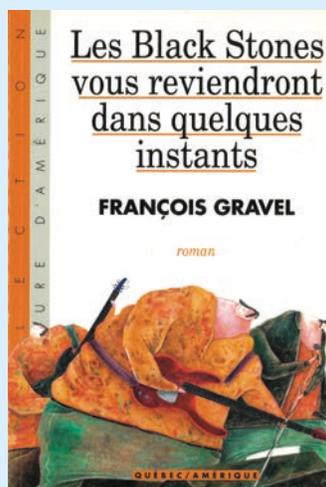
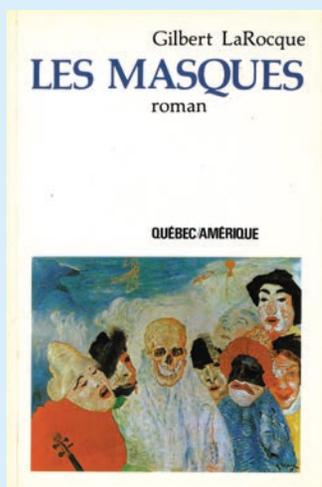
Cette collection ne cesse d'innover et de s'adapter afin de bien refléter les textes qui font sa renommée, et les grandes plumes derrière eux. Parmi celles-ci, on trouve Gilbert La Rocque, Yves Beauchemin, Stéphane Bourguignon et André A. Michaud, entre autres.

Nous en sommes aujourd'hui à la cinquième mouture de grille graphique<sup>1</sup> pour cette collection. Après une grille géométrique – qui nous donnait peu de liberté artistique et nous contraignait à un cadre plutôt rigide – puis une autre grille à la Rorschach, qui, au bout d'un certain temps, s'est

un peu essoufflée du fait que les couvertures commençaient à se ressembler entre elles, nous avons opté pour une grille flexible et créative, pour assurer la pérennité de la collection. Chaque auteur a ainsi une couverture personnalisée, qui met en valeur son texte!

La signature de la collection, ce logo qui orne toutes les couvertures de la collection, a elle aussi beaucoup changé depuis sa fondation. Elle a longtemps été une signature en caractères typographiques, mais nous sommes passés, il y a quelques années, à un simple logo « LA » (le petit nom de la collection à l'interne!), plus épuré. Les lignes élégantes et classiques du logo, mêlant plein et délié, font écho aux plumes qui portent la collection.

- 1 Une grille graphique de collection, c'est un guide de normes et de règles à respecter pour que la collection soit cohésive visuellement. La typographie à utiliser, les marges à respecter, les couleurs, les grosseurs et le positionnement des différents éléments qui composent la couverture: tout est dicté par cette grille.





## À l'ère des liseuses

Le livre numérique a transformé la façon de faire des couvertures! Auparavant, un livre était exclusivement un objet physique, qu'on pouvait tenir dans nos mains. On pouvait le sentir et en découvrir chaque petit détail. Aujourd'hui les couvertures se doivent d'être plus simples, plus contrastées – d'autant plus que les écrans de certaines liseuses numériques sont en noir en blanc! – et plus lisibles. Comme elles sont souvent vues en petites vignettes seulement, elles doivent être compréhensibles en un coup d'œil. Les typographies ont désormais plus de personnalité, de présence; les couleurs sont plus vives, plus éclatantes; les titres sont plus gros et plus clairs!

Et les réseaux sociaux, dans tout ça? À l'ère d'Instagram, TikTok et autres, l'information circule plus rapidement que jamais. Il ne suffit plus d'avoir une jolie couverture et qu'elle soit partagée, mais qu'elle soit facilement compréhensible et qu'elle puisse capter l'attention!



## Une image vaut mille mots



Diplômée en design graphique et illustration publicitaire, Claudia Mc Arthur s'amuse à explorer différents horizons artistiques et médiatiques. Elle brille autant en design visuel qu'en intégration multimédia ou en production de produits imprimés. Passionnée par l'innovation, elle cherche avant tout à apporter du bonheur à ceux qui l'entourent.



Originaire de France, où elle a étudié le design graphique, Audrey Guardia a posé ses valises au Québec en 2011 et a découvert le monde de l'édition grâce à Québec Amérique. Après une parenthèse en agence Web et comme pigiste, elle est de retour dans l'équipe QA depuis 2022 où elle met toute sa délicatesse créative au service des publications.



Armée d'études en littérature et en infographie, Marylène Plante-Germain rejoint l'équipe de QA en 2014, reliant ainsi deux passions d'enfance. Personne ne sait exactement ce qu'elle fait, parce qu'elle touche à tout: mise en page de romans, dictionnaires visuels à l'international, livres numériques, spécialiste des soucis techniques, illustrations, préresse, tout y passe!



### PETITS PAS, GRANDS RÊVES - L'ENFANCE

Pour l'enfance, représentée par des collections destinées aux lecteurs et lectrices de 0 à 12 ans, QA publie des albums ludiques et colorés, des premiers romans, et d'autres plus substantiels contenant humour, action et fantaisie. Par ces œuvres, la maison accompagne l'évolution des premières lectrices question d'éveiller le goût pour la lecture et d'en maintenir un amour durable. C'est le duo Bellebrute, formé de Marianne et Vincent, qui s'est bien amusé à revisiter le logo, mettant en valeur la curiosité, l'innocence, l'identification et l'émotion.

### LES ARTISTES

Bellebrute est né d'un élan de joie créative entre deux artistes, Marianne Chevalier et Vincent Gagnon. Leurs illustrations au style vibrant, parsemées de créatures attachantes, sont élaborées à quatre mains. Pour chaque projet, la réflexion se fait en équipe, l'esquisse est préparée par Marianne et l'illustration finale par Vincent.

# Le livre à l'épreuve

Par Audrey Chapdelaine



**Travailler à la production d'un livre peut créer une déformation professionnelle au moment de lire pour le plaisir. Comment ne plus voir une mauvaise césure, un doublon en fin de ligne, ou encore une ligne trop espacée après s'être attardé à ce genre de choses toute la journée ? Entre l'édition et la commercialisation d'un livre, il y a tout un monde... et de nombreux détails !**

On dit souvent de l'équipe de la production qu'elle est composée des « travailleur-euse-s de l'ombre ». Cette partie de la création d'un livre est méconnue. Lorsque j'explique mon travail, les gens sont surpris de tout ce qui vient après l'édition d'un manuscrit. C'est pourtant un processus de plusieurs mois très important, qui implique de nombreuses personnes ! C'est durant la production que le livre passe d'un manuscrit édité à un produit final, et notre rôle est de nous assurer de sa qualité, tant dans le contenu que le contenant.

Lorsque nous recevons le texte édité, la première étape est la révision linguistique. Chez Québec Amérique, nous avons une réviseuse interne, chose plutôt rare mais ô combien efficace ! Vu la quantité de titres que nous publions par saison, une seule personne ne peut tout faire ; nous avons en plus une équipe de réviseur-e-s pigistes qui nous donne un précieux coup de main. C'est une tâche délicate et sensible, à faire dans le respect de la plume des écrivain-e-s, et tout à fait cruciale.

Ensuite vient une étape particulièrement excitante pour les auteur-e-s : le montage. C'est la première fois que le texte prend la forme d'un livre ! Notre équipe graphique se charge de la mise en page en se fiant aux modèles de chaque collection. Les romans sont normalement plus simples à monter, tandis que les livres pratiques en couleur demandent un travail impressionnant de gestion de texte et de direction artistique.

Une fois le texte monté, il y a généralement une deuxième révision linguistique, que nous appelons la « correction d'épreuves ». Chaque révision doit être approuvée par les auteur-e-s ; il est primordial que ces dernier-ère-s soient en accord avec tout changement au texte.

S'ensuit une série de vérifications où se côtoient le travail technique des infographistes et celui très minutieux des adjoint-e-s de production. À ce moment, les corrections sont intégrées une par une, puis vérifiées afin de s'assurer qu'aucune nouvelle faute ne s'est glissée dans le texte. La couverture, la page de crédits, la table des matières, les notes bibliographiques et l'index passent aussi entre les mains des adjoint-e-s afin de s'assurer que toutes les informations sont justes. Expert-e-s des règles typographiques, des césures et de l'uniformisation, les adjoint-e-s ont de vrais yeux de lynx !



Diplômée en littérature de la langue française et linguistique, Audrey Chapdelaine rejoint l'équipe de QA en 2016. D'abord sous contrat, elle travaille sur quelques projets tels que la banque images, *Le Multi des jeunes* et *Le Visuel junior*. Elle intègre ensuite l'équipe de production à titre d'adjointe, puis devient coordonnatrice en 2019.





## Touche-à-tout!



Grâce à ses baccalauréat et maîtrise en études littéraires, à un programme court en grammaire ainsi qu'à un DESS en édition, Sabrina Raymond connaît sur le bout de ses doigts tous les maillons de la chaîne du livre. En 2013, elle devient, chez Québec Amérique, adjointe puis coordonnatrice à la production, ensuite adjointe éditoriale et surtout, enfin notre réviseure étoile.



Sandrine Ducharme a étudié la littérature et l'édition. Elle est adjointe à la production chez Québec Amérique depuis 2021, ou, en d'autres mots, joueuse professionnelle de *Cherche et trouve la coquille*. Anciennement employée de bibliothèque et blogueuse littéraire jeunesse, son manque de tonus musculaire n'a d'égal que l'énormité de sa pile à lire.

Le texte retourne une dernière fois du côté des auteur-e-s, moment ultime pour s'assurer que tout est à leur goût. L'équipe de production s'occupe ensuite des ajustements finaux avant de préparer les fichiers et de les envoyer chez l'imprimeur. En parallèle de l'impression, nous nous occupons de créer et vérifier les versions numériques afin qu'elles soient disponibles sur les plateformes en même temps que la sortie officielle du livre.

Ces étapes sont réalisées pour chacune de nos nouvelles publications, mais nous devons aussi prévoir les réimpressions. C'est toujours une bonne nouvelle lorsque nous avons une demande pour réimprimer l'un de nos titres, que ce soit une nouveauté ou un livre de fonds! Nous devons alors vérifier s'il y a des corrections à faire, ajuster les informations d'impression, et retourner les fichiers à nos imprimeurs. Il y a tout autant de manipulations lorsque nous avons des demandes de coéditions (une impression groupée avec un autre éditeur à l'international) ou des demandes d'impression pour le marché européen.

La production travaille également en étroite collaboration avec l'équipe promotionnelle. Les graphistes doivent créer des visuels intéressants, comme des signets et des affiches, de même que des documents informatifs pour les libraires et des fiches pédagogiques pour les enseignant-e-s. Toutes ces tâches nécessitent un travail rigoureux, mais aussi de la souplesse. Nos procédures sont en continuelle évolution, toujours dans le but de faire mieux. Quand une erreur se glisse dans nos livres (tout ce beau travail est fait par des êtres humains, après tout!), nous discutons et nous trouvons des solutions pour éviter que ça se reproduise.

J'ai le privilège de m'occuper de la coordination de la production depuis plusieurs années, et j'adore le fait que mon rôle me permet d'être en contact avec la plupart des intervenant-e-s de la chaîne du livre. Créer un échéancier pour tous les projets, gérer les particularités et les imprévus de chacun d'eux... les saisons ne se ressemblent jamais! Mais je dois dire qu'un des plus beaux avantages, c'est de recevoir un courriel d'un-e auteur-e ému-e, déballant son livre tout neuf et le tenant dans ses mains pour la première fois! C'est une immense satisfaction de voir l'aboutissement heureux de nos efforts.

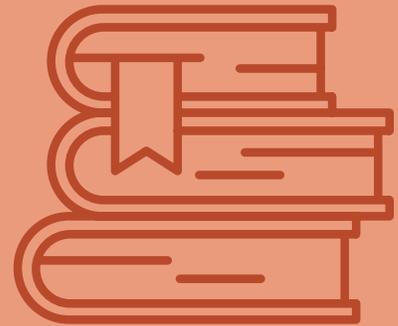


## Haute saison

Chaque saison, je compile des statistiques avec l'aide de plusieurs collègues dans chaque département. C'est formidable de résumer ainsi notre travail, et de voir le chemin parcouru. Voici en exemple quelques chiffres annuels moyens de nos activités entre 2020 et 2023.



(et quasi tout autant de versions numériques)



pour un total de  
**102**  
parutions  
(Incluant une nouvelle édition  
du *Multidictionnaire!*)



Accumulant un  
impressionnant

# 21 216

pages et des césures... vues et revues un nombre incalculable  
de fois, sans compter toutes les pages des réimpressions



pour le volet  
Europe



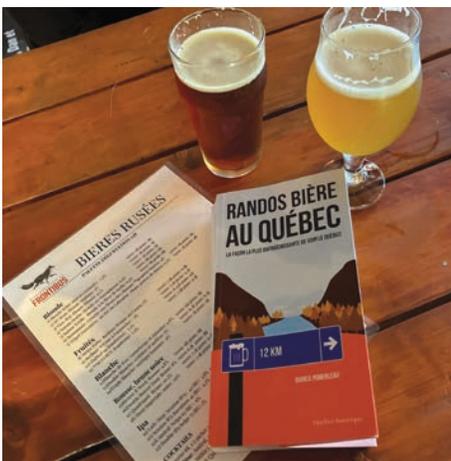
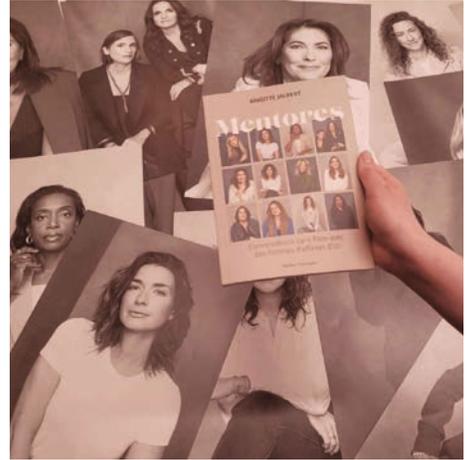
qui en sont  
à leurs  
premières  
armes

## Vie sociale

Sur nos différentes plateformes sociales, notre équipe partage nos nouveautés, nos bons coups, nos événements et... de quoi faire rire nos abonné-es, une fois de temps en temps!

Suivez-nous sur Instagram: @quebecamerique

Suivez-nous sur Facebook: Québec Amérique et Québec Amérique Jeunesse



# Faire sa marque

Par Véronique Loranger

Sans l'aide des imprimeurs, il n'y aurait pas de roman papier – et on devrait tous s'évader dans les histoires à l'aide d'une liseuse, au grand dam des puristes de la lecture! Le livre est un objet précieux, autant pour son contenu que son contenant. Mais comment passe-t-on d'une belle idée à une belle idée *imprimée*? On lève le voile sur ce processus méconnu.



Déjà toute petite, j'avais un amour profond pour les livres. Le pouvoir qu'ils ont de nous emporter dans toutes sortes d'univers me fascinait. Je lisais beaucoup, surtout des romans. De gros volumes, des séries... J'allais à la bibliothèque plusieurs fois par semaine pour mettre la main sur un nouveau titre. Je me souviens spécifiquement de mon envoûtement pour *Anne de la maison aux pignons verts*. Mes lectures meublaient mes week-ends, mes étés. Lorsque je choisissais un livre, j'aimais le toucher, le regarder sur toutes ses faces. Une histoire m'attendait, une histoire allait m'absorber. Une fois ma lecture terminée, je le palpais à nouveau, j'analysais sa couverture, relisais mes passages favoris. Son contenant comme son contenu me captivaient.

Un livre, c'est un objet qui doit séduire son lecteur, et cet aspect physique des ouvrages est un pan passionnant du métier d'éditeur. J'ai cette chance inouïe de pouvoir diriger la production et l'impression des livres chez Québec Amérique, une des rares maisons d'édition québécoises capables de produire tous les types de livres : dictionnaires, beaux livres, encyclopédies, albums jeunesse, biographies, romans pour tous les groupes d'âge et tous les publics. La fabrication est la portion la plus dispendieuse de la publication d'un ouvrage. Les défis et les enjeux sont donc multiples!

Diplômée en communication et en études littéraires, Véronique Loranger travaille chez Québec Amérique depuis 2005. Occupant d'abord un poste de chargée de projet au sein de l'équipe internationale, elle devient directrice de production et s'initie aux arcanes de l'imprimerie. Elle chapeaute la fabrication des livres et planifie les budgets.





À gauche : Un aperçu de la variété des ouvrages – différents papiers, différentes couvertures, différents imprimeurs.

En haut : Véronique Loranger en visite chez l'imprimeur Friesens – certains imprimeurs conservent aussi jalousement qu'un secret d'État les processus d'impression, souvent uniques à chacun.

Selon un budget prédéterminé, basé sur des paramètres tels que le format, la reliure, le type d'impression, le nombre de pages, le tirage, le territoire et j'en passe, les demandes de devis sont envoyées aux différents partenaires. En tant qu'éditeur généraliste publiant une variété de livres au Québec et en France, je dois développer une relation avec plusieurs imprimeurs, locaux et internationaux, toujours à des prix compétitifs ou dans un créneau précis (je pense aux livres couleur, aux romans avec une couverture rigide, aux gros tirages, aux bas tirages, ou à l'impression à la demande, par exemple). De nombreux autres paramètres doivent être considérés dans le choix d'un imprimeur : sa localisation, le délai de livraison, la rapidité de la réimpression, la technologie utilisée et, bien sûr, le service et le contrôle qualité.

Travailler avec différents imprimeurs de partout dans le monde, c'est aussi tisser des relations de confiance avec des passionnés du livre, pouvoir demander conseil à une panoplie d'experts en cours de production, se déplacer pour développer et visualiser de nouvelles avancées technologiques – parfois secrètes ! C'est hyper stimulant ! Le marché est en continuelle évolution, il faut être flexible et savoir s'adapter.

Au fil des années, j'ai vécu toutes sortes de situations fascinantes : autant des dictionnaires imprimés à plus de 100 000 exemplaires en coédition avec des dizaines de partenaires internationaux et dans de très courts délais de production, que des romans imprimés à moins de 10 exemplaires, livrés en quelques jours. Et parfois, de drôles d'erreurs se glissent dans notre travail ! Je pense, par exemple, à ce roman qui contenait huit pages tirées d'un roman... d'un autre éditeur ! C'est un proche de l'auteur qui s'en est aperçu le soir même du lancement. Une situation un peu embarrassante, mais qui nous a bien intrigués.

Un autre épisode pour le moins farfelu est quand il a fallu cesser de faire imprimer *Le Dictionnaire Visuel* en Chine pour cause de... censure ! C'est que les mappemondes de l'ONU que contient cet ouvrage ne sont pas celles approuvées par le gouvernement chinois. Même si le titre n'est pas commercialisé en Chine, le seul fait de l'imprimer est une faute grave pour laquelle les imprimeurs chinois peuvent perdre leur travail ou leur entreprise. Une situation improbable à laquelle nous n'avions jamais pensé être confrontés !

La période pandémique, entre 2020 et 2022, a aussi amené son lot de défis puisque tous les éditeurs publiaient et imprimaient beaucoup de livres, mais que ceux-ci n'arrivaient plus dans les délais prévus. La pénurie de papier nous contraignait alors à déterminer les tirages jusqu'à parfois un an à l'avance afin de nous assurer d'avoir du papier et du temps sur les presses. Projeter nos besoins en impression et en réimpression pendant cette période relevait de l'art divinatoire et ça nous a occasionné beaucoup de stress. Si nous imprimions trop d'exemplaires, nous devons payer des frais d'entreposage et, éventuellement, pilonner, et si nous manquions de livres et que nous devons réimprimer rapidement, nous manquions parfois également de ressources. Heureusement, les coûts se sont stabilisés et les délais sont revenus à la normale au cours de l'année 2022.

Malgré l'avancée des livres numériques et audio, c'est encore le livre papier qui représente la plus grande source de revenus de l'industrie du livre. Nous en imprimons un peu moins qu'auparavant, certes, mais ce médium continue de séduire... et de s'envoler des rayons des librairies !

# Dimedia en bref

## Retour sur l'histoire de la grande maison de distribution.

Par Pascal Assathiany

**C'est à l'automne 1974 que je fonde la maison de distribution Diffusion Dimedia, à la demande des Éditions du Seuil. Cette maison d'édition, qui publiait alors de la littérature et des essais, voulait maîtriser sa diffusion et sa distribution – deux enjeux majeurs dans le destin d'un livre.**

Mais qu'est-ce que la diffusion, au juste ? Il s'agit en fait de faire connaître les livres auprès des libraires et autres détaillants, ainsi que de négocier avec eux les conditions commerciales de leur vente. Puis vient la distribution, qui consiste à effectuer les livraisons, à facturer, à encaisser les ventes et à entreposer les stocks. Il arrive fréquemment que la diffusion et la distribution soient confiées à deux entreprises distinctes, mais Dimedia, considérant qu'il y avait une meilleure synergie, a toujours intégré la diffusion et la distribution dans une seule et même structure. Créer une entreprise d'une telle envergure demande des investissements importants et un chiffre de ventes assez élevé, ce qui explique qu'aujourd'hui encore il en existe assez peu. Dimedia est un joueur rare !



Figure marquante de l'édition au Québec, Pascal Assathiany est un visionnaire et un rassembleur qui a contribué à la professionnalisation des domaines de l'édition et de la diffusion littéraire, en plus de favoriser l'émergence et la reconnaissance d'auteurs remarquables. Fondateur de Diffusion Dimedia et directeur général des Éditions du Boréal, Chevalier des Arts et des Lettres de France depuis 2000 – promu officier en 2013 –, il est nommé chevalier de l'Ordre national du Québec en 2002. Retraité depuis 2022, il reste une personnalité incontournable saluée par tous les acteurs de la scène littéraire.



La grande équipe de Dimedia, réunie dans leur impressionnant entrepôt.

## Un développement rapide

Dès la fin des années 1970, certains éditeurs québécois (Boréal, Québec Science) ou français (Les Éditions de Minuit, La Découverte, Le Robert) font appel aux services de Dimedia. Une première équipe (dont font partie Robert Saint-Germain, Serge Théroux – qui deviendra au fil des ans directeur commercial, puis directeur général –, Johanne Paquette – qui se chargera ensuite de la direction du service de presse –, Xavier Harmel – représentant, puis directeur des ventes) met sur pied une entreprise efficace et performante qui assume entièrement sa mission : optimiser le lectorat possible pour chaque livre. Parallèlement, l'entrepôt se modernise sous la houlette de Richard Roberge et l'informatisation, si utile pour ce type d'activité, est mise en place.

## Consolidation et croissance

Au début des années 1990, Dimedia s'affirme comme un diffuseur majeur. De nombreux éditeurs européens se sont ajoutés à nos rangs, dont Casterman, Payot et Rivages, mais également plusieurs éditeurs québécois, dont L'Hexagone, VLB, Septentrion, L'instant même, Les 400 Coups, Le Remue-ménage, Écosociété. D'importants liens se sont tissés avec des diffuseurs français, notamment avec Harmonia Mundi et Les Belles Lettres.

À l'approche de l'an 2000, Dimedia prend sa place comme un diffuseur un peu particulier. D'abord, c'est une maison indépendante, dont deux Canadiens sont majoritairement propriétaires (Serge Théroux et moi-même), associée à un éditeur français (Le Seuil). Ensuite, c'est une maison qui diffuse seulement les ouvrages d'éditeurs indépendants et, enfin, c'est un diffuseur très attentif à la qualité de la littérature et du livre jeunesse.

Le développement de l'entreprise au fil des années pour en arriver à occuper cette place spécifique sur le marché ne se réalise qu'avec l'apport de nouvelles forces, dont Nadine Perreault (attachée à la direction, puis actuelle directrice générale), Gabrielle Cauchy (attachée de presse infatigable), Pauline Gagnon, Marc André Saint-Onge, Nicole Daoust, Martine Dorion, Linda Perreault, Madeleine Dionne et plusieurs autres.

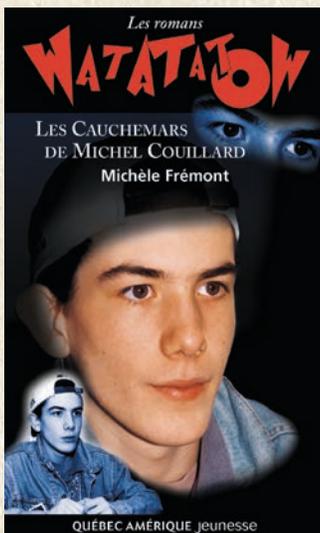
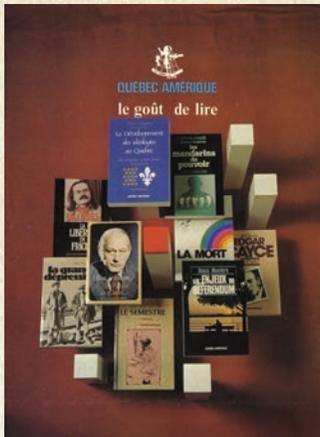
Au début du nouveau siècle, on assiste à l'explosion de l'édition québécoise et Dimedia est au premier rang pour accompagner tous les acteurs de ce domaine. De nombreuses maisons grandissent sous le parapluie Dimedia, dont Alto, Le Quartanier, La Peuplade, Mémoire d'encrier, Pow Pow, Ta Mère, Somme toute et plus encore. Tout en accueillant et en aidant ces nouveaux éditeurs à atteindre leurs objectifs, Dimedia continue de se moderniser, notamment en mettant au point très tôt la vente de livres numériques.

## Concentration du marché et redéploiement

La concentration économique en cours n'exclut pas le monde de l'édition. Un certain nombre d'éditeurs diffusés par Dimedia sont rachetés, ce qui met fin à notre partenariat. Bientôt c'est au tour des Éditions du Seuil, d'abord acquises par le groupe La Martinière qui est à son tour racheté par le groupe Média-Participations, qui décide de se retirer de Dimedia. La diffusion du Seuil représentant une part importante des ventes de l'entreprise, le moment est pour le moins délicat et l'avenir incertain. C'est alors que deux éditeurs québécois, Boréal et Québec Amérique, décident d'unir leurs forces pour racheter et pérenniser Dimedia. En 2019, c'est chose faite ! Une nouvelle équipe compétente, dévouée et expérimentée se met en place. Aux anciens, Nadine Perreault, Vincent Poitras, Jean Philippe Côté, Anaëlle Paul-Hus, Ghislain Lafrance, René Dionne, se joignent Marc Brochu, Josée Lecavalier et Patrick Laurendeau.

Dimedia ainsi rajeunie est aujourd'hui en ordre de marche pour relever les défis de la diffusion au XXI<sup>e</sup> siècle !





En haut : publicité des débuts ; au milieu : la couverture d'un roman inspiré de la série *Watatatow* ; en bas, sa 4<sup>e</sup> de couverture : un exemple de partenariat publicitaire avec la revue *Adorable* et la marque de yogourts Liberté.

d'exemplaires du livre pour organiser des concours dans chaque succursale. Ou, encore, les extraits de six romans jeunesse à découvrir à même les couvercles des yogourts Liberté. Qui aurait pu imaginer que le logo de Québec Amérique se retrouverait un jour sur des bannières publicitaires dans les allées des épiceries ?

## #littqueb

Le début du 21<sup>e</sup> siècle a été caractérisé par l'explosion des médias sociaux, qui ont complètement changé la donne en matière de promotion. Facebook, Twitter, Instagram et, plus récemment, TikTok pour certains éditeurs, sont devenus des outils précieux pour créer des communautés de lecteurs, annoncer des activités en librairie et diffuser des actualités sur le milieu. Même si le fonctionnement de ces plateformes change fréquemment et nous force constamment à nous adapter, l'instantanéité du contact avec nos abonnés en vaut la peine et est certainement un bel avantage de ces réseaux.

À l'instar des médias traditionnels, les blogueurs littéraires et les influenceurs sont devenus des partenaires importants dans nos campagnes de promotion, à qui on pense d'ailleurs bien en amont en créant des couvertures « instagrammables » quand le livre s'y prête. Le bouche à oreille s'est aussi transformé, grâce à des sites de recommandations comme quialu.ca ou Goodreads, entre autres, où ce sont les lecteurs qui donnent leurs avis et suggestions de lecture.

## Plus ça change...

Les stratégies promotionnelles ont certes évolué pour s'adapter aux changements technologiques et sociaux, et on remarque qu'à travers les années, les nouvelles façons de faire se sont diversifiées, sans toutefois supplanter les anciennes. Et le principe de base est toujours demeuré le même : tenter de rejoindre le lectorat par tous les moyens possibles pour faire rayonner nos livres !

## Festivités

Les salons du livre ont toujours été des événements importants pour promouvoir les auteurs et leurs œuvres, offrant non seulement une opportunité de visibilité et de vente, mais aussi un espace d'échange entre écrivains et lecteurs.

Les lancements de livre étaient aussi des événements très courus et, jusqu'à il y a une quinzaine d'années, ils bénéficiaient d'une couverture médiatique significative. Le plus gros lancement jamais organisé par la maison est sans aucun doute celui de la biographie de René Lévesque, qui a attiré près de 1500 personnes. Il y avait tellement de monde que plus de la moitié des gens n'a pas pu entrer dans la salle pendant la soirée !

Aujourd'hui, un lancement est surtout une occasion pour l'auteur de célébrer la parution de son livre avec ses proches, et même s'il est maintenant plus privé, cet événement demeure festif et l'équipe de QA adore assister à ces moments touchants !

# Comment aider un livre à trouver son public ?

Une pro de la promo nous explique.

Par Audrey-Anne Bilodeau-Gariépy



Détentriche d'un baccalauréat en études littéraires de l'Université du Québec et d'un diplôme d'études supérieures en édition de l'Université de Sherbrooke, Audrey-Anne Bilodeau-Gariépy travaille au sein de l'équipe commerciale de Québec Amérique depuis 2021. Elle occupe aujourd'hui le poste de coordonnatrice marketing.

J'ai toujours su que j'allais travailler dans le milieu du livre. Lorsque j'ai commencé mon cours universitaire, je n'avais qu'une idée en tête : devenir éditrice. Toutefois, je me suis vite rendu compte qu'il y avait tellement de possibilités de carrière en édition ! J'ai réfléchi et j'ai finalement pris la décision de combiner plusieurs de mes passions dans mon futur travail : littérature, commercialisation et marketing. C'est ainsi qu'après mes nombreuses années d'études, je me suis retrouvée chez Québec Amérique en tant qu'adjointe commerciale. J'ai été introduite à plein de nouveaux aspects du métier, mais particulièrement à la promotion littéraire. J'ai appris assez tôt que c'est un domaine où tout change très rapidement !

La promotion est un terme très large qui implique plusieurs tâches. Un de nos plus grands rôles est celui d'accompagner les auteurs dans le processus de publication. C'est vraiment ce que je préfère : voir un auteur découvrir son livre en papier après des mois, même des années, de création. C'est un énorme projet, très personnel, et c'est génial d'assister au dévoilement de celui-ci au grand public. C'est à ce moment que notre travail promotionnel commence, du développement d'idées en passant par les stratégies marketing, les réseaux sociaux et la publicité multiplateformes.

Il y a des principes de base en promo, mais nous devons les adapter à chaque genre, et à chaque livre. Promouvoir des mots, c'est très différent que de promouvoir un produit et il est difficile de mesurer la portée qu'aura un livre. Le travail d'équipe entre le commercial et le marketing, mais également entre tous les autres départements de la maison et même ceux de l'externe, est primordial – et nous aide énormément durant toutes les étapes du processus promotionnel. Chaque saison, tous les éditeurs nous présentent les titres que nous publierons et nous donnent leurs impressions sur ceux-ci. C'est un gros coup de pouce afin d'orienter nos tactiques promotionnelles. Les équipes commerciale et marketing ne sont pas les seules à être présentes lors de ces présentations, il y a également celle de chez Roy & Turner (une agence de relations de presse et de communication œuvrant dans le milieu culturel). Chez Québec Amérique, nous confions le mandat des relations de presse à l'externe. Nous faisons affaire avec deux précieuses collaboratrices qui promeuvent nos livres dans les médias – une pour la littérature adulte et une au volet jeunesse. Elles gèrent toute la partie médias et presse en ce qui a trait à nos livres et à nos auteurs. Elles coordonnent les communiqués de presse avec les auteurs, les rédacteurs et les éditeurs avant de les expédier aux médias concernés. Elles prennent en charge les services de presse des médias traditionnels, mais sont également responsables de la collaboration avec les influenceurs !



## Attirer l'œil

C'est généralement l'équipe marketing qui est responsable des médias sociaux de QA. Nous nous occupons des publications, des réponses aux messages, des concours et des stratégies. Chaque plateforme est différente, ciblant un public distinct, il faut donc adapter notre contenu sur Facebook et sur Instagram, les réseaux sur lesquels nous sommes le plus actifs. L'algorithme de chaque réseau varie aussi constamment, ce qui peut rendre notre travail plutôt difficile. À force d'essais et d'erreurs, et en demeurant attentifs, on finit toujours par rejoindre nos lecteurs. Ce que nous remarquons, c'est l'importance de parler des singularités de chaque livre, car il y a de nombreuses nouveautés par saison et chaque livre est particulier. C'est ainsi qu'ils se démarquent !

## À coup de likes

Par contre, la chose qui fonctionne coup sur coup d'un réseau à l'autre, c'est tout ce qui englobe le *behind the scenes*. Que ce soit de présenter les employés et les auteurs de la maison ou de documenter les salons du livre et les lancements, les gens adorent voir et comprendre comment les projets se mettent en place. C'est le caractère humain du processus de publication d'un livre qui les intéresse le plus. En ayant accès aux coulisses, le public est encore plus porté à participer aux salons du livre et aux lancements pour observer le résultat final. Il est toujours impressionnant de voir l'aboutissement de ces grands projets – pour eux comme pour nous. Aussi, nous remarquons qu'il y a une différence positive dans les ventes lorsque l'auteur a une bonne présence sur les réseaux sociaux, et qu'il l'utilise pour promouvoir son propre livre auprès de son entourage – et ce, peu importe l'ampleur de son réseau ! C'est qu'une grande partie de la promo passe aujourd'hui par les médias sociaux, car c'est le seul moyen de diffusion (presque) gratuit.

## À chacun sa pub

La maison investit également dans des publicités dans les magazines littéraires, les points de vente, les circulaires et les infolettres des librairies. Grâce à elles, il est possible de viser des publics littéraires totalement différents. Toutefois, comme elles peuvent être très dispendieuses, il est impossible pour QA de faire de la promotion de ce type pour chacun de ses ouvrages – d'où l'importance de promouvoir les bons livres dans les bons médias. Chaque livre a son public, il est donc essentiel de le comprendre et de l'étudier. Par exemple, lorsque nous choisissons l'affichage sauvage, nous créerons un visuel coloré et accrocheur, qui attirera le regard des passants. Lorsque nous achetons un espace publicitaire dans le magazine *Les libraires*, nous mettrons de l'avant un livre différent de celui que nous prendrions pour le magazine *Lettres québécoises*, par exemple. Il est toutefois difficile de mesurer l'impact de ces pubs. Nous avons quelques fois d'heureuses surprises !

Une autre façon de promouvoir des livres est de produire du matériel complémentaire à ceux-ci. Notre équipe de production confectionne des signets et des affiches à l'image de nos livres, qui pourront être distribués lors des différentes activités des auteurs. Ces belles cartes de visite sont toujours pratiques lors des lancements, des salons du livre et des rencontres dans les classes pour nos auteurs jeunesse ! Pour les livres jeunesse, nous créons aussi une fiche pédagogique pour les professeurs, avec des suggestions d'activités liées à nos livres pour les aider avec l'animation en classe.

Ce que j'ai appris au fil des années en m'occupant de la promo littéraire, c'est qu'il n'y a pas de recette magique. Tout est continuellement en mouvance, et on doit s'adapter rapidement au marché, au public, et aux livres, saison après saison. Et même si j'adore rencontrer nos nouveaux auteurs, je suis toujours un peu triste de perdre de vue ceux de la saison qui s'achève... jusqu'à leur prochain livre ! C'est le cycle habituel – chaotique, effréné, créatif et plein de surprises – de notre merveilleux milieu.

# Ode aux libraires

Par Valérie Dupont

**Les libraires sont de vrais magiciens du livre et sont essentiels à la diffusion et la promotion de la littérature, au Québec comme partout ailleurs. Quels types de relations entretiennent-ils avec les maisons d'édition? On fait le point.**

« Je cherche un livre populaire... vous savez, celui avec une couverture orange? », « Je ne connais pas le titre du roman, mais je pense que le personnage principal est une fille! », « Vendez-vous le livre de mon voisin? ». Les libraires en entendent souvent des vertes et des pas mûres! Malgré les demandes plus floues les unes que les autres qu'ils reçoivent, ils ressortent souvent de leurs rayons victorieux, avec en main le livre que leur client recherchait – ou, en tout cas, celui dont il avait besoin.

À mon avis, les libraires sont de vrais magiciens. Professionnels du milieu du livre, ils sont sans contredit les plus connus du grand public, aux côtés des bibliothécaires. Sans les libraires, les livres ne se retrouveraient pas sur votre table de chevet, dans vos bibliothèques... ni même dans vos écoles, puisqu'ils sont les fournisseurs officiels de toutes les institutions de la province!

Le libraire sert une clientèle variée et doit donc, par le fait même, avoir une connaissance quasi totale du marché du livre. C'est la beauté de ce métier: côtoyer tellement de livres, tellement de genres littéraires, de styles d'écriture, qu'on finit par comprendre qu'il y en a littéralement pour tous les goûts. Vous ne savez pas quoi lire? Posez la question à votre libraire! Il pourra sans aucun doute vous aiguiller vers une lecture qui vous ravira. Chaque année, au Québec, des milliers de livres sont publiés, et c'est sans compter les titres étrangers qui se retrouvent également sur les tablettes. Comment une maison d'édition fait-elle, alors, pour tirer son épingle du jeu et intéresser des libraires – et, par la bande, des lecteurs! – à ses ouvrages?

Pour les gens qui ne connaissent pas très bien le milieu du livre, il est important de savoir que les éditeurs et les libraires ont peu de contacts directs. Entre les deux parties, il y a le diffuseur-distributeur. L'éditeur présente ses titres et les arguments de vente qui leur sont liés à l'équipe de représentants de son diffuseur et ce sont les représentants qui se rendent en librairie, qui présentent les nouveaux titres de la saison au libraire et qui prennent en note les quantités que ce dernier souhaite commander d'une œuvre ou d'une autre pour sa librairie. Chez Québec Amérique, il a toujours été clair que les libraires jouent un rôle essentiel dans l'écosystème de la chaîne du livre et il est important pour nous d'aller à leur rencontre et de les écouter.

L'étude des chiffres des ventes et des analyses de coûts réalisées entre les quatre murs des bureaux de notre maison d'édition ont leurs limites, surtout dans un secteur où la subjectivité et l'émotivité sont maîtres. Hors des différents salons du livre, on a peu de contacts directs avec les lecteurs. Il est donc primordial pour nous de pouvoir discuter avec les libraires, pour mieux cerner les tendances littéraires, avoir leurs avis honnêtes sur nos livres et comprendre ce que les gens ont réellement envie de lire afin, peut-être, d'adapter nos publications aux besoins du marché (tout en restant fidèles à notre ligne éditoriale, évidemment).



Valérie Dupont rejoint l'équipe de Québec Amérique en 2018 après des études en littérature et en édition. D'abord coordonnatrice administrative, elle bifurque vers le département international avant de devenir directrice commerciale et d'être impliquée dans tout: choix éditoriaux, fabrication, salons du livre, relations avec le distributeur et les libraires...



# Passer au salon

Par Nathalie Ranger



Participer aux salons du livre, ces belles et grandes tornades littéraires, demande beaucoup d'efforts aux éditeurs, mais ces événements sont des lieux de rencontres extraordinaires. Incursion derrière le kiosque.

Des kiosques remplis de livres autour desquels fourmillent des milliers de lecteurs, des auteurs en entrevue sur scène, des autrices en séance de dédicaces; voilà les images qui viennent généralement en tête quand on pense aux salons du livre.

Du côté d'une maison d'édition, les salons sont aussi synonymes d'énorme travail logistique. Il faut tout organiser de nombreux mois avant le début de l'événement; le kiosque, la programmation, les séances de dédicaces, le déplacement des auteurs, la commande des livres, le matériel promotionnel – pour ne nommer que les plus grandes étapes! Tout ça dans une valse en canon au fil des mois, puisque Québec Amérique participe chaque année à neuf salons, ayant chacun leur propre échéancier.

Après dix ans à perfectionner cette routine effrénée, je me rends compte que mon calendrier interne est réglé au rythme de l'organisation des salons et de mes séjours aux quatre coins de la province. Mais pour moi, participer aux événements en soi, c'est vraiment la cerise sur le *sundae*!



Diplômée en littérature ainsi qu'en édition, et ancienne libraire certifiée, Nathalie Ranger œuvre chez Québec Amérique depuis maintenant dix ans. D'abord coordonnatrice puis directrice de la mise en marché, elle est aujourd'hui à la barre de l'édition et du marketing, en plus de siéger au conseil d'administration du Salon du livre de l'Outaouais.





Pendant une semaine, la région dans laquelle le salon a lieu s’anime d’activités littéraires de toutes sortes et les médias locaux font rayonner les livres et la lecture – ce qui est malheureusement assez rare durant le reste de l’année. Et malgré la fatigue physique et mentale à être debout toute la journée dans le brouhaha constant de la foule, l’ambiance festive qui règne au salon m’énergie chaque fois.

Être témoin de la rencontre entre un auteur, dont le métier est autrement très solitaire, et ses lecteurs – ceux qui l’admirent déjà ou le découvrent tout juste – est un privilège. J’adore ça. Un salon du livre est aussi un bel espace pour promouvoir notre marque, puisque contrairement à la librairie, où les livres sont plus souvent classés par genre, les kiosques sont séparés par maison d’édition. Quel bonheur de voir tous nos ouvrages côte à côte ! Et on en profite, nous aussi, pour rencontrer les lecteurs de nos livres – ce qui arrive plutôt rarement. J’aime discuter avec eux, voir les œuvres qui les attirent au départ, noter celles qu’ils choisissent ensuite ; c’est là une excellente occasion de prendre le pouls du marché.

D’ailleurs, on ne se mentira pas, un salon du livre est aussi une activité commerciale. On espère toujours vendre assez de livres pour « rentrer dans notre argent » – ça coûte très cher aux maisons d’édition de participer aux salons du livre – et peut-être même faire un peu de profit. Malgré les nombreux impondérables, on mesure souvent le succès d’un salon par nos chiffres de ventes. Pourtant, on se souviendra surtout des rencontres qu’on y fait. Ce sont les professionnels du milieu et les amoureux des livres qui font des salons ce qu’ils sont, sans oublier tout ce qui se passe hors des heures d’ouverture : cocktails, soupers, soirées dansantes et karaokés. Il existe une belle camaraderie entre les auteurs – et entre les éditeurs, même s’ils sont techniquement en concurrence – et je me réjouis déjà à l’idée de retrouver les habitués au prochain salon, certains étant devenus des amis précieux.



Stars des salons du livre, les auteurs sont heureux d’y rencontrer leur lectorat : à gauche, Dominique Demers ; à droite, Simon Boulerice.

Les neuf salons de l’Association québécoise des salons du livre (AQSL) se tiennent entre le début de l’automne et la fin du printemps. Le plus imposant est celui de Montréal (photos) et les plus éloignés, ceux de l’Abitibi-Témiscamingue et de la Côte-Nord.

## Dans la boîte



Après une enfance à Saint-Michel-des-Saints, Serge Bourgoïn étudie les arts et la communication au Cégep Brébeuf, puis la philosophie à l’Université de Montréal et à l’Université hébraïque de Jérusalem. Il a travaillé dans plusieurs entreprises culturelles et il est aujourd’hui responsable de la gestion de l’entrepôt de Québec Amérique. Grand lecteur et curieux de nature, Serge se passionne aussi pour la musique et le cinéma.

# Ces pages qui voyagent

Par Amélie Charbonneau



Détentrice de diplômes en droit et en édition, Amélie Charbonneau a été représentante en librairie avant d'arriver chez Québec Amérique en 2019 pour piloter la division QA International. Aujourd'hui, elle supervise la commercialisation de l'ensemble du catalogue de la maison, au Québec comme à l'international.

## French touch



Impliquée dans le milieu du livre depuis 18 ans sous différents rôles, Célia Bénard accompagne Québec Amérique sur le marché européen depuis 2023. Voyageuse et casanière à la fois, elle aura toujours un livre avec elle, sur son canapé ou dans son sac à dos.

**Il y a des petites mains qui travaillent fort, et souvent dans l'ombre, à faire rayonner la littérature québécoise partout sur la planète grâce à la vente de droits à l'étranger. On les suit dans leurs aventures, le temps de quelques mots.**

En mars 2019 commençait mon aventure chez Québec Amérique, non pas dans nos bureaux dans Villeray, mais bien à la Foire de Londres. Parlez-moi d'une première journée à apprendre *sur le tas* ! J'ai plongé tête première dans les dessous fascinants de la vente de droits. Quand on pense à tous les métiers qu'il est possible d'exercer au sein d'une maison d'édition, c'est rarement celui de la vente de droits qui nous vient en premier à l'esprit. C'est pourquoi la plupart des gens sont surpris lorsque je dis, aujourd'hui, un peu à la blague, que mon travail consiste à faire voyager des livres ; c'est un métier peu connu et pourtant essentiel à la diffusion des écrits québécois.

Concrètement, comment trouver un éditeur d'un autre pays intéressé à traduire l'un de nos ouvrages et à le commercialiser dans son marché ? Les démarches débutent habituellement dans les foires internationales du livre. La plus importante d'entre toutes se déroule à Francfort, en Allemagne, chaque automne. Des milliers d'éditeurs de tous les continents s'y rencontrent. Pendant cinq jours, les horaires de tout ce beau monde sont chargés : les multiples rendez-vous, planifiés des mois à l'avance, défilent aux 30 minutes. Attention de ne pas sous-estimer la superficie des lieux : il faut parfois courir d'un hall à l'autre pour arriver à sa réunion à l'heure – un sport, en soi ! Dans une ambiance fébrile et festive, les éditeurs, munis de leurs catalogues minutieusement traduits et conçus plusieurs semaines en amont, défilent à travers les kiosques des différents pays pour retrouver de vieux amis ou faire de nouvelles rencontres. Il n'est pas rare qu'un éditeur étranger nous présente une offre pour acquérir l'un de nos livres sans attendre, pendant la foire : c'est alors un moment de grande réjouissance ! On tente de convaincre les plus indécis grâce à nos plus beaux arguments et notre charme québécois (presque) infaillible. La barrière de langue est parfois une contrainte : la majorité des rencontres se déroulent en anglais, mais certains éditeurs ne le maîtrisent pas parfaitement ou sont accompagnés d'interprètes, ce qui peut mener à des conversations assez cocasses et chaotiques. Au final, comme on partage tous le langage de l'amour des livres et de la littérature, on finit toujours par se comprendre !

Les éditeurs se rendent aussi en masse à la foire de Bologne, en Italie, consacrée à la littérature jeunesse, ainsi qu'à la Foire de Londres, où, chez Québec Amérique, on se rend principalement pour l'achat de droits – c'est à West Kensington que nous cherchons les pépites qui viendront enrichir notre catalogue.



Québec Amérique participe à plusieurs foires, parmi lesquelles : foires de Francfort, Bologne, Madrid, Sharjah, Londres, en plus d'autres événements comme le Fellowship d'Istanbul, la Feria Internacional del Libro de Bogotá ou le Salon du livre de Paris.

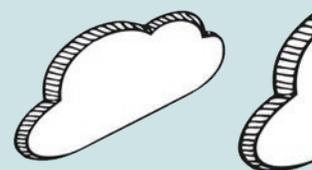


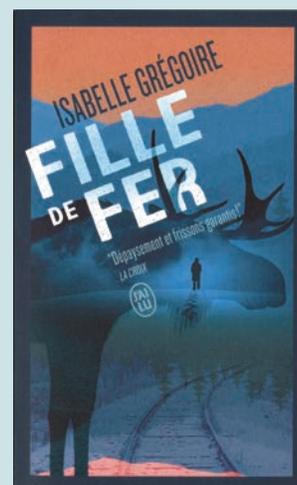
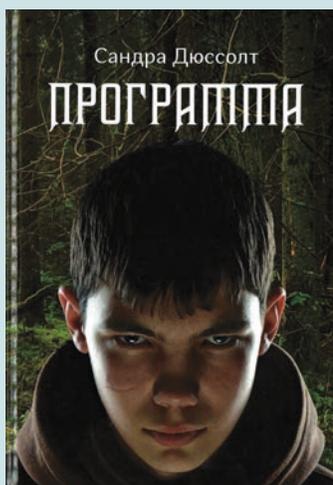
Marie-Anne Legault, autrice de *La traque du Phénix*, en séance de dédicaces à la Foire de Francfort en 2023 pour la version allemande de son roman, *Der Phönix*, publiée par Kommode Verlag.

Aux plus connues s'ajoutent d'autres foires d'envergure comme celle de Guadalajara au Mexique, très importante pour le marché d'Amérique latine, ou la Foire du livre de Sharjah aux Émirats arabes unis, point tournant pour la vente de droits dans les pays du Moyen-Orient, sans oublier les nombreux salons du livre en Europe, où des activités de réseautage professionnel ont toujours lieu en parallèle. Les éditeurs peuvent également participer à des fellowships ou à des missions commerciales organisées par les foires elles-mêmes ou par des organismes consacrés à l'aide à l'exportation du livre, comme Livres Canada Books ou Québec Édition. Il s'agit souvent d'opportunités inégalées pour rencontrer de nouveaux éditeurs ou tenter de percer de nouveaux marchés.

Ces événements internationaux ont toujours revêtu une importance particulière pour les éditeurs, mais je dirais qu'ils sont encore plus cruciaux depuis la pandémie. Au début mars 2020, je participais à un fellowship, à Istanbul. On était loin de se douter qu'il s'agirait du dernier événement qui nous rassemblerait tous avant plusieurs très longs mois. Au mois d'octobre suivant, la Foire de Francfort annonçait l'annulation de son événement pour des raisons sanitaires, ce qui, bien que sage, a reporté la présence du Canada comme invité d'honneur à l'année suivante. (Au grand dam de Caroline Fortin, présidente de Québec Amérique qui travaillait depuis plusieurs années à l'organisation de cet événement, à titre de présidente du conseil d'administration de FBM2020.)

Toute l'industrie a été fortement ébranlée par la crise et, même si on a tenté de faire notre travail en faisant la part belle aux rencontres Zoom, force fut de constater que rien n'équivalait à un événement *en présentiel*. Aujourd'hui, on participe à un peu moins d'événements internationaux, non par manque d'enthousiasme, mais par conscience environnementale. On choisit judicieusement à quels moments on dédiera nos proverbiaux crédits-carbone afin de nous permettre de continuer à faire rayonner nos auteurs et la littérature québécoise de façon plus verte.





Le Programme de Sandra Dussault en Ouzbékistan; À l'abri des hommes et des choses de Stéphanie Boulay en France; Highlands de Fanie Demeule en Iran et Fille de fer d'Isabelle Grégoire dans sa version poche européenne.

Parmi les grands succès de Québec Amérique à l'international on retrouve, pour n'en nommer que quelques-uns, *Le Matou* d'Yves Beauchemin, *Bondrée* d'Andrée A. Michaud et *Le Roitelet* de Jean-François Beauchemin. Ces œuvres ont trouvé leur public un peu partout, mais on doit se rappeler que, dans tout ce processus de vente de droits, il faut souvent s'armer de patience. Par exemple, ç'a pris plus de trois ans avant d'avoir un retour positif de l'éditeur turc qui publiera finalement *Fille de fer* d'Isabelle Grégoire. Mais c'est aussi ce qui fait la beauté de ce métier, puisqu'à tout moment, on peut apprendre qu'un de nos livres s'envolera vers d'autres contrées !



L'équipe de Québec Amérique en action à divers événements internationaux auxquels elle participe. À gauche: Valérie à Bologne; à droite, Amélie à Istanbul.

Valérie Fontaine (V. Dupont), Margot Cittone (A. Charbonneau)



---

#### VIVRE ET APPRENDRE – RÉFÉRENCE ET PRATIQUE

C'est une enrichissante diversité que propose QA dans ses collections réservées aux ouvrages de référence et aux livres pratiques : des dictionnaires aux livres de recettes en passant par les guides de jardinage, la mise en forme et les guides de randonnée. Pour révéler cette mine d'or à tous.tes ceux et celles en quête de connaissances, Mathilde Cinq-Mars atteint son but avec délicatesse : son illustration couvre tous ces sujets à travers les thèmes de la langue et des communications, des plantes et des fleurs, sans oublier le quotidien et le bien-être.

#### L'ARTISTE

Mathilde Cinq-Mars est connue pour ses aquarelles alliant onirisme, botanique, personnages aux joues roses et vie rurale. Dans la dernière décennie, elle a illustré une quinzaine d'albums jeunesse et de romans graphiques, tout en collaborant avec divers journaux et magazines.

---

# BONDRÉE SANS FRONTIÈRES

Par Alexandra Valiquette





Diplômée en littérature et ex-libraire, Alexandra Valiquette a occupé divers postes en édition, majoritairement en vente. Après avoir vécu deux ans au Royaume-Uni, elle fait en 2016 ses premières armes en vente de droits étrangers pour Québec Amérique. Elle a depuis chapeauté plusieurs projets dont l'ouverture du café littéraire Chez l'Éditeur.



Traduite en plusieurs langues, Andrée A. Michaud est l'auteure d'une douzaine de romans qui ne cessent d'accumuler les récompenses littéraires non seulement au Québec et au Canada, mais aussi en Europe. Sa spécialité : une écriture aussi sombre que poétique à travers laquelle le mystère plane et vous ensorcelle.

**L'œuvre d'Andrée A. Michaud a fait (et continue de faire) son bout de chemin partout sur la planète et a, du même élan, participé à la naissance d'une relation professionnelle toute particulière.**

Alors que j'ai si souvent vanté l'écriture d'Andrée A. Michaud, son univers, la nature qu'elle élève pratiquement au rang de personnage tant elle est présente – et souvent pesante –, me voilà à aller à sa rencontre au cœur de la forêt estrienne et à prendre la plume à mon tour pour célébrer son succès international, de même que notre précieuse collaboration. Un raton laveur, quelques mésanges, une petite neige et un ciel incertain nous accueillent à la maison de campagne de Caroline Fortin, où nous nous installons près du feu pour retracer les débuts de ce succès, et aussi ses méandres.

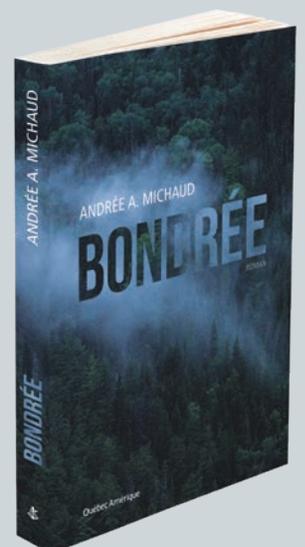
Notre histoire partagée commence le 23 mars 2017. Avant ce moment, j'ai souvenir d'avoir entrevu Andrée à la réception de Québec Amérique. Je pense qu'elle venait chercher les exemplaires de sa nouveauté d'alors, *Rivière Tremblante*. D'après Andrée nous nous sommes rencontrées une autre fois, avant notre grand voyage. Je me souviens aussi que la parution de *Bondrée* en 2014 avait été préparée avec soin, que son editrice, Marie-Noëlle Gagnon, nous avait prévenus que ce serait par ce livre qu'Andrée allait enfin trouver un vaste public, qu'on y retrouvait la qualité, confirmée depuis longtemps déjà, de sa plume, mais que ce titre la sortirait de son succès assez anonyme jusque-là. La suite lui a donné raison !

Je revenais pour ma part d'une année sabbatique qui s'était finalement étirée sur deux ans, durant laquelle j'avais vécu en Angleterre. Forte de cette expérience internationale et de mon tout jeune et fringant bilinguisme, je débutais au poste de Directrice des droits étrangers, alors à temps partagé avec d'autres tâches puisque mon réseau de contacts bien limité ne justifiait pas encore que je me consacre à ce rôle à temps plein.

Trois contrats avaient été signés pour *Bondrée*, avant que je reprenne le dossier : au Canada anglais (Biblioasis), au Royaume-Uni (Oldcastle/No Exit Press) et en France (Rivages). Le livre était paru depuis peu en France, et était sur le point d'être lancé à Londres. Cette tournée nous réunissait, et elle commençait, ce 23 mars 2017, à l'aéroport de Montréal, en route vers une participation au festival Livre Paris. *Bondrée* était d'ailleurs finaliste au Grand Prix des lectrices ELLE et nous étions invitées chez Guerlain, aux Champs-Élysées, pour une chic et parfumée soirée de rencontre avec les lectrices ! Cet événement était suivi du lancement de *Boundary*, à Londres, agrémenté de quelques entrevues et activités promotionnelles, puis d'une invitation d'honneur aux Quais du polar de Lyon, important festival de littérature noire où Andrée allait se voir remettre, devant une salle comble, le Prix des lecteurs Quais du polar/20 minutes.

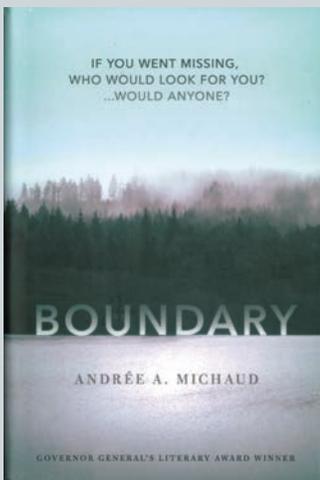
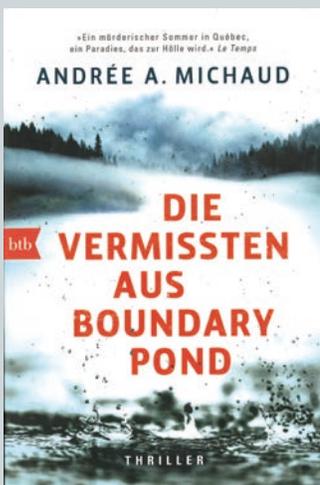
## Cheminer ensemble

A posteriori, je me dis que deux grandes choses se sont produites au cours de cette tournée. D'abord, Andrée a enfin rencontré le succès qu'elle méritait. Les éditions étrangères se concrétisaient, la presse était élogieuse, les prix s'accumulaient et les lecteurs faisaient la file à sa table de signature pour la rencontrer !





Andrée et Alexandra entourées de l'autrice Stéphanie Boulay et de l'éditrice Marie-Noëlle Gagnon à l'occasion de Livre Paris, en 2017.



*Bondrée* dans ses versions en allemand et en anglais (Royaume-Uni).

Mais ce succès était doux-amer. Andrée me cite Hervé Le Tellier : « Le succès à cinquante ans, c'est la moutarde qui arrive au dessert. » Pour Andrée, il est arrivé à 58 ans. « Il était temps ! » Elle continuait néanmoins d'écrire, l'exercice en soi lui procurant encore beaucoup, mais la petite phrase « À quoi bon ? » se faisait alors de plus en plus présente. À quoi bon travailler autant pour si peu de reconnaissance ? Et pour si peu de sous aussi, il faut bien le dire. Le marché québécois est très limité : il se publie ici tellement de livres, et le nombre de lecteurs n'est pas infini. Par ailleurs, à ceux qui croient que les livres coûtent cher, Andrée répond : « Oh que non, faites le calcul ! » Selon elle, on en a beaucoup plus pour notre argent avec un livre à 25-30\$ divisé par le nombre d'heures de lecture qu'il nous procure, en comparaison avec un spectacle d'une heure trente, par exemple, dont le billet coûte 50-60 \$, voire plus !

La deuxième chose marquante qui s'est produite lors de notre voyage se trouve à être mon baptême dans le monde des cessions de droits. En une dizaine de jours, j'ai appris la posture des éditeurs acquéreurs, les défis de la traduction, les joies ou inquiétudes des auteurs, la réception des médias et des lecteurs étrangers. Ce fut très certainement le terreau de ma carrière en vente de droits. C'est en vivant chacune un moment décisif dans nos parcours respectifs, ensemble, qu'Andrée et moi avons forgé une relation toute particulière, marquée d'un grand respect, d'une écoute, d'une complicité.

Elle me dit : « Parfois on raccroche après que j'aie émis une réserve sur une vente et je me dis que tu dois me trouver bien malcommode ! » Mais c'est tout le contraire. Encore aujourd'hui, j'apprends continuellement d'Andrée. Je me mets à sa place, je m'efforce de comprendre ses réserves, et tout ça me force à être plus créative, et toujours transparente dans mes démarches, tant envers elle qu'envers les éditeurs avec qui je fais affaire.

### Succès grandissant

À la suite de la tournée de 2017 et de ces trois premières ventes internationales, de nombreuses acquisitions ont suivi : des éditeurs d'Italie, d'Espagne, d'Allemagne, de la République tchèque, de la Grèce (et j'en passe) se sont procuré les droits d'un ou plusieurs ouvrages d'Andrée. Tout récemment, nous avons conclu la cession des droits arabes de *Bondrée*, dont la traduction n'est pas encore parue. Et plusieurs autres livres d'Andrée ont maintenant été traduits, ou repris en France – sans changement au texte, Andrée y tient ! Certains de ces livres avaient d'abord été publiés au Québec avant *Bondrée* : *Mirror Lake* et *Rivière Tremblante* sont maintenant disponibles en anglais, de même que *Routes secondaires*, ce texte génial et inclassable qui a suivi *Bondrée*. Rivages, la maison d'édition française d'Andrée, publie systématiquement chacune de ses nouveautés (*Tempêtes*, *Routes secondaires* et la dernière : *Proies*), en plus d'avoir repris aussi *Lazy Bird* et *Rivière Tremblante*.

En parallèle, son public au Québec s'est lui aussi élargi, malgré qu'Andrée déplore d'y être résolument associée au genre du polar. « Ici, c'est comme si le polar ne pouvait pas être littéraire », remarque-t-elle. Nous nous faisons la réflexion qu'en France, on parle plutôt de *littérature noire*, terme plus englobant et moins limité aux codes précis du roman policier.

L'abondance de festivals du roman noir en France (certains pensent qu'il y en a trop!), auxquels Andrée est régulièrement invitée, témoigne certainement du succès de ce genre et crée nombre d'occasions d'échanges entre Andrée et ses lecteurs – beaucoup plus qu'au Québec, d'ailleurs. Il s'agit probablement d'une question de culture: les lecteurs français sont beaucoup plus enclins à venir discuter avec elle. Andrée garde aussi un excellent souvenir d'un festival littéraire en Italie, Pordenonelegge, où elle a été invitée en 2019, peu après la parution de *Ultima Estate* (*Bondrée*).

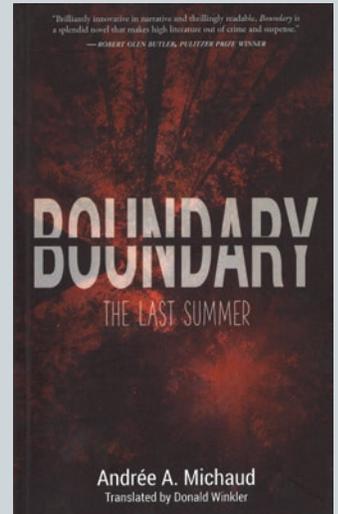
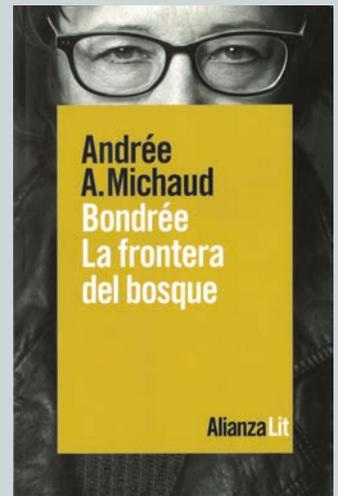
Alors que mes questions s'orientent naturellement vers les ventes de droits, je me rends compte que, pour Andrée, il s'agit d'un tout. Les éditions étrangères appartiennent à son œuvre au même titre que les éditions originales. Lorsque je lui demande quelle vente l'a rendue le plus fière, elle remonte à sa toute première publication, *La Femme de Sath*, en 1987, lorsque Jacques Fortin lui-même lui a apporté sa boîte de livres fraîchement imprimés dans la cour intérieure des bureaux de Québec Amérique, alors situés dans le Vieux-Montréal.

« C'était le bonheur total! » Il faut dire que la seule publication de cet ouvrage (son texte de maîtrise) était déjà une surprise, car son directeur de thèse, Noël Audet (*L'Ombre de l'épervier*) l'avait soumis à QA sans en informer Andrée au préalable. Je lui fais remarquer que ça ressemble au travail que je fais avec ses livres: elle n'est que bien rarement au courant des approches précises que je fais auprès d'éditeurs étrangers. C'est donc une surprise quand je lui passe un coup de fil et lui annonce qu'on a une offre de l'Égypte, de la Grèce, de l'Espagne...

La plupart des auteurs de QA ne me connaissent pas; j'aime à dire que je travaille dans l'ombre – ou en tout cas, c'était le cas jusqu'à cet article! J'interviens dans la vie des livres alors que l'édition et la production sont terminées, et à moins d'attentes internationales nommées par les auteurs, je ne suis pas non plus en contact avec eux jusqu'au jour où mes démarches invisibles, ou celles de nos co-agents, portent fruit. Andrée est ainsi l'une des rares à savoir que je travaillerai aussi fort sur son livre que son éditrice, nos collègues de la production, du commercial ou son attachée de presse. Elle est aussi une des rares à me saluer dans les remerciements de ses livres, une reconnaissance qui me fait chaud au cœur.

Tristement, signer un contrat n'égale pas toujours un succès. C'est super de pouvoir dire qu'un titre est traduit en tchèque, en arménien, en allemand, mais souvent les ventes sont peu nombreuses, et il sera très difficile de vendre un deuxième titre. L'inverse est vrai aussi: publier l'ouvrage d'un auteur étranger au Québec, surtout s'il ne peut prendre part à la promotion, est ardu et génère rarement les ventes espérées.

N'empêche, Andrée me confirme qu'elle n'est jamais blasée d'apprendre qu'une nouvelle traduction verra le jour. Nous sommes d'accord qu'il faut, dans tout ce processus, une part de lâcher-prise, tant par rapport à la langue de destination – que bien souvent nous ne maîtrisons pas – que sur la page couverture qui répond à des impératifs commerciaux bien différents des nôtres, puis sur la vie de ces éditions étrangères. Mais quel beau périple, et quelle joie d'y participer!



*Bondrée* tel que paru en Espagne et au Canada anglais.



Alexandra et Andrée ont bâti au fil des années une relation basée sur la confiance: un élément essentiel pour faire voyager les livres de l'auteure prolifique. Ici, elles sont à la gare de King's Cross, à Londres, en 2017.

# Transmutations *littéraires*

Par Alexandra Valiquette et Félix Moreau

Si la publication d'un livre en format imprimé est souvent une fin en soi – le but ultime de son auteur! – il arrive néanmoins qu'un texte se voie adapté en d'autres formats et connaisse alors plusieurs vies.

---

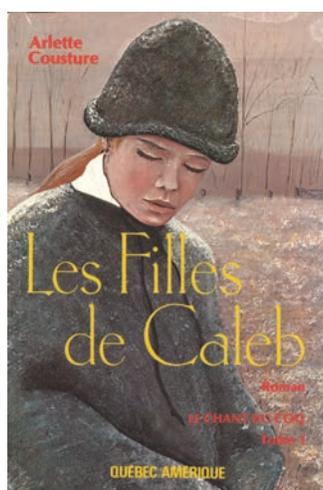
## À l'écran

Lorsqu'on pense aux adaptations littéraires, ce sont souvent les films et séries télé qui nous viennent d'abord à l'esprit. Le mot clé est en effet *adaptation*. Il s'agit d'un nouveau médium, parlé, imagé, avec une bande sonore, et confiné dans un format donné: tant d'épisodes, tant de minutes, etc. On se trouve donc forcément en présence d'un tout nouvel objet culturel.

Certains auteurs acceptent volontiers que leur texte emprunte une nouvelle avenue entre les mains d'un scénariste ou d'un réalisateur et sont même curieux de voir une nouvelle œuvre prendre forme sous leurs yeux, alors que d'autres préfèrent que l'adaptation reste aussi près que possible du livre, et s'impliquent activement dans le processus. De la même manière, certains producteurs ou réalisateurs ont à cœur de respecter l'œuvre originale en y restant le plus fidèles possible, alors que d'autres la perçoivent comme un point de départ et sont inspirés à l'amener plus loin. Notre rôle en tant qu'éditeur, quand les droits audiovisuels d'un livre nous ont été confiés par son auteur, est de nous assurer que les souhaits de ce dernier seront respectés. Ajoutons que le processus d'adaptation peut s'étendre sur plusieurs années, et qu'une grande proportion des projets audiovisuels (télé et cinéma) ne se rendent pas à l'étape du tournage, faute de financement.



Des exemples de nos livres transposés au grand écran : *Le jour des corneilles*, de Jean-François Beauchemin ; *Ma vie ne sait pas nager*, d'Éline Turgeon, qui devient *Et doucement rallumer les étoiles*.



Les éditeurs et les producteurs s'entendent initialement sur un contrat d'option d'adaptation audiovisuelle. Ce contrat permet de réserver au producteur les droits exclusifs sur un livre pendant les quelques mois où le projet est conceptualisé. Si le projet d'adaptation convainc les diffuseurs et les organismes subventionnaires, à ce moment le producteur «lève» l'option qui devient alors une cession de droit à caractère plus permanent, lui permettant de produire et d'exploiter le film ou la série.

Reste qu'en 50 ans, Québec Amérique a vu plusieurs de ses livres trouver leur chemin vers le petit ou le grand écran, certains ayant d'ailleurs marqué le paysage culturel québécois. On pense notamment à la téléserie *Les Filles de Caleb* (1990-1991, Arlette Cousture) (L'équipe de Québec Amérique avait un rôle de coproduction sur les premiers épisodes, mais s'est rapidement retirée, reconnaissant que ce n'était pas sa force!), à la série télévisuelle et au film *Le Matou* (1985), à la miniserie *Juliette Pomerleau* (1999, Yves Beauchemin) et au téléroman *L'Ombre de l'épervier* (2000, Noël Audet). Plus récemment, citons *Détective Surprenant* (2023), une téléserie adaptée du roman *On finit toujours par payer*<sup>1</sup> de Jean Lemieux, fort bien accueilli, ou encore la téléserie *Six degrés* (2021-2022) de Simon Boulerice qui prenait comme point de départ l'univers de son album *Florence et Léon*. On pense aussi aux films *La Mystérieuse Mademoiselle C.* (2002) et *Maïna* (2013, Dominique Demers), ainsi qu'aux films *Noémie – Le Secret* (2009, Gilles Tibo) ou *Le Sexe des étoiles* (1993, Monique Proulx).

*Ma vie ne sait pas nager* d'Éline Turgeon a également fait l'objet d'un très beau téléfilm en Europe francophone, sous le titre *Et doucement rallumer les étoiles* (2022), et le film d'animation du *Jour des corneilles* (2004) de Jean-François Beauchemin a été un gros succès en France. Par ailleurs, *La Fabrica* de Marilyne Fortin et *Tempêtes* d'Andrée A. Michaud ont capté l'intérêt de producteurs européens qui s'attèlent présentement à les développer au grand écran.

Il y a aussi dans le collimateur *Rivière-au-Cerf-Blanc* de Véronique Drouin, voué à être adapté en long métrage, et *Bondrée* de Andrée A. Michaud dont l'adaptation en télé-série est en développement. À côté de la track de Karine Glorieux, *Prendre son souffle* de Geneviève Jannelle, *Personnages secondaires* de Jeanne Dompierre, *La Route de Chlifa* de Michèle Marineau, entre autres, sont également tous dans la lorgnette de producteurs, en ce moment.

1 Les cessions de droits dérivés ne passent pas toujours par l'éditeur. Certains auteurs préfèrent se réserver ces droits et faire les démarches eux-mêmes ou via leur agent. Nous citons dans cet article des adaptations indifféremment qu'elles aient été orchestrées par QA ou non.

À l'inverse, certains livres de QA découlent d'une vie précédente, qu'on pense aux Contes pour tous (*La Guerre des tuques* (1984), *Bach et Bottine* (1986), *La Grenouille et la Baleine* (1988)), qui étaient d'abord des films avant d'être transposés en livres. Des formats évoluent parfois en parallèle, comme *Edgar Paillettes*, de Simon Boulerice, qui a vu le jour en tant que pièce de théâtre en même temps qu'en roman.

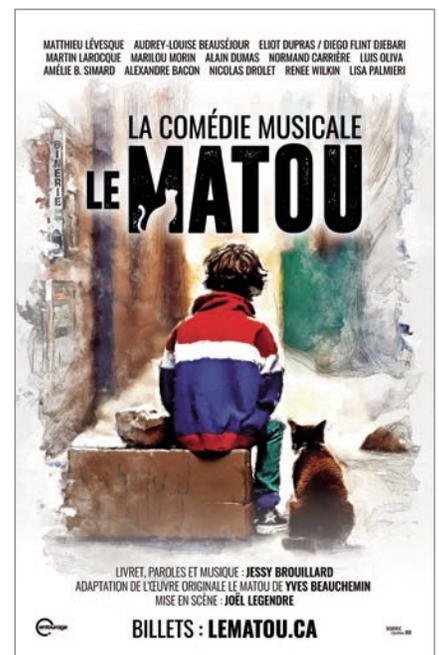
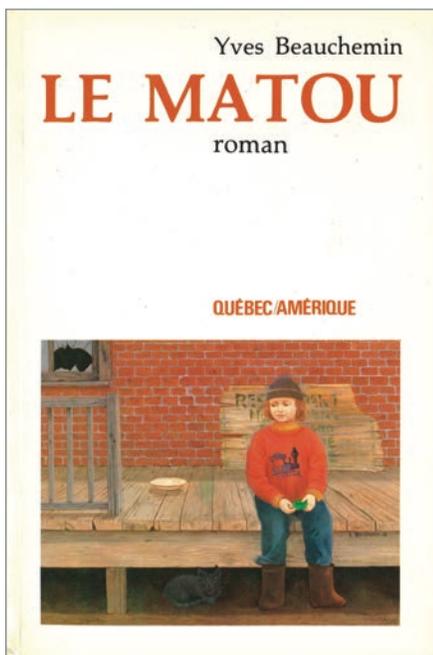
Un mot aussi sur *Anne de la maison aux pignons verts*, dont Québec Amérique n'est pas l'éditeur original, mais bien le premier éditeur francophone. Les droits des diverses adaptations, dont la plus récente *Anne with an E* (2017-2019) sur CBC et Netflix, n'ont bien sûr pas été cédés par notre équipe, mais il est indéniable que ces adaptations participent à la vie de nos éditions, et les revitalisent en allant rejoindre un nouveau public.



---

Du film au livre... l'exemple de la collection Contes pour tous.

---



*Le Matou* : du livre au film à la comédie musicale. Prochaine étape : un ballet ? Les paris sont ouverts !

### Sur scène

Côté théâtre, *5 balles dans la tête* de Roxanne Bouchard était récemment joué au Théâtre La Licorne, alors que *Le Jour des corneilles*, de Jean-François Beauchemin, connaissait une deuxième adaptation théâtrale en France, au printemps 2024. Un spectacle fort attendu est la comédie musicale du *Matou*, une première adaptation du genre pour Québec Amérique, prévue pour l'été 2024 – soit plus de sept ans après le début des discussions à ce sujet !

### Dans les oreilles

Dernièrement, c'est le format audio qui a commencé à se tailler une sérieuse place dans les habitudes des lecteurs. Bien que le public ne soit pas encore assez au rendez-vous pour que les adaptations audio deviennent la norme au sein de notre production, il arrive de plus en plus tôt dans le processus – parfois dès l'acceptation du manuscrit – que nous ayons en tête une version audio d'une publication. Comme le balado, qui lui a ouvert la voie, les livres dans ce format peuvent être écoutés dans des contextes où avoir un livre papier ou numérique à la main – et le regarder ! – serait impossible, que l'on pense aux trajets en voiture, au sport, voire aux tâches ménagères. Mais il va sans dire que le livre audio permet aussi une meilleure accessibilité aux personnes malvoyantes ou avec des difficultés de lecture.

Et puisque l'on parle d'accessibilité, notons l'avènement du format FROG (FRee your cOGnition), développé pour les dys, les lecteurs en difficulté et les allophones. Ce sont des formats numériques incluant divers outils d'aide au décodage et à la compréhension de la lecture, comme la possibilité de modifier ou de grossir la typographie. Une douzaine de nos romans jeunesse sont aujourd'hui adaptés dans ce format – et d'autres sont à venir !

À quand un opéra, un ballet, une exposition tirée d'une œuvre de Québec Amérique ? Gageons que l'avenir réserve à nos livres une tonne de nouvelles vies – et de belles surprises !

# Le livre à l'école, un passeur



Étendre l'horizon et mousser l'imagination des élèves, une rencontre scolaire à la fois.

Par Christiane Duchesne



Lauréate de nombreux prix littéraires, Christiane Duchesne a publié plus de 100 ouvrages ainsi que des textes pour le théâtre, la télévision, la radio et le cinéma. La traduction de plus de sept cents titres d'albums pour la jeunesse et les paroles d'une centaine de chansons s'ajoutent également à son œuvre.

## Apprendre à lire, lire pour apprendre.

Il fut un temps – je parle ici des années 50 – où, à mon école primaire, les « visites » n'étaient pas celles d'écrivains, d'écrivaines, d'illustrateurs ou d'illustratrices, mais de religieuses missionnaires. Robes blanches et ceinturons bleus, voiles légers, elles racontaient, souriantes, volubiles, photos et films à l'appui, leur vie dans des lieux dont nous n'avions jamais entendu parler, Malawi, Mandchourie, Canton, Philippines, Botswana. J'écoutais, ravie, découvrant le monde à travers les récits de ces dames, exploratrices courageuses, affrontant mille dangers, révolutionnaires à leur manière. Elles attisaient mon imaginaire, je voyageais avec elles.

En 1975, à la suite de la parution de mes deux premiers albums, *Lazaros Olibrius* et *Le triste dragon* (albums que j'avais également illustrés), j'ai été invitée à rencontrer des enfants à la Centrale de la rue Wolfe, chose absolument novatrice pour l'époque. À cause de ce Lazaros, mouton grec qui ne parle pas français, le local avait été transformé en une sorte de salon aux couleurs de la Grèce, superbes affiches touristiques, tourterelles en cages, grands coussins et musique de bouzouki. Assise devant une bande de jeunes curieux du quartier à qui je parlais de moutons, de dragons, de voyages, de mots, d'images, d'écriture et d'illustration, j'avais pensé à ces sœurs missionnaires. Comme elles, je faisais voyager mes petits.

Quand nous parlons aujourd'hui d'écriture ou d'illustration lors de nos visites dans les écoles, nous sommes loin des récits de ces dames, mais peut-être pas autant qu'on pourrait le croire : les rencontres scolaires savent elles aussi piquer l'imaginaire et faire décoller l'esprit dans toutes les directions. Non seulement nos livres voyagent avec nous dans les écoles et dans les bibliothèques, mais ils laissent des traces claires long de leur sillage. Chacun, chacune à sa manière, parle d'écriture, d'illustration, d'impression, de reliure, de l'odeur de la colle et de celle de l'encre, du droit d'auteur aussi. Puis, au-delà de la forme, le livre pose des questions, provoque la réflexion, ouvre des portes insoupçonnées, dévoile des mystères.

À partir d'un seul livre, d'un unique récit dans une seule classe d'enfants curieux, on peut naviguer avec bonheur dans diverses eaux, passant de l'histoire à l'Histoire, de la géographie aux mathématiques (oui, oui, lorsqu'on parle du droit d'auteur), de l'étymologie à la chimie, de la grammaire à la religion, du big bang aux extraterrestres : le livre peut si aisément se faire vecteur encyclopédique, passeur de connaissances et surtout d'émotions.





On raconte la poésie, on parle d'écriture, de paroles de chansons, de structure de romans, de styles littéraires, d'inspiration, de méthodes de travail, de traduction. On raconte aussi les pages illustrées, le dessin, la peinture, le graphisme, la typographie, la narration visuelle, la BD, les collages, images de tout un monde.

On dit la patience, la recherche, le figlage et les ratures, la réécriture qui semble ne jamais pouvoir se rendre jusqu'au mot FIN. L'écriture et l'illustration apparaissent alors démystifiées, ceux et celles qui les produisent sont donc de vraies personnes avec un vrai métier. L'enfant peut en profiter sans crainte, l'écriture lui appartient, et le dessin aussi.

Ces lecteurs-auditeurs à qui nous parlons de nos métiers, qu'ils soient tout jeunes ou grands adolescents, rentrent chez eux conscients de la valeur du livre et de la lecture, souvent dans une famille dont le français n'est pas la langue d'usage. Un nouveau monde s'ouvre alors, ils partagent leurs découvertes avec leurs parents, encore là le livre se fait passeur.

Le livre, formidable outil que même les toutes petites mains peuvent tenir (parfois à l'envers), pivot de tant d'aventures, de tant de découvertes, celui avec qui on partage au lit les dernières heures du jour avant de s'endormir, c'est à l'école, entre autres lieux, que l'enfant en fait la connaissance. Les rencontres scolaires laissent une forte empreinte, nous le savons trop bien : lors des salons du livre, nos lecteurs nous en parlent, leurs regards nous le disent, ils ont eu la piqûre, et pour longtemps.

Par les temps qui courent, avec ce que l'on sait de la difficulté pour le corps enseignant de mener joyeusement une classe vers la connaissance, on ose croire que ce que nous, les artisans du livre, pouvons apporter de ce savoir par nos interventions colorées ne peut que donner un coup de main à ceux et celles qui n'ont ni le temps ni souvent les moyens d'emmener leurs élèves au-delà du strict programme scolaire. Nous sommes peut-être en train de devenir les missionnaires de l'étrange univers qu'est devenu celui de l'éducation ?



Christiane Duchesne au début des rencontres scolaires. À gauche, en 1982 ; à droite, en 1986.

# D'encre et de papier



Dominique Demers a signé plus de 70 œuvres de fiction pour enfants, adolescents et adultes. Détentrice d'un postdoctorat en littérature jeunesse, elle a été journaliste à *L'actualité*, enseignante à l'Université du Québec à Montréal, critique littéraire au journal *Le Devoir*, scénariste de longs métrages et conteuse à la télé de Radio-Canada.

**Dominique Demers est non seulement une autrice de talent qui a séduit les lecteurs de tous âges, c'est aussi une communicatrice exceptionnelle qui souhaite que tous découvrent le bonheur de la lecture et de l'écriture. Elle a d'ailleurs consacré deux essais à ces questions, soit *Au bonheur de lire*, paru en 2009, et *Écrire pour que tout devienne possible* en 2023. En voici deux extraits intimement liés.**

Deux femmes ont changé ma vie. L'une m'a fait découvrir la magie d'une histoire racontée, l'autre, la puissance des mots. Sans elles, je n'aurais pas écrit toute ma vie. Et je serais passée à côté d'un bonheur inouï.

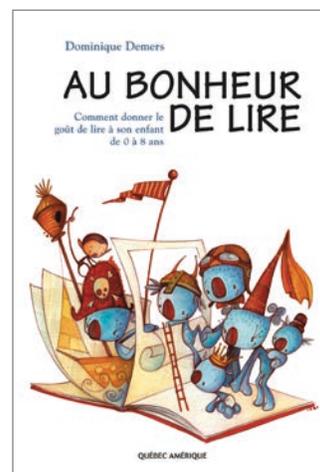
Lorsque j'étais petite, une fois par mois ma grand-mère Flavi venait nous garder, mes deux frères, ma sœur et moi, pendant que mes parents allaient au cinéma. À l'heure du dodo, on s'entassait tous les quatre dans les lits jumeaux de la chambre des garçons pour que mamie Flavi nous raconte des histoires. Même si mes deux parents étaient enseignants, nos seuls livres pour enfants à la maison étaient les tomes de *L'Encyclopédie de la jeunesse* de la société Grolier. Par chance, ma grand-mère avait appris de sa propre grand-mère des tas d'histoires fabuleuses : *Le Petit Poucet*, *Le Chat botté*, *La Barbe-Bleue*, *Peau d'Âne*, *Le Petit Chaperon rouge* et mon préféré, *La Belle et la Bête*. Les plus beaux souvenirs de ma petite enfance sont liés à grand-maman Flavi livrant de si belle façon les contes de sa mémoire. La magie était telle qu'en fermant bien les yeux, je pouvais voir Barbe-Bleue menaçant sa femme de la pointe de son épouvantable sabre et la pauvre Belle se lamentant au pied de sa Bête mourant de chagrin.

Maman, qui avait été professeur de diction, m'apprenait à réciter des poèmes. L'un d'eux, *Le pélican* d'Alfred de Musset, m'a profondément marquée. Je me souviens de maman déclamant ces vers qui me semblaient chanter. Je me disais que ma mère devait être magicienne puisque de sa seule voix, elle savait peindre des tableaux et faire voler les oiseaux. Maman est décédée avant de m'avoir révélé le nom du poète qui avait écrit ces vers et le titre de son poème. Des années plus tard, à mon tout premier cours à l'université, j'attends l'arrivée du professeur de poésie. Pour m'occuper, j'ouvre au hasard le recueil de poèmes qu'il nous a recommandé d'acheter. Le premier vers me harponne. J'en ai le souffle coupé. Lentement, je referme le livre et je récite en silence, de mémoire, les vers que je croyais avoir oubliés. C'est à cet instant que j'ai véritablement saisi combien les mots pouvaient être puissants.

Les livres m'ont souvent sauvé la vie. J'ai traversé plus d'une journée difficile en sachant qu'un roman m'attendait sur ma table de chevet. Les livres m'ont aussi permis de reprendre goût à l'amour, de renouer avec l'espérance, d'apprivoiser la souffrance et de célébrer la vie. Des bouquets de mots cueillis un peu partout dans des contes, des romans et des poèmes m'accompagnent et fleurissent mon existence. Deux femmes m'ont aidée à faire cette découverte, ma grand-mère avec des contes et ma mère avec des poèmes. Cent fois par an, silencieusement, je les remercie.

Dans notre société hyper technologique, où nous sommes constamment sollicités, bousculés et bombardés par des impératifs multiples, les livres constituent plus que jamais une fabuleuse assurance-bonheur. Quand on aime lire, on n'est jamais seul et on peut toujours voyager. Les livres nous font découvrir qu'on peut changer d'identité, aller au bout du monde, rire, pleurer, frémir, rêver, réfléchir, découvrir, apprendre, espérer, aimer... juste avec un peu d'encre et de papier. Ils sont non seulement porteurs d'innombrables connaissances, mais ils rassemblent des mots qui ont le pouvoir de peindre le désert, faire surgir des montagnes, endormir les monstres et réveiller les fées.

Lire est utile, mais le plus important, le plus merveilleux, c'est que ça rend heureux.



# Lire l'avenir

L'éditeur et auteur Stéphane Dompierre réalise un difficile exercice : dresser le portrait de la littérature québécoise... du futur.

En l'an futur, sous astre mystérieux,  
Les feuillets murmurent des destins heureux.  
Plume danse, secrets s'enlacent,  
Livre du Nord, époque où le rêve passe.

— ChatGPT, quand on lui demande de parler du futur dans le monde de l'édition, dans le style de Nostradamus.

Le milieu littéraire québécois, de par sa nature, est constamment en transformation. Il s'adapte à ceux qui écrivent ses livres. De plus en plus inclusif, il est aussi le canal par lequel l'écriture inclusive deviendra sans doute la nouvelle norme. Ces dernières années, il a été au centre de transformations majeures.

Les vidéoconférences, qui permettent à des auteurices de discuter avec des groupes dans des bibliothèques ou des classes à des centaines de kilomètres de distance, font partie de notre quotidien.

Sans renoncer au livre papier, des auteurices écrivent certains projets sur des plateformes de publication numérique par abonnements. Wattpad, Substack, Patreon, Pavillons et même TikTok ont le potentiel d'élever des auteurices inconnu·e·s la veille au rang de célébrité.

Et, bien sûr, il y a l'Intelligence Artificielle qui débarque.

On commence à peine à comprendre à quoi elle pourrait bien nous servir, mais certaines personnes s'en servent déjà quotidiennement pour recueillir des données ou générer des idées. L'IA va fort probablement simplifier certaines tâches dans toute la chaîne du livre, même si on ne sait pas encore tout à fait de quelle façon.

Pendant quelques années, on n'en aura que pour elle. On voudra utiliser ce nouveau jouet à son plein potentiel, et on va sans doute exagérer un peu. Il y a déjà des livres écrits ou illustrés (ou les deux!) par l'intelligence artificielle disponibles sur le marché. Elle deviendra vite capable non seulement d'écrire et de dessiner, mais aussi de faire sa publicité, de s'imprimer et de se distribuer sans notre aide.

On va lui laisser beaucoup de place, et ça engendrera de prévisibles abus: livres supposément écrits par des gens qui n'en auront pas créé la moindre ligne. Droits d'auteur bafoués parce que le marché sera inondé de livres écrits par l'IA dans tous les genres possibles. Vous voulez un nouveau livre de Anne Hébert, un nouveau recueil de poèmes de Nelligan? L'IA pourra vous le générer en quelques secondes. L'IA fera des entrevues, des soirées de lectures, du slam. Une seule file au Salon du livre: on vient tous rencontrer l'IA! J'espère qu'à ce moment, elle sera intégrée à un robot, qui pourra signer mécaniquement les livres:

**Bonne lecture!**

**Ton amie, IA.**

On va abuser de cette pauvre IA et sans doute qu'on retrouvera vite l'envie de se faire raconter des histoires qui proviennent de vraies personnes, et non pas le fruit d'un pillage de toutes les livres qui existent, remâchés pour en faire une synthèse adaptée à nos goûts personnels. Quand on lit, on veut se connecter à une expérience humaine, aussi malhabile ou imparfaite soit-elle.

ChatGPT le résume (évidemment) très bien: «L'idée d'une IA écrivant de manière indépendante des romans complexes et profonds reste actuellement du domaine de la science-fiction. La compréhension profonde de la culture, des émotions et de l'expérience humaine qui caractérise la création littéraire est difficile à reproduire avec précision par une machine.»

J'espère que t'as raison, machine.

# Caroline Fortin, la rassembleuse au sourire ravageur

Portrait d'une femme d'affaires au grand cœur.

Par Claudia Larochelle

Le sourire de Caroline Fortin la précède quand elle entre dans une pièce. S'il vous est destiné, vous êtes foutu. Vous ne pourrez rien lui refuser. « On ne doit pas accorder sa confiance à quelqu'un qui ne sourit jamais », a écrit Henry de Montherlant dans *Tous feux éteints*. Ce qui la rend encore plus attachante, c'est qu'elle ne calcule pas les « ravages » de sa présence incandescente. Un atout de plus dans la besace très fournie de la présidente et propriétaire du Groupe Québec Amérique, fondé par son père, Jacques Fortin, en 1974.



Claudia Larochelle est autrice, journaliste, scénariste et animatrice, en plus de s'impliquer activement dans plusieurs causes sociales liées à la promotion de la lecture et de la langue française. Elle est reconnue autant pour ses chroniques culturelles que pour ses romans, qui explorent avec finesse la complexité des relations humaines.

On a aussi envie d'être amie avec Caroline Fortin, de faire partie des siens ; des auteurs qui publient sous sa gouverne, mais aussi de sa trentaine d'employés, dont elle parle comme de ses collaborateurs, en forte majorité des femmes, et dont elle respecte le professionnalisme et l'intégrité. « Ce qui m'a le plus marquée en travaillant avec Caroline et son groupe, c'est justement d'être traitée comme une égale, d'avoir l'espace pour de saines discussions lorsqu'on a une divergence d'opinions. Tout ça dans la bienveillance et la douceur », explique l'autrice India Desjardins dont le premier essai *Mister Big ou la glorification des amours toxiques* a été publié chez Québec Amérique en 2021. « Elle ne se sent pas menacée comme éditrice quand on lui parle de choses qui pourraient améliorer le sort des écrivaines et écrivains québécois. Elle est capable de présenter son point de vue, d'accueillir celui de l'autre, en tentant de chercher des idées de compromis. Je sens qu'il y a une volonté chez elle que le milieu littéraire évolue dans l'intérêt de tous, autant pour les éditeurs que pour les auteurs, que pour le public », raconte celle qui a ressenti chez Caroline un appui inestimable lorsqu'elle a vécu des difficultés avec son premier éditeur.

Un bel esprit de collégialité découle de ce tempérament solidaire et rassembleur dans les bureaux de Québec Amérique qui ont pignon sur la rue Saint-Hubert, à Montréal. Derrière les murs du café Chez l'Éditeur qu'elle a démarré en 2017, un endroit qui donne d'ailleurs envie d'y lire et d'y écrire, des passionnés de littérature comme elle s'affairent à donner de l'aplomb au monde des lettres québécoises, qu'elle connaît sur le bout de ses doigts, sans en faire la démonstration prétentieuse. Jamais. Cette compréhension de l'édition, son savoir-faire, si on en prend la teneur par son autorité naturelle jamais déstabilisante, plutôt rassurante même, voire par son curriculum vitae à lui seul – qu'elle ne flashe pas – en témoignent.

En plus d'un parcours d'études qui comprend la réussite de programmes à McGill et à l'Université Stanford, de ses postes de direction clés sur plus de trois décennies, dont ceux de présidente de Diffusion Dimedia Inc., elle a aussi chapeauté des maisons d'édition, un distributeur et des cafés-restaurants. Actuellement présidente du Salon du livre de Montréal, Caroline compte aussi des contributions et initiatives de renom, notamment en tant que membre du conseil d'administration de PublisHer et présidente de Canada FBM2020, l'organisation en lien avec le Canada invité d'honneur à la Foire du livre de Francfort.



À gauche : Tel père, telle fille ? Serein, Jacques Fortin a passé le flambeau de la maison en 2021 à sa fille Caroline qui en a repris les rênes avec assurance.  
À droite : Vers 5 ou 6 ans, Caroline prend la pose en compagnie d'Hugues Mathieu, un voisin, pour promouvoir le titre *Pédagogie et lecture*.



## Inspirante à tous les chapitres

Véronique Fontaine, présidente des Éditions Fonfon, ne compte plus les fois où l'étoffe de la dirigeante et ses faits d'armes lui ont servi d'inspiration. « Elle tient à bout de bras une maison d'édition qui est loin d'être petite et adopte toujours une gestion très humaine et de grande proximité avec toute son équipe. Elle est la générosité incarnée, mais pas juste un peu là... », précise celle qui est devenue son amie dès leur rencontre au lancement d'un titre de Québec Amérique en 2014. « Dans les jours suivants, nous sommes allées dîner, elle et moi, et nous avons eu des conversations très intenses et profondes pour deux personnes qui se connaissaient à peine ! On parlait boulot, d'entreprises familiales, de nos vies personnelles. On pleurait, émues de prendre la relève des maisons d'édition fondées par nos pères... », se souvient celle qui a repris avec ses sœurs les rênes de l'entreprise de son père, Les Éditions André Fontaine, au décès de l'homme survenu subitement en 2007.

Pour Caroline, assurer la relève paternelle s'est effectué sur le long terme et ses plus lointains souvenirs remontent à sa plus tendre enfance alors qu'elle suivait ses parents dans les salons du livre. « Québec Amérique est comme le cinquième membre de notre famille. Avec mon frère et ma mère, on y a tous travaillé chacun à notre manière. Dans n'importe quelle conversation, on finit par en parler, c'est tout naturel, ça nous habite toujours », raconte la quinquagénaire dirigeante. Rares sont celles et ceux qui pourraient déclarer avoir côtoyé des personnalités qui ont marqué l'Histoire politique et culturelle du Québec. « René Lévesque venait jouer aux cartes chez nous ! Une fois, j'étais au sous-sol avec des amies et il était venu se présenter. Yves Beauchemin, lui, m'a aidée à préparer un conte que je devais écrire au secondaire. J'ai plein de flashes de la sorte... C'était loin d'être plate ! »

Qu'à cela ne tienne, jeune adulte, Caroline rêve de devenir architecte. Puis, elle tergiverse, se cherche un peu et étudie le design avant de partir durant un an, sac au dos, en Australie. En mars 1990, elle revient au bercail, amoureuse d'un certain Tony qui deviendra son conjoint, puis le père de ses fils, Thomas et Grégory, âgés respectivement de 26 et 30 ans.

« J'étais tellement cassée quand je suis revenue au Québec, s'esclaffe-t-elle de son rire contagieux. Mon père m'a dit de rentrer au bureau le lundi suivant. On m'a remis un ordinateur et un manuel de QuarkXPress. Je suis alors devenue graphiste par la force des choses. Ensuite, je me suis retrouvée à faire plein de jobs, les unes après les autres. J'ai fait mes classes comme n'importe qui l'aurait fait. » On connaît la suite...



---

Que de chemin parcouru ! La fillette souriante qui pose fièrement sur la publicité de la page précédente est la même qui, ici, sourit aux côtés de Margaret Atwood, lors de la cérémonie de passation d'invité d'honneur à la Foire du livre de Francfort, en 2019.

---

## De père en fille

« Caro est devenue la propriétaire de Québec Amérique, après plus de 20 ans à occuper plusieurs postes éditoriaux en plus d'assumer la direction générale depuis 2011. Elle avait l'expérience et les connaissances de l'entreprise pour en assurer le développement, confie avec fierté Jacques Fortin. Le métier d'éditeur exige au départ un grand respect envers les créateurs et une éthique de travail béton. Ce sont des valeurs que j'ai réussi à lui transmettre », précise le retraité de 84 ans. De son propre aveu, bien qu'ils aient une approche bien distincte, ils ont en commun d'être têtus et déterminés quand ils croient en un projet. « Je me reconnais beaucoup en lui, je crois avoir hérité de sa passion, de son côté fonceur aussi », déclare Caroline sans hésitation.

« Me faire la main comme patronne a été mon plus grand défi. Je n'ai pas trouvé facile d'apprendre à contrôler mes émotions, et je ne sais pas si j'ai réussi encore, avoue humblement Caroline. Être capable de regarder quelqu'un dans les yeux, demeurer honnête et franche, ne pas chercher à se défilier, c'est aussi ce qui fait la force d'une direction, ce que je cherche à faire. Parfois, je me dis que je suis peut-être trop fine. Puis, la compétition entre maisons d'édition est forte, je le sens... Ça aussi, il m'arrive de trouver ça dur. »

Retraité après avoir dirigé pendant presque 50 ans Diffusion Dimedia Inc. et 35 ans les Éditions du Boréal, l'ancien libraire, diffuseur et éditeur Pascal Assathiany a collaboré avec Caroline à plusieurs reprises au cours des années. « Je ne l'ai véritablement connue et découverte que lorsque nous avons commencé à envisager d'associer Boréal et Québec Amérique dans Diffusion Dimedia. Puis, peu de temps après qu'on se soit portés acquéreurs du diffuseur, la pandémie a éclaté... Nous étions très inquiets pour le marché du livre, pour la survie des librairies et des éditeurs. Nous nous parlions plusieurs fois ; sept jours par semaine, pour trouver des solutions, coordonner nos actions afin de passer à travers cette crise inédite. J'ai découvert alors une Caroline qui avait à cœur l'écosystème du livre et qui savait se battre pour le protéger », soutient celui qui admire qu'elle ne soit pas blasée, toujours encline à découvrir de nouveaux talents et des technologies à la fine pointe. Pour Pascal Assathiany, nul doute que Caroline est celle qu'il faut pour relever les défis éditoriaux du 21<sup>e</sup> siècle. Olivier Gougeon, qui est à la tête du Salon du livre de Montréal depuis 2018, reconnaît chez celle qui préside le conseil d'administration du Salon sa capacité à faire feu de tout bois. « Elle a cette capacité indéniable à sauter par-dessus les obstacles et les détails pour se concentrer sur ce qui compte vraiment, autant d'un point de vue humain que d'un point de vue business. »

## L'entourage d'une leader

Savoir s'entourer et voir loin font aussi partie de ses leitmotivs de dirigeante, si bien qu'à la fin mars 2024, elle a annoncé la nomination de six de ses collaborateurs comme nouveaux actionnaires de Québec Amérique. Amélie Charbonneau, Stéphanie Durand, Marie-Noëlle Gagnon, Véronique Loranger, Félix Moreau et Nathalie Ranger veillent désormais auprès d'elle à la pérennité de l'entreprise dans un secteur culturel en constante mutation. « J'aurais pris tout le monde, mais ce n'était pas envisageable, ça n'aurait pas été possible. Ça a été un choix déchirant », se défend-elle le plus sincèrement du monde. Un homme et cinq femmes... « C'est vrai... Je suis féministe et j'encourage beaucoup la présence féminine dans la prise de décision. Elles doivent faire partie de l'équation, on a trop longtemps peu ou pas tenu compte de notre opinion et de notre expertise, en littérature

comme partout ailleurs.» Ceux qui osent lui «mecspliquer» la profession, voire la vie en général, n'ont qu'à bien se tenir... Et bien sûr que ça lui est arrivé! Elle lève les yeux au ciel et trouve le moyen de se moquer de ces manières dépassées qui l'ont forcée à se retrousser les manches, à foncer coûte que coûte avec une fougue de diablesse ou de déesse, c'est selon, mais ne perdant jamais de vue que ce sont les auteurs qui comptent.

Quand elle parle des écrivains, son cœur s'embrase, elle en devient intarissable. « Ahhhhh! J'aime leur sensibilité. Depuis toujours. Je ne serais jamais capable d'écrire. Je suis en admiration devant ce qu'ils réussissent à accomplir, ce que ça leur demande, les exigences. Reconnaître ce talent-là, ce don, c'est aussi ce qui fait qu'on peut être éditeur – ou pas », souligne Caroline en lorgnant du côté des murs remplis de livres de la maison. Derrière elle, « le mur des célébrités », où sont affichés quelques portraits de célèbres plumes publiées chez Québec Amérique. Caroline, fort bonne conteuse, aime en raconter les différentes histoires. « Qu'un auteur nous accorde sa confiance, souvent avec une grande fébrilité et une certaine fragilité, ça me touche et j'entends honorer tous ceux avec qui on collabore, c'est mon souhait le plus cher », poursuit celle qui rêve de consacrer une journée entière chaque semaine à la lecture. Idéalement dans sa baignoire, son repaire de prédilection pour s'adonner à cette gaieté dont elle ne se lasse jamais. Si elle lit tous les titres de la maison, depuis au moins quatre ans, elle cherche aussi à découvrir les lauréats de grands prix autour du monde. Pas de quoi s'ennuyer, donc! « Je ne suis pas capable de ne rien faire. J'ai aussi plein de passions à l'extérieur du livre, tu sais. Je peins, je fais de la poterie – j'ai de beaux vases dont je suis très fière (rires), je jardine dans ma campagne à Bolton Ouest... Je ne m'arrête pas. Et puis, je suis sociable à fond! » Gourmande, Véronique Fontaine avoue s'émerveiller devant le don de son amie pour la préparation de festins concoctés avec un savoir-faire incommensurable, ainsi que son art de dresser la table, de faire d'un repas une fête grandiose où il fait bon refaire le monde.

« Une fois, nous participions à la même réunion à Toronto. Pour le retour à Montréal, nous avons tous les deux choisi le train plutôt que l'avion. C'était en fin de journée et pour profiter de plus d'espace, pour avoir un meilleur service, mais surtout pour manger un vrai repas et boire un verre après une longue journée, nous avons, sans nous en parler, décidé de payer de notre poche le supplément pour la première classe. On a passé quatre belles heures à discuter et à mieux nous connaître en buvant des Bloody Mary! » affirme Olivier Gougeon. « Petite fille, Caro montrait déjà une facilité à se faire des amis. Une qualité qui la sert bien aujourd'hui dans sa carrière d'éditrice », se souvient son paternel qui déplore de s'être souvent absenté durant les premières années de Québec Amérique.

Pourtant, Caroline estime ne jamais s'être sentie mise de côté – bien au contraire! Ses plus beaux souvenirs sont ceux d'une enfance aux premières loges d'une scène littéraire foisonnante à laquelle elle continue de contribuer avec une générosité et une humanité que personne ne saurait remettre en question. Au fond d'elle, et pour toujours, les lumières les plus inspirantes d'Yves Beauchemin, Micheline Lachance, Monique Proulx, Stéphane Dompierre, Andrée A. Michaud et de tellement d'autres continuent de briller et la soulèvent encore. Porte-flambeau de haut calibre, Caroline n'a pas fini de nous épater.



# Quel livre pour quel signe?

Par ici nos suggestions littéraires, inspirées par les étoiles!

## Bélier

(21 mars – 19 avril)

Rien ne vous fait peur, vraiment! Si bien que vous êtes du genre auto-didacte à passer votre été à rénover votre maison de fond en comble PAR VOUS-MÊME. On n'a que de l'admiration pour votre bravoure. Et on vous invite au passage à vous procurer le guide *Réno-tonome – Coffre à outils pour réparer, retaper, rénover...*, de Stéphanie Lévesque, pour vous accompagner dans cette folle aventure. Que la force soit avec vous.



## Gémeaux

(21 mai – 21 juin)

Extraverti·e, vous êtes doté·e d'une grande compétence pour créer des liens et aller vers autrui. Dans son inspirant essai *Ports d'attache – Osons révolutionner nos amitiés!*, la journaliste et enseignante au niveau collégial Karine Côté-Andreotti évoque justement toute la puissance de l'amitié ainsi que la valeur ajoutée qu'elle transpose dans nos vies, dans nos sociétés. Ça vous donnera envie de la cultiver encore plus!



## Taureau

(20 avril – 20 mai)

Vos proches sont tout pour vous. Votre couple, particulièrement, constitue le cœur même de votre vie. Ainsi, vous apprécierez assurément l'humour et la grande intelligence émotionnelle imprégnant *La recette de l'amour*, de Léa Stréliski. Un petit livre tout doux, qui vous donnera encore plus envie de préserver le lien précieux vous unissant à l'être aimé...



## Cancer

(22 juin – 22 juillet)

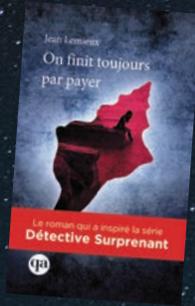
Rien ne vous émeut davantage que la rencontre d'âmes étrangères, que tout oppose mais qui s'en trouvent transformées. Replongez donc dans la magnifique série *Anne de la maison aux pignons verts*, de Lucy Maud Montgomery. C'est avec joie qu'on renoue avec la célèbre fillette rousse et ses improbables alliés Marilla, Matthew, Gilbert... sans oublier cette vieille chipie de Rachel Lynde!



## Lion

(23 juillet – 22 août)

Une lecture haletante et captivante, ça vous dit? Jetez un œil à *On finit toujours par payer*, de Jean Lemieux, qui vous transportera illico aux Îles-de-la-Madeleine. La bonne nouvelle? Une fois votre lecture terminée, vous pourrez vous jeter à corps perdu dans son adaptation télévisée *Détective Surprenant*. L'acteur Patrick Hivon y est presque aussi charismatique que vous, cher Lion. Ce qui n'est pas peu dire!



## Vierge

(23 août – 22 septembre)

À la recherche d'un nouveau projet créatif pour vous occuper la tête et les mains, pour donner un peu de répit à vos pensées et autres ruminations? Équipez-vous d'aiguilles, de laine colorée, et mettez-vous à l'ouvrage avec *Les chaussettes dont vous êtes le héros*, de Claudia Joyal Laplante (Clo Tricots), qui vous enseigne tout ce qu'il y a à savoir pour tricoter de quoi dorloter vos pieds.



## Balance

(23 septembre – 23 octobre)

Vous avez soif de dépaysement, d'ailleurs, de découvertes. Mais votre conscience écologique vous fait culpabiliser à l'idée de prendre l'avion ou de risquer des choix peu écologiques. Comblez et combinez toutes vos légitimes envies en optant pour le tourisme éthique et écoresponsable savamment mis de l'avant par Marie-Julie Gagnon dans son guide *Voyager mieux – Est-ce vraiment possible?*



## Scorpion

(24 octobre – 22 novembre)

Puisque vous êtes du genre à ne pas trop apprécier de n'avoir rien à faire de vos dix doigts, voici une lecture qui vous instruira tout en vous déridant gaie-ment. Si ce n'est pas l'affaire du siècle, je ne sais pas ce que c'est. *Autour du poêle à bois – Des bouttes choisies de la vraie histoire racontés par Matante Poêle*, de Catherine St-Laurent, revisite différents pans de notre passé tout en soulignant nos travers saugrenus.



## Sagittaire

(23 novembre – 22 décembre)

Même devant la crise climatique, vous êtes porté-e à chercher des solutions plutôt qu'à vous morfondre. Bravo! On vous suggère d'embrasser votre inébranlable optimisme en lorgnant du côté de l'essai *S'adapter – Demain : les villes résilientes*, où l'urbaniste Francis William Croteau y va de mille propositions pour un futur urbain plein de promesses.



## Capricorne

(23 décembre – 20 janvier)

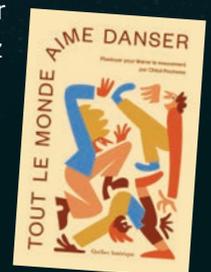
Puisque votre vie se déploie telle une grande fresque épique, que vous existez à chaque instant avec intention et intensité, vous risquez fort d'être conquis-e par la comédie musicale du *Matou*, à l'affiche cet été. Et ne vous arrêtez pas en si bon chemin: profitez-en pour revisiter ce grand classique d'Yves Beauchemin qui a tant marqué la littérature québécoise.



## Verseau

(21 janvier – 19 février)

Vous ressentez le besoin d'émerger d'une lancinante torpeur? Recommencez à habiter pleinement votre corps à la lecture de l'essai *Tout le monde aime danser*, de Chloé Rochette, qui vous donnera l'irrésistible envie de bouger toute l'année, sans pression ni toxicité.



## Poissons

(20 février – 20 mars)

Vous avez le cœur grand comme ça, et pensez continuellement aux besoins des autres... parfois même au péril de votre propre équilibre. Il est temps pour vous de lire les sœurs Emily et Amelia Nagoski qui, dans *Brûlées – Comment échapper au cycle du stress et du burnout*, lancent une foule de pistes franchement brillantes pour nous apprendre à nous reposer et à nous prioriser... tout en *smashant* le patriarcat. On ne va quand même pas bouder notre plaisir.





Ici, je teste la surimpression  
et les dégradés

Merci à  
Québec Amérique  
de soutenir  
**Les autres jours**  
dans sa mission !

Les  
autres  
jours

**Repenser  
le livre et  
explorer le geste  
de raconter**

atelier  
médiation  
production

[lesautresjours.com](http://lesautresjours.com)

I M P R I M E R I E



L I T H O G R A P H E S

**Production de volumes, brochures,  
rapports annuels, pochettes et dépliants...  
Depuis 1977.**

2605, rue Hertel, Sherbrooke (Québec) J1J 2J4  
Tél.: (819) 566-7611 • Téléc.: (819) 569-1414 • 1-800-267-7611  
commandes@imprimeriehln.com • www.imprimeriehln.com

